



Le Fiel

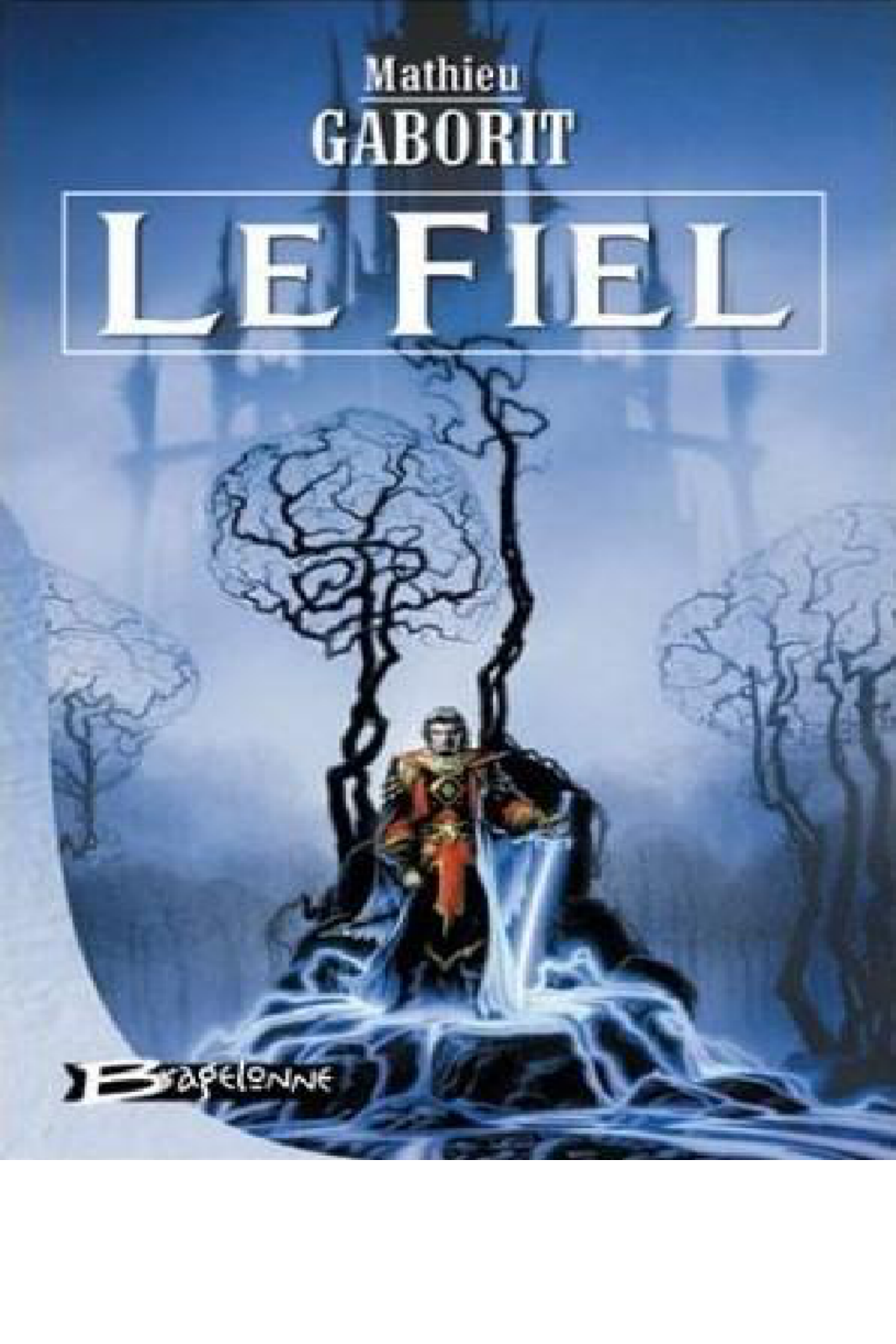
Gaborit, Mathieu

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Mathieu
GABORIT

LE FIEL



BAPELONNE

Mathieu Gaborit

Le Fiel

Les Chroniques des Féals – livre deuxième



Bragelonne

© Bragelonne, 2001
978-2-914-37008-0

Du même auteur, chez le même éditeur :

Cycle *Les Chroniques des Féals* :

1. *Cœur de Phénix* (2000)

Chez d'autres éditeurs :

Cycle *Abyrne* :

1. *Aux ombres d'Abyrne* (1996)
2. *La Romance du demiurge* (1997)

Cycle *Bohème* :

1. *Les Rives d'Antipolie* (1998)
2. *Revolutsyia* (1998)

Cycle *Daemonicon* : *L'Ame des rois nains*
(sous le pseudonyme de William Hawk)

1. *Le Roi déchu* (1998)
2. *La Tour des mages* (1998)
3. *L'Ombre de Noth* (1998)

Les Chroniques des Crépusculaires (1999)

Confessions d'un automate mangeur d'opium
(en collaboration avec Fabrice Colin, 1999)

Prix Bob Morane-Imaginaire 2000 catégorie meilleur roman
francophone

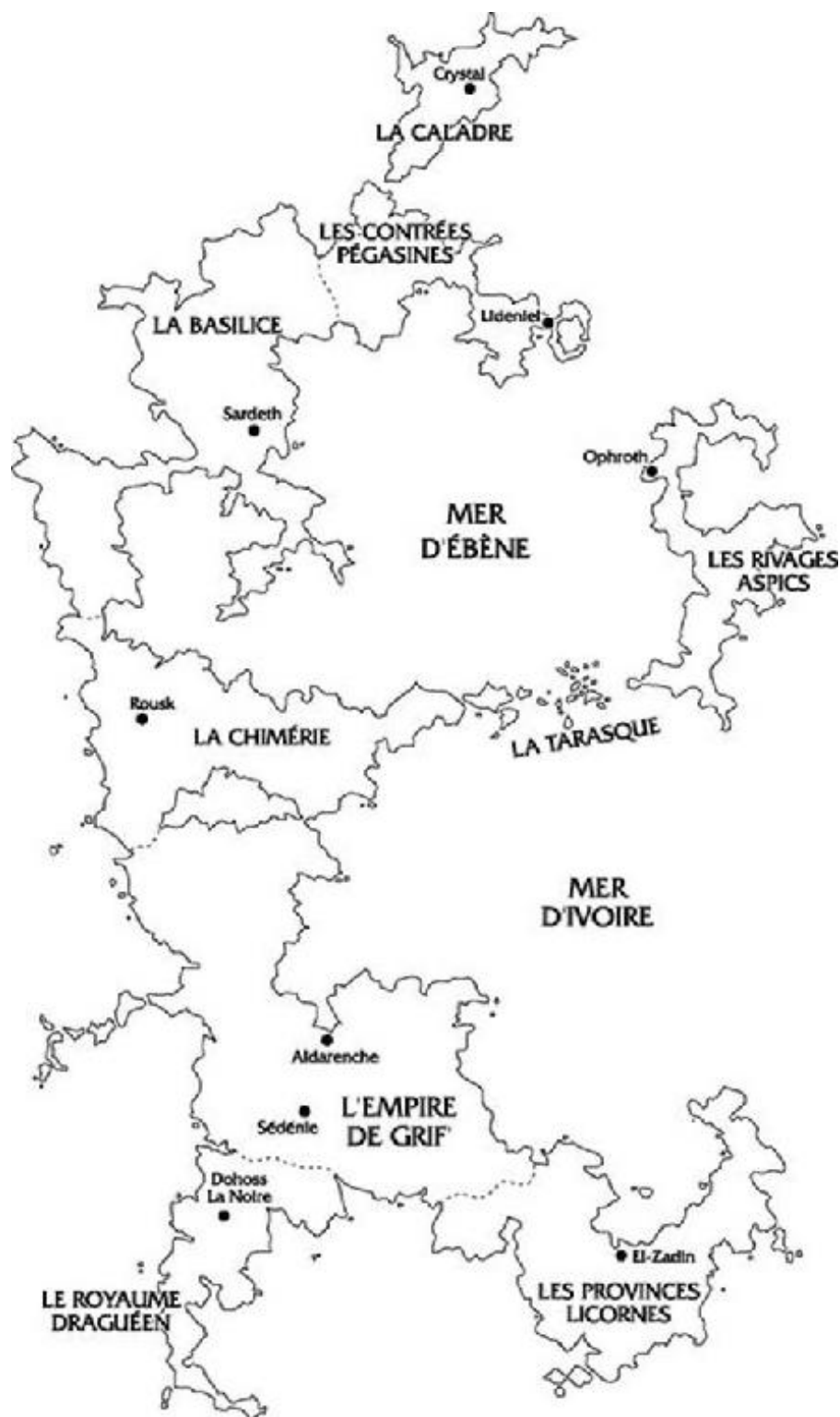
Collection dirigée par Stéphane Marsan

Illustration de couverture :

© Michael Whelan / via Thomas Schlück GmbH

Bragelonne
15 rue Girard
93100 Montreuil sous Bois

À tous ceux d'*Easy 5* qui ont, à leur manière, rythmé l'écriture de ce roman sous le soleil de *Dust*. Les habitués (les MPM, PIG, Maximus, Prolux, Baygon et les autres) et les joyeux lurons du 23 RnD : Julien "Raoul Volfoni" Plantet, Stéphane "Newbie451" Delazure, Cyril "Dario" Beaufrère, Sairam « SaiSai » Abbaye, Quang "CTRL" N'Gyen, Sandrin "Scooby", Guillaume "Yom" Blairon, tous les autres et bien sûr Fabrice "Smith" Diez. À Laure. À Taz et Natacha. À Guillaume.



Chapitre 1

Le roi contemplait l'horizon brumeux de son royaume à travers une vaste fenêtre circulaire tendue d'une membrane cristalline. Les artisans charognards avaient jadis exploité la matière brute de l'œil d'une Tarasque pour dresser le précieux organe dans l'axe du lit royal, afin que tous puissent admirer leur cité jusqu'aux lointaines frontières du fleuve des Cendres.

La main osseuse du roi se porta à la rencontre de l'œil mort et effleura les montants de bronze qui rayonnaient à sa surface. Sous ces tiges froides couraient d'invisibles veinules pour maintenir en vie le cœur de la relique, une lentille de la taille d'une assiette. Le roi aimait ainsi venir à son contact depuis la périphérie du cercle et découvrir le relief invisible de ses facettes ainsi que le souffle tiède de la vie qui coulait à l'intérieur. Au fil des siècles, cette pièce unique s'était toujours adaptée au regard de ses maîtres et s'incurvait en fonction de leur volonté.

La respiration du roi s'accéléra lorsqu'il s'inclina pour placer son œil dans la perspective de la lentille. Le mouvement traduisit ses intentions et, une à une, les facettes s'harmonisèrent pour restituer une image parfaite de ce qu'il désirait voir.

La route d'Ivoire.

Elle naissait aux limites de la Charogne, à l'endroit même où les Phénix avaient scellé pour toujours les frontières du royaume au temps des Origines. Elle se frayait un passage à travers les quartiers sombres et anguleux de la cité pour venir s'échouer aux portes de la forteresse royale. Les bâtisseurs de l'époque avaient réduit en poussière les ossements des champs de bataille afin de lui donner cette couleur argent qui luisait dans la pénombre du royaume.

Dans l'intimité de sa chambre, le roi se prenait à rêver d'un jour où elle ne connaîtrait plus de limite, où elle enjamberait le fleuve pour s'incarner dans le M'Onde et ouvrir le chemin d'une ultime conquête. Cette vision lancinante le hantait depuis peu, tout comme l'envie de s'abandonner, dès qu'il le pouvait, aux rêveries de la ronce noire.

Il porta son index à hauteur de la lentille et, d'une pression délicate, obtint une image plus précise. Sur la route d'Ivoire, un

cortège progressait en direction de la forteresse et grossissait inexorablement depuis les manoirs qui flanquaient les deux côtés de la voie. La Charogne comptait mille bâtisses du même ordre pour les mille Seigneurs qui formaient l'élite du royaume. En ce jour, ils répondaient à l'appel du roi et, conformément à une préséance séculaire, rejoignaient un à un les rangs du cortège pour marcher en direction de la forteresse.

Le roi se redressa et porta machinalement l'index aux rivets qui maintenaient en place la peau de son visage. D'illustres carabins fidèles à une pratique antique veillaient sur lui en permanence afin de préserver son corps des assauts de la nécrose. Enchantés et fixés avec précision, ces rivets composaient d'étranges arabesques sur ses jambes, son torse et même son visage. Ils lui accordaient encore le droit de se regarder dans une glace, de saisir ici et là le souvenir d'une existence antérieure vécue parmi les vivants. Avant lui, des rois avaient choisi d'autres médecines, comme ces cordelettes de cuivre ou ces masques sculptés dans les rêves par d'anciens druides noirs de la Basilice. Le roi n'avait pas eu le choix. Ancien phénicien, il se devait de conserver une liberté de mouvement suffisante pour accomplir ses rituels.

La présence des rivets, pareils à des talismans, le rassurait. Debout face à la fenêtre, il pivota et embrassa d'un regard cette chambre spacieuse où il avait le privilège d'être seul, livré à lui-même et à ses ambitions. Ici même, il avait orchestré en pensée le déploiement funeste des Sombres Sentes à travers le M'Onde, il avait goûté à l'oubli de la ronce noire et étreint des femmes sans visage que les parfums et le savoir-faire des carabins avaient rendues supportables au toucher.

Un sourire fugitif éclaira son visage lorsqu'il songea à la dernière d'entre elles, une paysanne encore consciente de la frontière qui la séparait du monde des vivants. Cette étincelle de terreur absolue qui brillait dans ses yeux l'avait contenté bien au-delà des caresses qu'il avait exigées d'elle. C'était une flamme vivante, pareille à un élixir de jouvence. Les carabins eux-mêmes s'accordaient sur ses bienfaits.

Le bruit du cortège enflait dans le lointain et lui rappela soudain combien le conseil à venir exigerait de lui une parfaite maîtrise. L'échec de Sildinn avait marqué la fin d'un règne sans accroc. Pour la première fois, il avait échoué et donné des ordres auxquels le M'Onde avait refusé de se plier. Le M'Onde ? Il refusait encore de l'admettre mais cette guerre-là ne l'opposait plus à des royaumes entiers. Il n'avait devant lui qu'un jeune phénicien, un enfant des Ondes. Cette pensée le fit frissonner et des rivets crissèrent à hauteur de ses épaules.

Se pouvait-il qu'un seul homme fasse échec au royaume des

morts ? Il regrettait surtout de ne pas avoir honoré cette chance inespérée offerte par l'empereur de Grif'. Si ce dernier n'avait pas choisi l'enfant, nul n'aurait été en mesure de le découvrir derrière les murs de la Tour Écarlate.

Pour autant, la chance n'expliquait pas tout. À l'origine, il avait forgé son intuition à partir d'un rapport secret rendu par des Charognards infiltrés dans la cour impériale. Ce rapport faisait état d'un revirement inattendu. À Sildinn, phénicien arrogant et connu de la Charogne, la guilde avait préféré Januel, un jeune inconnu que rien, sinon le talent, ne prédisposait à la Renaissance d'un Phénix impérial.

Le roi se souvenait parfaitement de cet instant précis où il avait lu le nom du jeune garçon sur le parchemin. Pour une raison inexplicable, ce nom avait frappé son esprit, ce nom lui avait paru *familier*. Intrigué, il avait ordonné une enquête approfondie au risque de freiner la conquête de Grif'. Plusieurs Sombres Sentes avaient été détournées vers les Chaînes d'Émeraude, en direction de la Tour Écarlate. La présence des phéniciens rendait extrêmement difficile le travail des Charognards menés, pour l'occasion, par le Seigneur Arnhem.

Ce dernier commandait l'invasion de Grif' et, aux yeux de certains, pouvait aisément prétendre au trône. Malgré la rivalité qui les opposait, Arnhem s'était incliné en vertu de l'obéissance aveugle qu'un Seigneur devait à son roi. Il avait utilisé ses Sombres Sentes pour percer les secrets du village de Sédénie et pour découvrir, auprès d'une jeune femme fréquentée par Sildinn, la route suivie par le phénicien. De toute évidence, ce dernier devait servir d'appât. Toutefois, bien qu'Arnhem fût alerté du subterfuge, rien ne lui permit d'en savoir plus sur la route qu'emprunterait Januel.

Le roi avait alors exigé la mort de Sildinn en se fiant à l'amitié notoire qui le liait à Januel. Dans son entourage, certains s'interrogeaient sur cette curieuse obstination. Personne ne pouvait encore prétendre que Januel était bel et bien l' élu que l'on croyait mort.

Debout face à la fenêtre, le roi croisa les bras. Au même titre que ses fidèles, il ne comprenait pas cette obstination. Se pouvait-il que ses longues rêveries au parfum de ronce noire aient altéré son jugement ? Toujours est-il qu'Arnhem lui avait offert Sildinn, lui permettant ainsi de veiller à sa formation pour le jeter dans la bataille au moment opportun.

Du moins le croyait-il.

À ses yeux, l'échec ne s'expliquait pas. La présence du Phénix impérial dans le corps de Januel ne suffisait pas à justifier la défaite de Sildinn. Pour tenter de trouver une explication, sans doute fallait-il se pencher sur le passé, et plus particulièrement sur cette nuit

triomphale où les Charognards avaient retrouvé la Mère et l'enfant des Ondes. Par quel miracle l'enfant avait-il survécu alors que les assassins s'étaient assurés qu'il disparaîsse à jamais dans les flammes ?

La veille, il avait exigé de rencontrer les acteurs de cette nuit-là. Tous avaient témoigné avec la même certitude : l'enfant se tordait dans les flammes alors que la Sombre Sente rappelait à elle ses serviteurs.

L'Onde, seule, pouvait avoir arraché l'enfant au feu. À moins, songea-t-il soudain, qu'il ne faille s'interroger sur le rôle des phéniciens... Les faits démontraient que l'enfant avait vécu dans l'ombre de la Tour Écarlate et ce, vraisemblablement, depuis qu'il avait échappé à la mort. Pouvait-on en conclure qu'un phénicien était intervenu pour arracher l'enfant aux flammes ? Cette hypothèse en valait bien une autre. Même Sildinn, qu'il avait longuement interrogé, ignorait comment Januel était venu jusqu'à la Tour. Maître Farel aurait pu répondre à cette question mais l'homme, servi par une vie exemplaire, était devenu une Onde et échappait, de facto, à l'influence de la Charogne.

Le roi ressentit à nouveau l'appel de la ronce noire et serra le poing. Cette drogue l'invitait à fuir de plus en plus souvent alors même que son trône vacillait. À coup sûr, Arnheim mettrait à profit l'échec de Sildinn, d'autant que les Sombres Sentes détournées vers la Chaîne d'Émeraude avaient bel et bien pénalisé la conquête de Grif. D'autres Seigneurs lui emboîteraient le pas. Ne murmurait-on pas déjà qu'il agissait avec trop de frilosité, qu'il octroyait les Sombres Sentes au compte-gouttes ? Rares étaient ceux qui comprenaient ses visions, qui s'accordaient à ses rêves de conquête et se pliaient volontiers à ses ordres en sachant que l'heure viendrait. Rien, à ses yeux, ne s'accomplissait en hâte. Un temps viendrait où il utiliserait les pleines ressources de ce royaume pour voir les sombres traits de la mort fissurer le M'Onde comme du cristal.

Il ignorait encore pourquoi il agissait ainsi, pourquoi il ne choisissait pas de disparaître dans les bras acérés de la ronce noire. Il suffisait que les épines s'enfoncent jusqu'à son cœur silencieux, qu'elles pénétrèrent son crâne et le livrent au néant. Quelle force l'incitait toujours à les repousser pour se lever, affronter les siens et les conduire à la victoire ?

Il ne partageait pas la soif de vengeance insatiable des Charognards, leur désir violent d'étouffer la vie à tout prix parce qu'elle leur était à jamais refusée.

Non, il y avait autre chose, un sentiment inexplicable qui l'empêchait, à chaque reprise, de s'abandonner une dernière fois aux caresses de la ronce. Depuis toujours, il l'avait ressenti au tréfonds de son âme, pareil à un hôte indésirable. Il avait cru aux remords d'une

existence vouée au mal, à un désir enfoui d'expier pour le salut de ses victimes mais il n'était pas dupe. On ne mettait pas le M'Onde à mort avec des remords.

— Au contraire... murmura-t-il en s'approchant de la bibliothèque qui flanquait le mur nord de sa chambre.

De son vivant, ce sentiment étrange l'avait guidé sur les sentiers chaotiques du Fiel. Il avait servi la guilde des phéniciens avec ardeur sans pour autant renier ce besoin impérieux de tuer pour être fidèle à son hôte invisible. Il avait mené une vie tourmentée entre le jour et la nuit, entre son rôle au sein de la guilde et ces nuits sanglantes où, pour assouvir ses pulsions, il choisissait ses victimes parmi les vagabonds, les fuyards et tous ceux que le destin jetait loin des villes et de leur famille. Il n'en tirait aucune satisfaction, aucun plaisir immédiat excepté celui de gravir les marches qui le conduiraient aux portes du royaume des morts. Il s'était forgé l'âme d'un meurtrier pour gagner les faveurs de la Charogne et s'assurer qu'elle ne lui refuserait rien.

Pas même la couronne d'un roi.

À présent, il la commandait et n'en tirait pas plus de satisfaction. Rien, en définitive, n'avait changé, excepté les enjeux. Sa victime n'était plus un vagabond mais le M'Onde. Peut-être avait-il été, dès la naissance, prédisposé à servir la Charogne, peut-être même avait-il été guidé jusqu'ici, jusqu'à cette chambre, pour commander les Sombres Sentes ?

Il songea à sa mère morte dans la nuit qui avait suivi son accouchement. Se pouvait-il que le Fiel se fût manifesté à cette occasion, s'invitant dans le cœur du nouveau-né parce qu'il avait tué pour accéder à la vie ?

Une malédiction.

L'idée lui déplaisait. Elle lui disputait la conduite de sa vie comme s'il n'avait jamais été en mesure de *choisir*, comme s'il n'avait été qu'un vulgaire pantin relié à des fils invisibles. Il chassa rapidement cette idée malsaine de son esprit et reporta son attention sur la bibliothèque.

De nombreux ouvrages conservés dans cette chambre avaient exigé des Charognards d'immenses sacrifices. Plusieurs Seigneurs avaient péri afin que leurs rois puissent en tirer profit.

Dans la pénombre, les grimoires luisaient d'un éclat bleu nuit. Au même titre que la vie qui coulait dans la lentille, ceux-là survivaient grâce au réseau pâle des veines de l'Onde qui couraient le long de la tranche et nourrissaient le papier comme des racines. Parfois, un livre tombait en poussière, trahi par ses veines fatiguées de lutter contre la Charogne. Mais la plupart cédaient instinctivement au principe de la vie et luttait pour que l'ouvrage résiste au temps, sans

savoir qu'elles servaient du même coup l'intérêt des Charognards.

Le roi respectait cette manifestation ancestrale de l'Onde qui se perpétuait au-delà des considérations du bien ou du mal. Il y avait là une obstination semblable à son combat, un idéal aveugle qui puisait sa force au temps des Origines. Il ouvrit le grimoire et feuilleta les pages jaunies recouvertes d'une écriture large et claire. Il s'agissait d'un texte récent, daté d'une trentaine d'années et rédigé par un illustre défenseur de l'Onde. Il s'interrogeait sur la nature de la guerre, s'extasiait sur les vertus du M'Onde et ne posait finalement qu'une seule question : la Charogne survivrait-elle à sa victoire ? Autrement dit, pensa le roi, le royaume des morts n'existait-il qu'en vertu de la vie ?

Cette ambiguïté éveillait en lui un sentiment troublant. Comme si sa propre existence traitait du même paradoxe et qu'il ignorait encore à quoi le mènerait la victoire.

Il ferma le grimoire d'un geste sec, levant un léger nuage de poussière qu'il dispersa d'un revers de main.

À présent, il devait faire face aux mille Seigneurs de la Charogne et les convaincre d'accepter son plan. Un plan audacieux qu'il avait conçu à l'instant même où le lien ténu qui reliait Sildinn au royaume des morts s'était définitivement éteint. Il avait sous-estimé Januel, il n'avait pas su admettre qu'un enfant pourrait ainsi faire obstacle aux Charognards. À défaut de dissiper le mystère de sa résurrection, il fallait mettre un terme à son voyage et priver les Ondes de ce dernier atout pour sauver le M'Onde.

Un coup sourd retentit à la porte de sa chambre.

— Mon roi ? lança une voix froide.

— Entre.

La porte livra passage à un homme de haute taille, le corps dissimulé sous un manteau de laine noire en forme de cloche qui tombait jusqu'aux pointes de ses bottes. À hauteur des épaules, le col se prolongeait par un cylindre de cuir qui montait jusqu'au nez. Au-dessus, une résille en os épousait la forme de son crâne, fixée au cylindre par de petits clous de bronze.

Seuls les Moribonds étaient en droit de porter cette étrange livrée. Ils formaient une garde d'élite au service exclusif du roi et ne parlaient qu'à lui seul.

— Votre Majesté, salua le Moribond en posant un genou à terre.

Le roi posa son regard sur le visage décharné de son serviteur. À travers les os de son casque, il distinguait nettement les orbites violacées où brillaient deux petits yeux bleu pâle.

— Les Seigneurs se sont installés ? demanda-t-il d'une voix grave.

- Oui, Votre Majesté.
- L'un d'eux manque-t-il à l'appel ?
- Oui, Votre Majesté. Le Seigneur Darek.
- Son excuse ?

— Il est retenu à Lideniel. Ses Sombres Sentes ont pu s'infiltrer dans la capitale et s'avancer jusqu'aux fondations des palais princiers.

Le roi hocha la tête. Il connaissait la fidélité de Darek et se doutait que l'homme avait une raison valable de ne pas être présent. Il admettait sans difficulté que la conquête des palais pégasins en était une.

— Et nos invités ? ajouta-t-il en invitant le Moribond à se relever.

- Ils vous remercient de l'accueil que vous leur avez réservé.
- Après le conseil, je tiens à les recevoir ici.
- Très bien, votre Majesté.

Un sourire effleura les lèvres du roi lorsqu'il songea aux quatre Charognards qu'il avait conviés dans la forteresse royale. Certes, tous étaient dans la force de l'âge mais leur passé les rendait infiniment précieux.

— Ma cape, ordonna-t-il.

Le Moribond inclina la tête et apporta une lourde cape de velours grenat qu'il posa délicatement sur les épaules du roi.

— Veille à ce que la salle du conseil soit fermée lorsque je prendrai la parole. Je ne tiens pas à ce que certains puissent quitter la salle pour marquer leur désapprobation.

— Les portes seront fermées, Votre Majesté.

— Assure-toi également que le quartier des phéniciens soit inaccessible.

Le roi faisait allusion à ce mystérieux quartier où logeaient disciples et maîtres de l'Asbeste qui étaient devenus des Charognards et qui, par nature, se trouvaient être les seuls à pouvoir ouvrir des brèches dans le fleuve des Cendres.

— Votre Majesté ?

— Dois-je me répéter ?

— Non, Votre Majesté, souffla le serviteur.

— Les Seigneurs qui tenteront de leur rendre visite doivent savoir que l'ordre vient de moi.

— J'y veillerai, Votre Majesté.

Précédé par le serviteur, le roi franchit le seuil de sa chambre. Devant lui s'étendait un couloir dallé de marbre et surveillé par les Moribonds. Disposés à intervalles de cinq coudées, ils se tenaient au garde-à-vous, les mains fixées sur la hampe d'une hallebarde d'onyx. Le roi les dépassa et s'engagea résolument dans l'escalier de pierre qui menait à la salle du conseil.

Chapitre 2

Dans un silence tendu, les disciples phéniciens se rassemblaient au sein de la Salle du Conseil. Tous ne pouvaient y pénétrer, faute de place, et les derniers s'agglutinaient dans l'escalier qui menait à l'étage. Le combat qui avait opposé Januel et Sildinn avait dévasté les lieux. Des murs, il ne restait que des pierres noircies et déformées par le brasier du Phénix. Plusieurs disciples étaient allés chercher des bâtonnets d'encens afin de combattre l'odeur pestilentielle de chair brûlée qui flottait dans la Tour. D'autres avaient rassemblé les cendres mêlées des Maîtres du Feu et des Charognards afin de pouvoir les séparer en temps voulu. Le sacrifice des Maîtres bouleversait la hiérarchie en vigueur dans une Tour Écarlate. Même l'Asbeste n'avait pu envisager un drame de cette envergure.

Pour autant, ce sacrifice avait valeur de symbole et désignait Januel, plus que tout autre, comme successeur. Sa victoire sur Sildinn l'avait consacré au même titre que les lois de l'Asbeste.

Les disciples formaient autour de lui un cercle muet, en proie à la peur et au désarroi. Au dehors, Griffons et soldats impériaux se préparaient à donner l'assaut. Nul n'osait présager de ce qu'il adviendrait lorsque le soleil éclabousserait les pierres rouges de la Tour. Certains priaient sans desserrer les lèvres, d'autres fixaient Januel et la silhouette translucide de maître Farel qui se dressait à ses côtés. Épuisée par son combat, l'Onde semblait sur le point de se fondre dans la pénombre. Son aura avait l'éclat décousu d'une chandelle soumise à la brise.

Januel faisait face à l'assemblée, le teint pâle et une main serrée sur la poitrine à l'endroit même où les ongles de Sildinn s'étaient enfoncés pour lui arracher le cœur. Il s'était débarrassé de l'armure-dragon, souillée et inutile, pour la troquer contre une robe phénicière. En dépit de son tissu rêche et sommaire, cet habit le rassurait et lui semblait plus approprié pour s'adresser aux disciples.

Pour cela, il devait taire la douleur qui vrillait sa poitrine comme un étau de glace. Afin de combattre le mal de l'intérieur, le Phénix des Origines avait été forcé de retrouver les chemins de son cœur. Januel avait procédé à l'Embrasement en sachant qu'il n'avait pas le choix. Même si cela le privait d'un précieux soutien pour

impressionner et retarder les Grifféens, il ne pouvait prendre le risque de perdre connaissance ou, pire, de succomber à ses blessures. Les efforts du Phénix pour apaiser sa souffrance suffisaient à Januel pour savoir que leur complicité avait franchi une nouvelle étape. Le Féal ne se contentait pas d'agir par nature, commandé par un réflexe antique qui le liait aux phéniciens. Non, au-delà, Januel percevait une attention nouvelle, des soins prodigués avec un sentiment qui ressemblait à de l'affection.

Il redressa les épaules et tendit sa main libre vers le bras de Farel. L'Onde tressaillit à son contact et Januel se rendit compte à quel point le combat l'avait épuisée. Après avoir détourné par deux fois un coup fatal porté par Sildinn, Farel était exsangue, vidé de toute énergie. Sa faiblesse émut Januel qui ne pouvait envisager de le perdre une seconde fois.

— Phénix, dit-il en pensée. Ta chaleur peut-elle lui venir en aide ?

La créature acquiesça.

— Alors, fais-le, ordonna-t-il en silence.

Le Féal hésita mais comprit que son maître, sans vouloir se mettre en danger, acceptait simplement de souffrir pour venir en aide à l'Onde agonisante.

Januel se mordit la lèvre pour ne pas crier lorsque la douleur enfla brusquement. Il sentit ses jambes flageoler et manqua de s'effondrer mais le bras ragaillard de Farel s'était déjà porté à son secours pour le soutenir. Un seul regard suffit aux deux hommes pour se remercier mutuellement et apprécier ce lien tangible du feu qui les reliait au Phénix.

Januel reporta son attention sur les disciples. Ils avaient tous été appelés à la Guilde-Mère en vertu de leurs talents et des liens profonds qu'ils entretenaient avec les Phénix. Derrière chaque visage, Januel devinait une vie austère consacrée à la guilde et son prestige à travers l'empire. Ils avaient triomphé d'innombrables épreuves pour prétendre servir ici, sous la férule des Maîtres du Feu et tous, de ce fait, auraient pu leur succéder un jour.

Cette chance, Januel la leur avait volée. Il avait brisé des rêves, des sacrifices consentis pour être à l'image de leurs maîtres, des complicités tissées patiemment autour des Cendres. Januel leur devait tant de choses que ses premiers mots restèrent bloqués au fond de sa gorge. Il déglutit et pensa un bref instant à sa mère. Son souvenir était toujours une fontaine où il s'abreuvait pour étancher son angoisse. À nouveau, l'effet escompté se produisit et les mots jaillirent de ses lèvres.

— Compagnons, déclara-t-il d'une voix maîtrisée, j'ai... je suis désormais le maître de cette tour.

Plusieurs disciples hochèrent la tête mais la plupart demeurèrent sans réaction.

— J'ai conscience de ce qui nous sépare, poursuivit-il. Sans doute suis-je bien trop jeune pour prétendre à une telle responsabilité. À vrai dire, je n'ai aucune légitimité au regard de ce qui vous unit ici, dans cette Tour. Je n'ai pas vécu avec vous, je n'ai pas *souffert* avec vous.

» Pourtant, ces murs qui nous entourent ne sont pas vraiment différents de ceux entre lesquels j'ai grandi, à Sédénie. Je suis un phénicien, tout comme vous. Je suis aussi un disciple et je ne prétends pas être meilleur que d'autres. Simplement, les faits, si tragiques soient-ils, m'ont donné raison. Je n'aurai pas l'arrogance de me revendiquer de vos Maîtres. C'est vrai, leur sacrifice était destiné à me sauver, moi. Mais ne vous y trompez pas. Ils n'ont pas porté secours à Januel...

Il marqua une pause et reprit d'une voix sourde :

— Ils ont sauvé le Fils de l'Onde. Et c'est à ce titre-là que je vous demande de me faire confiance. Je viens à vous parce que les Ondes se sont penchées sur mon destin. Ne croyez pas surtout qu'elles l'ont écrit. À moi, aujourd'hui, de prouver par mes actes qu'elles n'ont pas eu tort.

Il s'interrompit pour regarder Farel. L'Onde semblait l'approuver.

— Ce que j'exige de vous, c'est une confiance identique à celle que vous accordiez à vos maîtres. Si vous acceptez de me suivre, alors vous vous comporterez de la même manière, vous ne discuterez rien et vous vous exécuterez en sachant qu'à travers moi, les Ondes apportent l'espoir. Je ne suis pas un grand guerrier, ni même un grand prêtre. N'oubliez jamais que je ne suis que Januel, celui dont le cœur abrite un Phénix des Origines et dont les veines s'abreuvent du bleu des Ondes.

Sur leurs visages, il lut cette fois une approbation générale même si nul n'osait encore la témoigner de vive voix.

— Jusqu'à présent, vous avez été les serviteurs d'une guilde, notre guilde... Mais ce temps-là est révolu.

Un frisson imperceptible parcourut l'assemblée des disciples.

— Je ne vous demande pas de trahir l'Asbeste. Je vous demande d'être les serviteurs d'un monde, de celui pour lequel vous avez accepté de renoncer aux yeux d'une femme, aux conseils de vos pères, aux gestes infiniment tendres de vos mères... Vous avez accepté d'y renoncer pour venir travailler dur dans cette Tour, pour vous plier à une discipline cruelle et ce, dans l'unique but de servir la vie. Votre vie et toutes celles qui germent à la surface de ce M'Onde. Vous avez forgé des épées et vous continuerez à le faire. Nous resterons des

phéniciens mais cette fois, nous agirons pour le Monde et pas seulement pour une guilde, fût-elle de Grif ou de Chimérie.

À bout de souffle, Januel vit combien son discours marquait les esprits même si les disciples affichaient encore des mines contradictoires. La majorité semblait l'approuver et même le considérer avec un soupçon de crainte. Mais une poignée, manifestement les plus âgés, semblaient encore lui résister. Cette méfiance instinctive le blessait mais il la comprenait. Sans eux, il n'était rien. Il n'en connaissait aucun personnellement mais ils représentaient tout ce pour quoi il s'était battu. En leur nom, il avait accepté de rejoindre la citadelle impériale pour faire renaître le Phénix impérial. En leur nom, il avait sillonné cet empire jusqu'à Aldarenche afin de venir se soumettre aux Maîtres du Feu. À présent, il attendait d'eux une confiance inébranlable afin de croire à son combat. Sans leur respect, il n'existait pas. À travers eux, il trouverait une force que nul, pas même les Ondes, ne serait en mesure de lui donner. Si ces adolescents livrés à eux-mêmes acceptaient de le suivre, alors le M'Onde le suivrait. C'était cela qu'il avait besoin de savoir avant d'aller plus loin. Depuis la mort de sa mère, personne ne lui avait appris à avoir confiance en lui. S'il avait la certitude qu'ils *croyaient* en lui, alors il irait jusqu'au bout, il se battrait à chaque instant de sa vie pour honorer le sacrifice des Ondes.

Le souvenir de Tshan effleura son esprit. Au sein de la compagnie des Archers Noirs, l'homme s'était accompli, la tête haute. Le hasard avait voulu qu'un accident le prive de ses moyens et que sa main, jadis sûre et ferme, se mette à trembler lorsqu'il devait armer son arc. Il avait cessé d'exister à compter de ce jour. Non pas parce qu'il était diminué mais parce que cet accident lui avait coûté la confiance des siens. Januel refusait qu'une telle chose puisse lui arriver. Quel qu'en soit le prix, il arracherait ces garçons aux griffes de l'empire. S'il ne parvenait pas à les sauver, eux, il ne pouvait prétendre à sauver le M'Onde.

En présence d'un tel enjeu, pourquoi certains disciples refusaient-ils encore de lui faire confiance ? Il connaissait la réponse et savait qu'il serait difficile de les convaincre. Avant de pénétrer dans la Salle du Conseil, il avait éprouvé le même sentiment à l'égard des décisions qu'il s'appropriait à prendre. Leur méfiance était puisée dans l'histoire de la guilde, au chevet d'un enseignement martelé par les Maîtres qui élevaient la neutralité phénicière au rang d'une loi fondatrice. Comme chaque disciple, Januel avait ancré aux premières heures de sa formation les principes de cette neutralité afin qu'elle guide sa vocation. L'Asbeste, elle, demeurait silencieuse à ce sujet.

Il raffermir sa prise sur le bras de Farel et passa une main dans

ses courtes mèches noires. Il devait faire vite, ses forces commençaient à l'abandonner. Les digues élevées par le Phénix pour endiguer la douleur cédaient petit à petit. Januel n'envisageait pourtant pas de solliciter à nouveau l'aide du Féal pour lui seul. Le bras de son maître lui insufflait une énergie moins concrète mais tout aussi efficace que le feu ardent du Phénix.

Le moment était venu de conclure son discours et de laisser aux disciples le soin de savoir ce qu'ils choisiraient entre lui et le vœu sacré de la neutralité qu'ils avaient juré de respecter. Il dut faire un effort pour s'éclaircir la gorge et reprendre la parole.

— Je ne vais pas prendre le pouvoir, martela-t-il d'une voix grave. Du moins je ne l'imposerai pas à ceux qui voudront quitter cette Tour. Si vous partez, alors ce sera pour toujours. Dehors, les Grifféens vous attendent. N'ayez crainte, ils ne vous tueront pas. Au contraire, ils s'assureront que vous ne manquez de rien parce que votre savoir-faire est irremplaçable. Ceux qui feront ce choix-là ne seront jamais des traîtres à mes yeux, je vous en donne ma parole. Mais si vous décidez de rester, alors vous m'aurez choisi comme votre maître.

Un nouveau frisson parcourut l'assemblée comme si un vent glacé avait soufflé à l'intérieur de la Salle du Conseil. Des regards furtifs et des chuchotements s'échangèrent au gré des amitiés tandis que Januel demeurait immobile. À présent, il était impuissant et l'enjeu le tétanisait. Si la majorité des disciples quittait la Tour, alors il n'avait aucune chance de parvenir à ses fins.

Des murmures indistincts s'élevèrent soudain dans l'escalier. Un disciple tentait visiblement de se frayer un passage jusqu'au premier rang sans y parvenir.

— Cédez-lui le passage, lança Januel.

Un remous agita la lisière de l'assemblée lorsqu'un jeune phénicien s'en extirpa péniblement, le visage cramoisi par l'effort. Il mesurait moins de trois coudées et devait avoir entre dix et douze ans. Sur son corps maigre et osseux flottait une robe dont les manches retroussées jusqu'aux coudes laissaient voir des bras blancs et délicats. Son visage émut Januel. Dans son regard noisette, il lut une immense détresse. Il nota le tremblement de ses mains qui révélait combien il lui avait fallu de courage pour oser ainsi fendre les rangs de ses aînés jusqu'au Fils de l'Onde.

— Approche, l'encouragea Januel.

Freiné par le vide qui les séparait, l'enfant hésita. Dissimulé par les siens, il avait pu se laisser guider par l'audace de son cœur. Désormais, il était seul. Seul devant le Fils de l'Onde dont il voyait bien les traits crispés par la souffrance. Il noua les mains devant lui et fit le salut de l'Asbeste pour avoir le droit de baisser les yeux et

oublier tous ceux qui le fixaient. Il tremblait à l'idée de s'adresser directement à l'élû, de lui avouer ses peurs. Pourtant, les mots de Januel l'avaient touché. Avant de s'engager, il voulait être sûr d'une chose mais cette chose l'empêchait de parler, elle grondait dans sa poitrine comme un animal enragé.

— Quel est ton nom ? demanda Januel.

— Mel, maître.

— Alors Mel, que veux-tu savoir ?

L'enfant se tortilla.

— Je... je dois devenir un forgeron, souffla-t-il.

Les mots se bousculaient dans son crâne. Il ne parvenait pas à avouer qu'il se fichait bien de cette neutralité dont il n'avait jamais bien compris le sens. Ses aînés en parlaient la nuit, dans l'obscurité des dortoirs, comme d'un trésor sur lequel chaque phénicien se devait de veiller. Il trouvait ces discussions gênantes, bien trop éloignées de la réalité.

La sienne avait commencé par une nuit tiède de l'été précédent, lorsque ses parents l'avaient réveillé avec des cris affolés. Il n'avait jamais cru que la peur puisse ainsi déformer le visage si paisible de son père. Il n'avait pas oublié cette course éperdue dans les champs qui entouraient la ferme tandis que la gueule noire de la Sombre Sente semblait tout dévorer sur son passage. Il se souvenait du silence de la nature, de la main de sa mère qui serrait la sienne au point de lui faire mal, de ses pieds nus meurtris par la terre sèche et de cette aube jaunâtre qui s'était levée sur des ruines fumantes et nauséabondes.

Une seule nuit avait suffi pour effacer les vingt années consacrées à cette exploitation par ses parents et Mel, les poings serrés, avait longuement fixé les épaules de son père secouées par des sanglots. Puis il avait demandé pourquoi on ne pouvait pas se défendre, pourquoi on ne prenait pas les armes contre les Charognards tout comme on le faisait d'ordinaire pour effrayer les voleurs et les déserteurs qui venaient parfois rôder autour de la ferme. Son père l'avait pris dans ses bras et, d'une voix étranglée par l'émotion, lui avait dit :

— Seuls les phéniciens savent forger les armes pour se battre contre eux.

— Et pourquoi ils nous en donnent pas ? avait rétorqué Mel en fronçant les sourcils.

— Parce que nous n'avons pas les moyens de les acheter... avait soufflé son père.

— Moi, je t'en donnerai une, avait murmuré l'enfant.

Cette phrase, Mel l'avait gravée dans sa mémoire. Elle était devenue son bouclier pour triompher des épreuves de la guilde. C'était

une promesse solennelle qu'il s'était juré de respecter tandis que les lourdes portes de la Tour se refermaient derrière lui. Lorsqu'il retrouverait ses parents, il tiendrait dans ses mains une lame du Phénix, une épée qu'il mettrait au service de son père et de tous ces fermiers que l'empire n'avait pu protéger.

Les événements de la nuit pouvaient-ils remettre en cause son serment ? Januel avait affirmé que la guilde continuerait à forger des épées. Mais à qui les destinait-il ? Mel voulait avoir la certitude qu'un jour, il pourrait se battre et venger l'honneur des siens, qu'il aurait le droit de défendre des terres pour lesquelles des fermiers comme ses parents consentaient à une longue vie de labeur.

Januel s'était porté à sa hauteur sans qu'il s'en aperçoive. Il se raidit au contact de sa main venue se poser délicatement sur son épaule.

— Parle-moi, Mel.

Au-delà d'un masque de douleur, l'enfant lut sur ce visage une telle humanité que les mots, libérés, échappèrent à l'étau de sa gorge :

— Je veux que mes parents soient fiers de moi.

Il s'exprimait avec un accent d'une telle sincérité que Januel dut résister à l'envie de le serrer contre lui.

— Auraient-ils des raisons de ne pas l'être ?

— Maître, tu dis que nous allons continuer à forger des épées mais tu dis aussi qu'il faut d'abord penser à toi avant de penser à la guilde. Alors rien ne va changer ?

Januel hésita. Il avait espéré la confiance des disciples avant d'avouer ce qu'il attendait d'eux. Il n'avait pas assez de temps pour se justifier et comptait sur son autorité fraîchement acquise pour obtenir leur consentement. Mel précipitait les choses et, à vrai dire, lui offrait une chance d'agir à visage découvert. Il décida de la saisir.

— Rien, ou presque, ne va changer. Seulement, je ne serai pas parmi vous.

Les yeux de Mel s'écarrillèrent :

— Tu vas partir ? Tu vas nous laisser ?

— Bien sûr. Le devoir m'appelle en Caladre. Seuls les moines blancs sauront me montrer le chemin vers la Charogne.

— Mais... bredouilla Mel, et nous ?

Le regard de Januel dépassa l'enfant pour se poser sur les disciples.

— Vous, vous allez travailler pour l'empire.

Une véritable tempête se leva sur l'assemblée. Des protestations timides puis grondantes se répercutèrent sous la voûte avant que Januel ne lève le bras pour intimer le silence.

— Cessez ! ordonna-t-il. Cessez ce vacarme et écoutez-moi. Nous n'avons pas le choix. C'est la seule chose que nous puissions

offrir à l'empire pour que je quitte cette Tour et que je rejoigne la Caladre.

— Tu nous offres en pâture ! s'écria un disciple.

— Non, je vous demande d'être fidèles à l'Asbeste, d'être fidèles à la vie.

— À la tienne, surtout ! cracha un autre.

Januel ne répondit pas tout de suite. Il vit l'incompréhension dans les yeux de Mel et se pencha pour être à sa hauteur. Il s'adressa à lui mais sa voix portait au-delà afin que tous les disciples l'entendent.

— J'attends de vous le sacrifice d'un principe, je l'ai déjà dit. La guilde a toujours veillé à ce que les armes du Phénix soient forgées en si petit nombre que leur valeur devienne inestimable. À compter de maintenant, je vous invite à forger pour chaque valeureux guerrier de cet empire qui en fera la demande. Vous ne demanderez rien en échange, ou peut-être un peu de nourriture. Nuit et jour, vos marteaux creuseront le métal afin que chaque guerrier puisse se dresser contre la Charogne et empêcher qu'elle ne frappe impunément aux quatre coins de cet empire. En vous mettant au service du futur empereur, vous gagnerez l'estime de tous, vous deviendrez les artisans de notre combat.

— Alors, pourquoi ne pas sortir dès maintenant et nous rendre aux soldats impériaux ? protesta un disciple.

— Pour que l'empire comprenne que vous avez choisi de travailler pour eux, pour leur montrer que la guilde, ou plutôt vous tous, vous accordez une immense faveur à cet empire afin qu'il donne l'exemple et engage toutes ses forces dans la bataille. C'est la raison pour laquelle je vous demande de renoncer à la neutralité phénicière.

Le silence revint. Mel le brisa, d'une voix affirmée :

— Alors tu dis que mes parents pourraient venir ici et demander une épée du Phénix pour pouvoir se battre.

— Si ton père sait s'en servir, alors tu auras même le droit de la forger pour lui.

Un large sourire éclaira le visage de l'enfant.

Januel se redressa. La douleur faisait danser devant ses yeux de petites étincelles rougeâtres. Il prit appui sur l'épaule de Farel et, le souffle court, s'adressa une dernière fois aux disciples :

— Maintenant, il faut prendre votre décision. Ceux qui veulent me suivre peuvent faire un pas en avant. Les autres, quittez cette Tour sans vous retourner.

« Sans honte... », songea-t-il sans avoir la force de le dire.

Chapitre 3

Accroupi sur le faîte d'un toit, Tshan observait à travers une longue-vue le palais impérial d'Aldarenche. Construit au sommet de la crête qui dominait la cité, il se prolongeait sur ses flancs par deux épaisses murailles qui s'échouaient, à chaque extrémité, sur de vastes places fortes occupées par l'Ordre du Lion.

Il s'était vêtu pour la circonstance et portait, sous un bliaud de couleur sombre, des chausses de laine noire glissées dans des bottes souples. Il soupira et caressa machinalement le ventre de son arc. Scende se trouvait dans la citadelle de gauche. Les autorités impériales n'avaient pas fait mystère de l'endroit où serait enfermé le Dragon qui avait semé le chaos dans les rues d'Aldarenche. Des Griffons avaient hissé le corps inconscient du Féal dans le ciel puis l'avaient emmené jusqu'à la citadelle.

Ceux qui avaient assisté de près ou de loin au massacre perpétré par le Dragon colportaient toutes sortes de rumeurs sur sa présence dans la capitale de l'empire de Grif'. Certains y voyaient un mauvais présage, d'autres l'illustration du pouvoir des Griffons qui avaient traqué et capturé la créature.

Tshan, lui, n'y voyait que la disparition de Scende la Draguéenne, la dernière personne qui pouvait faire renaître l'âme des Archers Noirs.

Sa main glissa sur la corde tendue de son arme et la pinça pour faire naître un son parfaitement clair. Pour obtenir cette musique dont seuls les plus grands archers distinguaient les finesses, il avait sacrifié ses cheveux, de longues mèches dorées qu'il avait délicatement tressées et enduites d'une décoction dont le secret se murmurait dans les déserts licornéens. La corde obtenue résistait à une traction de près de soixante livres. Pour un homme de sa taille, un tel effort exigeait une musculature appropriée. La sienne lui semblait convenir bien qu'elle manquât d'entraînement.

Il posa son regard sur le carquois de cuir dont dépassait l'empennage de vingt flèches. Pas une de plus ni de moins, compromis savant entre le poids et la liberté de mouvement. Vingt flèches qu'il destinait à tous ceux qui se dresseraient entre lui et Scende.

Il rangea la longue-vue dans sa tunique et se redressa. Il y avait

de fortes chances qu'il ne voie pas l'aube se lever mais il aimait cette disproportion. À défaut de pouvoir libérer la Draguéenne, il espérait au moins avoir le droit de mourir à ses côtés. Il y avait de plus mauvaises façons de quitter ce M'Onde.

Il retira son bliaud et se saisit d'une flèche pour tracer, à l'aide de la pointe, un sillon vermeil sur sa poitrine. Un symbole antique, une marque de guerre que les prêtres aspiks esquisaient d'ordinaire de la pointe de leur langue bifide. Ce tatouage cuisant servait à détourner l'attention des adversaires, à jeter le trouble dans l'esprit de l'ennemi qui, pour échapper à son pouvoir, devait immanquablement relâcher sa garde. Ainsi parlait la magie aspik.

Lorsque le sang eut fini de perler, l'Archer Noir commença ses exercices d'assouplissement. Il fallait que les muscles de ses bras et de ses épaules puissent vibrer en harmonie avec son arme, que l'arc et son corps soient capables de jouer la même musique. La moindre fausse note détournerait la flèche de sa cible. Il procéda méthodiquement. Il commença par des moulinets avec ses bras de manière à solliciter ses épaules. Peu à peu, en veillant à contrôler sa respiration, il diminua l'amplitude des cercles et poursuivit avec des étirements jusqu'à ce que la sueur marque les limites de l'exercice.

Il jeta un dernier regard en direction de la citadelle dont les lumières de la ville soulignaient l'imposant relief. Il lui faudrait jouer d'audace et de rapidité pour parvenir à s'introduire à l'intérieur. Depuis longtemps, les chevaliers du Lion devaient estimer que leur réputation suffisait à préserver l'intégrité de la place forte. Dans la lorgnette de sa longue-vue, Tshan n'avait distingué qu'une poignée de sentinelles aux créneaux.

Quand bien même il aurait une chance de pénétrer dans la citadelle, il devait ensuite trouver la Draguéenne et la faire sortir. Pour cela, il misait sur les égouts qui formaient un réseau cohérent de galeries et de puits aux mains d'une redoutable milice impériale. Formée exclusivement de vétérans de l'armée, elle occupait, en surface, des dizaines de tours de guet. Elle administrait et utilisait les égouts afin d'intervenir rapidement aux quatre coins de la cité.

Tshan aimait surprendre son ennemi, l'attaquer là où il s'y attendait le moins. Il avait une chance infime de réussir mais il concevait volontiers l'éventualité de mourir cette nuit-là au nom d'un idéal. L'excitation qui précédait les expéditions de la compagnie des Archers Noirs coulait à nouveau dans ses veines comme un précieux élixir.

Torse nu, il gonfla ses poumons. Il ne redoutait rien, excepté d'être trahi par son propre corps, par cette main diminuée qui lui avait valu l'exil et une mort lente dans un tripot d'Alguediane.

Il chassa cette pensée de son esprit et glissa le long du toit pour

rejoindre la rue.

D'une torsion douloureuse, il parvint à hisser son corps entre deux créneaux et à se rétablir, accroupi, sur le chemin de ronde. L'escalade lui avait coûté une énergie considérable. D'un regard circulaire, il s'assura qu'aucune sentinelle n'était en mesure de le repérer et s'avança jusqu'à un petit escalier de pierre qui permettait d'accéder au couronnement d'une tour voisine. Il se glissa dans l'espace étroit et obscur qui séparait l'escalier des créneaux et s'y blottit, à bout de forces.

Il n'avait pas imaginé qu'il serait obligé d'escalader la muraille jusqu'au sommet. Il avait choisi d'entreprendre son ascension à la jointure de la tour et du rempart de manière à accéder au plus vite à une lucarne. Seulement, malgré plusieurs tentatives, il n'avait pu en fracturer aucune. En équilibre précaire et sachant que chaque coudée de plus vers le sommet consumerait ses forces, il s'était résolu à briser le verre mais là encore, les chevaliers du Lion avaient pris leurs précautions. Chaque carreau était tissé par une araignée de glace, une créature caladrienne aux reflets d'argent dont les fils froids et transparents ne craignaient que le feu.

Tshan avait étouffé un juron. Du temps des Archers Noirs, chaque mercenaire de la compagnie disposait d'un briquet d'amadou pour affaiblir les toiles de ces araignées rares et coûteuses. Certains marchands s'offraient un tel service sachant que même la flamme d'un briquet risquait de trahir les voleurs.

Tshan avait donc été forcé d'achever l'ascension jusqu'aux créneaux. À présent, il massait en silence ses muscles endoloris. Un regard lui avait suffi pour se faire une idée de l'architecture des lieux.

Huit tours composaient le collier extérieur de la place forte dont une, à l'est, s'ancrait sur l'imposante muraille qui rejoignait le palais impérial. Une cour pavée où s'élevaient plusieurs bâtiments en bois séparait l'enceinte principale d'un donjon octogonal.

Scende était sans doute à l'intérieur mais Tshan devait s'en assurer. Il ne servait à rien de prendre des risques pour s'introduire dans le donjon si la Draguéenne avait, par mégarde, été conduite vers le palais impérial. Il ne pouvait pas s'attaquer aux sentinelles. Si l'une d'entre elles manquait à l'appel, l'alerte serait aussitôt donnée.

Il fallait qu'il tente sa chance dans la cour. Il murmura une courte prière aux Aspics pour les remercier du succès de son escalade et se glissa hors de sa cachette. Trente coudées le séparaient du premier escalier permettant de descendre dans la cour.

Ainsi qu'une sentinelle.

Emmitouflée dans une cape, elle faisait face à l'horizon, le menton sur la poitrine. Le chemin de ronde mesurait deux petites coudées. Insuffisant pour tenter de passer derrière elle en misant sur

sa fatigue. Tshan savait d'expérience qu'un homme ne manquait jamais, dans un cercle de trois coudées au moins, de surprendre le mouvement d'une ombre, aussi silencieuse soit-elle.

Il prit sa décision et s'avança très lentement de cinq coudées. Puis, il engagea son corps dans le vide. Ses jambes, d'abord, puis son torse et enfin ses bras. Désormais, seules ses mains accrochées au rebord du chemin de ronde le préservaient des pavés de la cour intérieure, quarante coudées plus bas.

Lentement, il commença à progresser à la seule force de ses bras en compensant le poids de son corps par un mouvement de balancier. Chaque pied gagné le rapprochait de la sentinelle. Neuf coudées... cinq... puis une seule. Il bloqua sa respiration et s'en remit au destin. Un moment, il crut avoir gagné mais, alors qu'il se trouvait dans l'axe du garde, ce dernier redressa soudain la tête avec un grognement.

Tshan ferma les yeux et concentra toute son attention sur ses dix doigts qui crochaient la pierre avec l'énergie du désespoir. Il entendit la sentinelle se pencher aux créneaux, renifler bruyamment et finalement s'immobiliser.

Une sueur glacée perlait à ses paupières. Il suffisait d'un regard pour que le garde, en se retournant, découvre ses deux mains accrochées au bord du chemin de ronde. L'obscurité et la poussière dont il les avait recouvertes le sauvèrent. Il compta jusqu'à dix mais la sentinelle ne bougeait plus. A priori, pensa Tshan, elle avait repris son poste et regardait à nouveau vers la cité.

Il hissa son corps jusqu'à être en mesure de jeter un coup d'œil et constata avec soulagement que le garde lui tournait le dos.

Il relâcha son effort et, toujours suspendu dans le vide, reprit sa lente progression vers l'escalier. À moins d'une coudée, il se rétablit avec une grâce fluide sur le chemin de ronde et, le dos courbé, entreprit de rejoindre la cour après s'être assuré qu'aucune sentinelle ne regardait dans sa direction.

Dans un premier temps, il jugea la disposition des bâtiments qui s'élevaient autour du donjon. Appréhender l'espace constituait une règle élémentaire à ses yeux. Un battement de cœur lui suffit à repérer les angles morts, les murs qui sauraient le dissimuler au regard des gardes et les courtes distances qui séparaient les différentes bâtisses.

À petites foulées silencieuses, il courut se mettre à l'abri à l'angle d'une écurie. Un parfait silence régnait sur les lieux. Tshan pouvait mettre à profit l'obscurité qui régnait dans la cour. Il n'avait plus rien à redouter des torches disposées sur les chemins de ronde, seul l'éclat de la lune pouvait le trahir.

Pour étouffer les battements de son cœur, il se força à respirer lentement et effleura du plat de la main la croûte sèche du symbole

aspik qui marquait sa poitrine. Puis, il fit glisser l'arc dans ses mains, plaça une flèche entre ses dents et en encocha une deuxième sur son majeur. Comme la plupart des archers expérimentés, le mercenaire se servait de son doigt comme encoche afin d'obtenir un tir plus souple et plus précis.

Prenant soin de longer les murs, il quitta son abri et longea la façade de l'écurie jusqu'à l'angle suivant. Il jeta un bref regard vers le chemin de ronde et s'engagea à découvert. Il traversa les cinquante coudées qui le séparaient du prochain bâtiment où il avait remarqué le mince filet de fumée qui s'échappait de la cheminée. Ce détail lui suffisait pour savoir que l'endroit était habité.

Construit en rondins, il s'élevait sur un seul étage et comptait plusieurs fenêtres tendues de toile. Sans décocher sa flèche, il se servit de la pointe pour se ménager un passage et, s'assurant que personne ne l'avait remarqué, s'engouffra à l'intérieur de la maison.

Il s'agissait d'un quartier d'habitation occupé vraisemblablement par des serviteurs. Le rez-de-chaussée servait de salle commune. Dans l'âtre, une bûche achevait de se consumer. Tshan contourna une lourde table en chêne de manière à rester dans l'ombre et s'approcha de l'escalier qui menait à l'étage.

Il s'engageait sur la première marche lorsqu'un murmure s'éleva dans son dos. Il se pétrifia et, très lentement, pivota en direction du bruit.

Une forme recroquevillée dans un angle de la pièce remua et émit un grognement étouffé. La chance souriait à l'Archer Noir. Il abandonna l'escalier et s'approcha de l'inconnu.

Une femme.

Âgée de dix-sept ans tout au plus, elle avait de longs cheveux noirs tressés, un visage bouffi et deux petites mains potelées refermées sur le bord d'une épaisse couverture de laine. Tshan rangea son arc et se pencha sur l'adolescente.

Il posa une main ferme sur sa bouche afin d'étouffer son cri et piqua légèrement son oreille à l'aide d'une flèche. La fille frémit et ouvrit de grands yeux affolés en découvrant le visage du mercenaire.

— Bouge ne serait-ce qu'une paupière, et je te crève le tympan, murmura Tshan.

L'adolescente acquiesça du mieux qu'elle put, d'un hochement de tête.

— Parfait, ma douce.

Il se rendit soudain compte qu'elle le prenait à coup sûr pour un serviteur inconnu venu la violer. Ses manières et son torse nu prêtaient à équivoque.

— Ne t'inquiète pas, souffla-t-il. Tu es ravissante mais j'ai autre chose en tête.

Une brève lueur de soulagement éclaira les yeux de la fille.

— Je vais retirer ma main. Tu sais ce qui arrivera si tu cries ?

Elle hocha de nouveau la tête et aspira une grande goulée d'air lorsque le mercenaire relâcha sa pression sur sa bouche.

— Ne me tuez pas... supplia-t-elle.

— Ce n'est pas mon intention. Comment t'appelles-tu ?

— Elia.

— Très bien, Elia. J'ai besoin de savoir ce qu'il est advenu du Dragon.

— Le Dragon ?

Il grimaça et piqua son oreille de manière à faire goûter le sang.

— Moins fort, grommela-t-il.

La flèche lui avait arraché une plainte sourde qu'elle étouffa avec son poignet.

— Elia, il faut que nous restions discrets tous les deux. Je n'ai pas envie de te faire mal, alors ne recommence pas, d'accord ?

— Pardon... dit-elle avec des yeux humides.

— Alors, le Dragon ?

— Ils... ils l'ont confié aux chevaliers.

— Et où l'ont-ils emmené ?

— Dans le donjon.

— Dans les geôles ?

— Non. Dans l'appartement du chevalier Armfer.

L'Archer Noir fronça les sourcils en déduisant que la jeune femme avait repris forme humaine :

— Dans ses appartements ? Qu'est-ce que tu me racontes ?

La fille se raidit en sentant la voix de l'Aspik se durcir.

— Je dis la vérité, chuchota-t-elle. Je le sais, j'ai préparé avec ma mère les pansements pour la dame.

— Mais pourquoi l'a-t-on confiée à ce chevalier ?

— C'est lui qui interroge les prisonniers que le palais lui confie.

Tshan se mordit les lèvres. Un tel comportement n'aurait rien de bon.

— Et où puis-je trouver ce chevalier Armfer ?

— Dans le donjon.

— Oui, je m'en doute, mais où exactement ?

— S'il apprend que je vous ai parlé, il me tuera, dit-elle d'une voix tremblante.

— Calme-toi, Elia. Personne ne saura que nous nous sommes parlé. Tu comprends ? Personne, à part toi et moi.

Elle respira et ébaucha un sourire timide.

— Personne, répéta-t-elle.

— Bon. Maintenant, je veux que tu me dises comment je vais

pouvoir trouver ce chevalier.

— Il occupe le sixième étage.

— Comment y accède-t-on ?

— Par l'escalier principal.

— Où ?

— Notre escalier.

— C'est-à-dire ?

— L'escalier des serviteurs.

— Et celui-ci, où vais-je le trouver ?

La jeune fille ne répondit pas et jeta un regard anxieux vers les marches qui menaient à l'étage.

— Elia ? insista le mercenaire.

— Vous promettez de ne rien dire ?

— Oui. Mais fais vite.

Elle hésita et finalement glissa sa main dans l'échancrure de sa chemise pour sortir une clé de bronze qu'elle portait au bout d'une cordelette de cuir.

— C'est la clé...

— De l'escalier, oui, l'interrompit Tshan en arrachant le collier d'un coup sec.

Elia poussa un petit cri et ferma les yeux comme s'il s'apprêtait à la frapper.

— Désolé, jeune fille, mais je suis un tantinet pressé...

Il sourit et utilisa la cordelette pour lui lier solidement les mains dans le dos puis se servit de la couverture pour confectionner deux bandes de tissu.

— Une dernière chose, Elia. À quelle heure les serviteurs se lèvent-ils ?

— Six heures.

Il lui restait donc trois petites heures avant que la citadelle ne devienne impraticable. Il posa un baiser sonore sur le front de l'adolescente puis noua délicatement le bandeau pour couvrir sa bouche.

— Merci, Elia. Tu as été parfaite.

Pour finir, il lui attacha les chevilles et l'enveloppa dans le reste de la couverture.

— Surtout, ne bouge pas. Je reviens bientôt, conclut-il.

Jusqu'ici, pensa-t-il en enjambant le rebord de la fenêtre, il avait eu de la chance, beaucoup de chance.

Un léger cliquetis retentit lorsque la clé confiée par Elia tourna dans la serrure et ouvrit la porte aménagée à l'intention des serviteurs. Tshan poussa le battant et se faufila à l'intérieur du donjon en prenant soin de le refermer derrière lui.

Il se trouvait dans une pièce réduite en forme de cylindre.

L'escalier proprement dit ne débutait que quinze coudées plus haut. Afin de se prémunir contre d'éventuels assaillants, les chevaliers avaient supprimé les vingt-cinq premières marches. Tshan nota immédiatement la présence d'une échelle de bois escamotable disposée dans l'axe de l'escalier. Il suffisait aux chevaliers de l'abaisser pour prolonger l'escalier et remplacer ainsi les marches qui menaient au rez-de-chaussée.

Un tel procédé était classique dans les forteresses grifféennes. L'Archer Noir nota également, à même le sol, la présence d'une lourde pierre munie d'un arceau de bronze qui devait permettre d'accéder aux sous-sols et par conséquent aux égouts.

Il avisa la distance qui le séparait des premières marches de l'escalier et prit sa décision. Il ne voulait pas risquer une nouvelle ascension de peur de solliciter ses muscles une fois de trop. La simplicité du mécanisme qui commandait l'échelle rendait possible l'idée qui venait de germer dans son esprit.

Il se faufila à l'extérieur pour récupérer une corde dans l'écurie, la noua solidement à une flèche et visa, à l'aide de son arc, le bord inférieur de l'échelle. La flèche se planta avec un bruit mat dans le bois. Tshan tira sur la corde pour s'assurer qu'elle tenait bien en place puis commença à tirer sur l'échelle. À chaque grincement, il jetait un œil en direction de l'escalier, redoutant de voir la silhouette d'un chevalier s'encadrer sur le seuil.

Personne ne vint perturber sa manœuvre. Lorsque l'échelle toucha le sol, il récupéra sa flèche ainsi que la corde puis entreprit de grimper aussi vite que possible.

Tshan supposait que l'escalier en colimaçon montait jusqu'au sommet de la tour. Étroites et rendues glissantes par l'usure, les marches le menèrent quelques instants plus tard à une première porte qu'il ignora. Si Elia n'avait pas menti, Scende se trouvait actuellement au sixième étage.

L'arc pointé vers le haut, il poursuivit son chemin et dépassa le quatrième palier sans encombre. Il s'apprêtait à franchir le cinquième lorsqu'un bruit insolite retint son attention.

Un son curieux, comme un frôlement.

Il banda instinctivement son arc et tendit l'oreille. Seule sa respiration, courte et sifflante, troublait le silence. Mal à l'aise, il franchit une marche, le regard braqué dans le prolongement de l'escalier.

Une sentinelle ?

Si, comme il le pensait, elle l'avait entendu, pourquoi ne cherchait-elle pas à savoir qui venait à une heure si tardive ? À moins qu'elle ne soit endormie, elle aussi...

Tshan n'y croyait pas. Depuis qu'il se trouvait dans cet escalier,

il sentait une odeur indéfinissable à laquelle il n'avait pas prêté davantage attention. À présent, cette odeur lui semblait plus forte.

Un nouveau frôlement, plus proche, le fit hésiter. Un chevalier n'avait guère l'habitude de se déplacer avec une telle discrétion et une sentinelle l'aurait interpellé depuis longtemps. Un frisson glacé courut le long de sa colonne vertébrale.

Il avait compris.

Il ne chercha même pas à retenir plus longtemps sa respiration et recula sur plusieurs marches, l'arc bandé. Il cherchait la lumière d'une meurtrière, un simple rayon de lune qui lui permettrait d'anticiper l'assaut de son adversaire.

Son cœur s'emballa, sa respiration s'accéléra et ouvrit le chemin au mal insidieux qui n'avait cessé de le poursuivre depuis le désert licornéen. Sa main échappa à son contrôle et se mit à trembler au bout de son poignet comme une poupée de chiffon. Il baissa son arme, incapable de tenir sa mire plus longtemps.

Des larmes de rage embuèrent ses yeux lorsque la gueule du lion blanc apparut au détour de l'escalier. L'animal ne faisait aucun bruit et semblait presque glisser sur les marches. Il franchit le rectangle pâle de la lumière filtrée par la meurtrière et Tshan distingua nettement sa fourrure couleur de neige et ses muscles cordés qui roulaient aux articulations.

Deux braises noires et luisantes étaient rivées sur le mercenaire qui grogna pour repousser la peur. Le fauve s'immobilisa comme s'il sentait la détresse de sa proie et voulait en jouir le plus longtemps possible.

Trahi par une main de vieillard, Tshan lâcha son arc devenu inutile et se prépara à mourir debout. Il brandit une flèche dans sa main valide et se jura de faire couler le sang avant que les mâchoires du lion ne se referment sur sa gorge.

Chapitre 4

Le silence s'imposa dans la Salle du Conseil. On n'entendait plus que le grésillement des bâtonnets d'encens qui achevaient de se consumer. Mel, le premier, esquaissa un geste en direction de Januel. Il avait jeté un regard par-dessus son épaule pour guetter la réaction de ses aînés mais tous demeuraient immobiles.

Il fit un pas en avant et posa un genou à terre, les mains jointes dans le salut de l'Asbeste. Januel hocha la tête avec un sourire pâle. Il voulut l'inviter à se relever mais Farel, d'une simple pression sur le bras, l'en empêcha. Il fallait que chaque disciple puisse voir l'enfant, que cette scène symbolique frappe les esprits et dissuade les sceptiques de descendre l'escalier pour se rendre à l'empire. Ceux qui agiraient ainsi savaient que l'honneur serait sauf au regard des guildes phénicières. Même s'ils cédaient sous la torture et travaillaient pour l'empire, les phéniciens n'auraient aucune raison valable de les condamner.

En revanche, s'ils acceptaient de travailler de plein gré pour cet empire sans tenir compte des intérêts phéniciens, alors seul l'avenir pourrait les juger. Si Januel parvenait à détruire la Charogne, leur fierté blessée cicatriserait rapidement. S'il échouait... Aucun disciple n'osait envisager ce qu'il adviendrait. Leurs pensées ne parvenaient pas à franchir ce gouffre noir qui esquissait l'avenir d'un M'Onde soumis aux Charognards.

L'attitude de Mel agit comme une lame de fond. La vague naquit dans l'escalier, conduite par deux jeunes frères qui fendirent l'assemblée pour venir s'agenouiller aux côtés de l'enfant. Ceux-là ne devaient pas avoir quinze ans et Januel sut qu'il y avait là un message invisible, la marque d'une page tournée sur l'histoire de la guilde. Ces adolescents étaient nés avec les Sombres Sentés, ils avaient grandi avec cette menace, peut-être même l'avaient-ils vécue. Sans doute se souvenaient-ils à cet instant précis des reproches que des foules de plus en plus nombreuses adressaient à la guilde. À l'heure où les Charognards menaient une lutte sans merci, la neutralité phénicière devenait assassine.

Dans un lourd froissement d'étoffe, l'assemblée tout entière fit un pas en avant et, à son tour, s'agenouilla pour marquer sa

soumission au Fils de l'Onde. L'instant se cristallisa. Januel eut la certitude qu'il venait de remporter une victoire importante contre la Charogne. Ces hommes ne lui confiaient pas seulement leur vie mais un espoir, une pierre solide sur laquelle il bâtirait les fondations de sa quête.

— Relevez-vous, disciples, ordonna-t-il. La nuit a été longue. Prenez le temps de vous restaurer. Mel, tu mangeras avec les autres et, sitôt achevé ton repas, je te charge d'aller à la rencontre des Grifféens et d'annoncer que je tiens à rencontrer ceux qui pourront parler au nom de l'empire.

Il adressa au jeune garçon un sourire de confiance puis reporta son attention sur l'assemblée :

— Combien d'entre vous ont déjà procédé à un Embrasement ? demanda-t-il.

Cinq mains se levèrent.

— Vous allez rassembler les Cendres des Phénix et me les présenter. Vous tâcherez d'être précis. Je tiens surtout à connaître leurs qualités et leurs défauts. Combien d'entre vous travaillaient aux forges ?

Il compta une trentaine de mains levées.

— Vous allez me dresser un état précis des ressources de cette Tour. Me dire combien d'armes sont prêtes, combien d'autres attendent d'être achevées et quelles sont, à votre avis, les capacités de nos forges. Je tiens également à ce que vous vous occupiez des cendres de nos Maîtres. Que vous les isoliez et que vous prépariez la cérémonie funèbre. Je ne partirai pas d'ici avant.

Les mots lui venaient avec une facilité déconcertante. Il s'adressait aux disciples avec l'aisance d'un orateur accompli.

— Les autres, tâchez de redonner bonne figure à cette pièce. Je recevrai les émissaires grifféens ici même. Pour l'instant, je dois prendre un peu de repos. Allez, ne perdez pas de temps.

Januel quitta la Salle du Conseil à pas lents, soutenu par Farel, et gagna une chambre de maître installée à l'étage inférieur.

C'était une pièce confortable, décorée sans ostentation. Un grand lit de chêne aux draps blancs et frais, un secrétaire d'ébène où flottait encore l'odeur de l'encre et un coffre ouvert où se distinguait une pile de vêtements.

La confrontation avec les disciples lui avait volé ses dernières forces. La douleur irradiait son corps tout entier et seule l'influence du Phénix lui permettait encore de tenir debout.

— Ne t'inquiète pas, surtout, lui confia l'Onde en l'aidant à s'allonger. Ce mal ne peut pas te tuer. Il te ronge mais il est impuissant.

— Vous êtes sûr ? articula péniblement Januel.

— Absolument. Il agit comme la fièvre mais il n'ira pas plus loin. Dans quelques heures, tu te sentiras mieux. Il faut seulement que tu te reposes.

Il s'approcha d'une meurtrière pour tirer un lourd rideau de velours grenat.

— L'aube va se lever dans trois heures. D'ici là, essaye de dormir. Je ne bouge pas, je reste près de toi.

Januel s'efforça de sourire mais ses yeux se fermaient déjà.

— Maître ? souffla-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

La main du phénicien tâtonna pour trouver celle de l'Onde.

— Vous m'avez aidé, n'est-ce pas ?

— Que veux-tu dire ?

— Les mots... Vous m'avez aidé à trouver les mots.

— Si peu.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Je te l'aurais dit de toute façon, il est important que tu connaisses tes limites.

La main fraîche de l'Onde caressa son front :

— Tu as été brillant, mon garçon. J'ai quitté un enfant, je retrouve un maître. Tu as changé... Même si je regrette parfois l'innocence du disciple que j'ai formé à Sédénie, je suis heureux de te savoir enfin un homme. L'heure viendra où je te dirai un secret pour que tu sois à même de mieux comprendre qui tu es.

— Un secret, mon maître ? grommela Januel dont les paupières tremblaient pour lutter contre le sommeil.

— Oui, un secret. Mais il est encore trop tôt. Ne retiens qu'une chose : tu es un navire, le seul qui nous reste sur les flots déchaînés de l'Histoire. Les Ondes seront le vent qui gonfle tes voiles. Aujourd'hui, j'ai soufflé afin que ta voix porte mais...

— Mais vous m'avez laissé le gouvernail... sourit Januel.

— Oui, sourit Farel à son tour, c'est à peu près cela.

— Je suis fatigué.

— Je sais. Tais-toi et laisse le Phénix habiter ton corps. Il pourra agir en profondeur lorsque le sommeil se sera emparé de toi.

— Je ne vais pas mourir ?

— Bien sûr que non.

— J'ai peur, maître.

— Peur de mourir ?

— Non... dit-il dans un souffle. Peur que l'empire n'accepte pas notre marché, peur d'avoir pris la mauvaise décision.

— Il n'y en avait pas d'autres, le rassura-t-il. Il te faut le soutien de l'empire pour rejoindre la Caladre.

La voix de l'Onde se perdit dans le lointain, assourdie et

rassurante. Januel s'endormit et céda au Phénix les rênes de son corps meurtri.

Januel se réveilla avec le soleil et distingua à travers ses paupières encore lourdes la silhouette de Farel. Une odeur d'amande flattait ses narines et, se redressant sur les coudes, il avisa le plateau posé sur le secrétaire.

— Du pain aux noisettes et amandes, des tranches de pain doré et du lait, confia Farel en attrapant le plateau pour le poser sur les cuisses de Januel.

Il arrangea un coussin dans son dos et s'assit sur le bord du lit :

— Comment te sens-tu ?

Januel hésita avant de répondre. Il se sentait assoiffé et fourbu, comme s'il avait marché trois jours durant. Mais le mal avait disparu.

— Mieux, avoua-t-il en saisissant le gobelet pour le porter à ses lèvres.

Il but avidement puis porta la main à son cœur.

Le Phénix palpitait doucement dans sa poitrine. Le Féal dormait, sans doute épuisé par l'œuvre accomplie. Januel considéra avec un léger vertige la dette qui le liait à la créature de feu. Combien de fois lui avait-elle sauvé la vie ? Il adressa une prière silencieuse à l'Asbeste et entreprit de dévorer son petit déjeuner sous le regard attendri de Farel.

Son maître avait lui aussi repris des forces. Les veines cristallines qui sillonnaient son corps brillaient dans l'obscurité comme des ruisseaux sous l'éclat du soleil.

— Mel a-t-il rencontré les Grifféens ?

— Oui. Ils s'annonceront par le vol d'un Griffon au-dessus de la Tour.

Januel hocha la tête et engloutit une nouvelle tranche de pain.

Une question lui brûlait les lèvres mais il n'osait pas encore la poser. Il l'avait délibérément occultée dans la nuit afin de garder la tête froide. À présent, il fallait qu'il sache, afin de conduire au mieux la négociation avec les Grifféens.

— A-t-on des nouvelles de...

Sa voix s'étrangla.

— De Scende ? murmura Farel.

Januel guetta la réponse dans le regard de l'Onde.

— Elle est vivante, dit-elle. Mel prétend qu'on ne parle que d'elle dans les rues d'Aldarenche.

— Où est-elle ?

— Dans les geôles impériales, je suppose.

— Et Tshan ?

— Nous n'avons aucune nouvelle de lui.

Januel garda le silence. Il songeait à la Draguéenne, à son

visage crispé par la douleur lorsqu'elle s'était changée en Dragon afin de détourner l'attention des Grifféens. Elle s'était exposée pour offrir à Januel un moyen de pénétrer dans la Tour, elle avait renoncé à un serment dont il ignorait presque tout pour le protéger et lui permettre de rejoindre les Maîtres du Feu.

Elle n'avait jamais quitté son esprit et il n'envisageait pas de l'abandonner, quel qu'en soit le prix. Le lien qu'ils avaient tissé dépassait l'objet même de sa quête. Depuis longtemps, elle avait cessé d'être son garde du corps pour devenir une femme. Il aimait son courage, son obstination, cette part mystérieuse qui la retenait au passé, la façon dont elle s'endormait, dont elle ramenait ses cheveux derrière ses épaules... Mille et un détails qui s'étaient déployés dans son cœur comme des racines tièdes et dorées et qui, si elles venaient à être coupées, l'anéantiraient avec la même force que le mal de Sildinn.

— Tu ne dois pas te laisser aveugler, Januel, affirma Farel. Elle ne doit pas retarder notre combat.

— Je ne partirai pas sans elle, rétorqua-t-il d'une voix froide.

L'Onde se troubla :

— Quels que soient vos sentiments l'un envers l'autre, ils ne peuvent pas... ils ne doivent pas s'opposer à ta quête.

— Je le comprends mais je ne l'accepte pas. Du moins tant que j'aurai des preuves qu'elle vit encore. Après ce qu'elle a fait pour moi, il est hors de question que je la laisse pourrir dans les geôles impériales.

— Au risque de compromettre ta quête ? Crois-tu que la vie de cette femme, si noble soit-elle, puisse justifier le sacrifice d'un M'Onde ?

— Assez parlé d'un M'Onde auquel je dois tout, maître. J'ai... j'ai besoin d'elle.

— Ai-je une chance de te faire entendre raison ?

— Je ne pense pas, maître.

L'éclat de l'Onde vacilla un bref instant.

— Alors sois prudent, souffla-t-elle. Tu éprouves des sentiments pour cette femme qui ne sont peut-être pas les bons. C'est une mercenaire, une femme jetée sur ta route par hasard. Qui plus est, la *première* femme qui ne soit pas ta mère et qui partage avec toi des moments importants. Méfie-toi, tu ne peux pas te permettre d'avoir, comme les autres enfants de ton âge, des sentiments...

— Amoureux ? s'exclama Januel d'une voix agressive. Peu importe la nature de mes sentiments ! De toute façon, ma décision est prise.

Il repoussa le plateau et s'arracha du lit, le visage crispé par la colère.

— Calme-toi, dit l'Onde. Je ne cherche pas à me dresser entre

Scende et toi.

Januel pivota pour lui faire face :

— Ah non ? Pourtant, c'est précisément ce que je ressens ! Vous vous prétendez aux sources de la vie mais vous ne respectez même pas mon sentiment à l'égard de cette femme. Si j'échoue en présence des Grifféens, s'ils donnent l'assaut et si je dois poser ma tête sur un billot, à qui devrai-je recommander mon âme si j'ai abandonné Scende ? Si, froidement, je décide d'ignorer ce qu'elle devient pour ne pas mettre en péril les négociations ? À qui, maître, à qui vais-je confier mon âme si ce n'est à la Charogne ?

— Tu exagères, tu...

— Non. Ne dites rien. Vous êtes une Onde, à présent. Vous n'appartenez plus au monde des vivants. De quel droit me diriez-vous ce que je dois faire ou ne pas faire de mes sentiments ? Bon sang, il s'agit d'une femme que j'aime !

— Je t'en prie... Tu ne connais même pas le sens de ce mot, soupira Farel.

— Qu'en savez-vous ? Et ne me dites pas que je suis trop jeune.

— Non, je ne le dirai pas. Mais je crois que tu es encore trop fragile pour savoir distinguer l'amour de la fierté ou de la compassion. Tu t'estimes redevable à cette femme et tu as raison. Cela ne signifie pas pour autant que tu l'aimes. Je crois surtout que tu n'as pas encore le courage d'affronter la vérité. Elle t'a accordé sa confiance pour des raisons très personnelles et tu préfères croire qu'elle a agi par amour. C'est uniquement pour cette raison que tu crois devoir la sauver. Parce qu'elle est la première femme à te prêter attention, la première femme avec laquelle tu as partagé un long chemin depuis Sédénie.

— C'est faux, protesta Januel d'une voix moins convaincue.

— Ton sentiment est parfaitement naturel mais je te demande d'y réfléchir. Tout va beaucoup trop vite, je le sais. Tu as été emporté par un cyclone et tu commences seulement maintenant à comprendre pourquoi. Restons-en là, veux-tu ? Il ne sert à rien de nous disputer, ni de t'énerver ainsi. Si tu décides que sa présence est nécessaire, je m'inclinerai et je ferai tout pour t'aider dans ce sens. Mais prends soin d'en peser toutes les conséquences avant d'agir, c'est la seule chose que je te demande.

L'Onde tendit les mains pour prendre celles de Januel.

— Ce navire que tu guides au cœur de la tempête, ce navire dont les Ondes gonflent les voiles... Ne le laisse pas se perdre, ne le laisse pas s'échouer en cédant au chant d'une sirène.

Le visage renfrogné, Januel acquiesça d'un hochement de tête.

— J'y réfléchirai, murmura-t-il du bout des lèvres.

— Je te remercie.

— Maintenant, je dois recevoir les disciples, fit-il en se

dirigeant vers la porte.

— Januel ?

Le Fils de l'Onde se retourna sur le seuil de la chambre.

— Tu es à la barre, ne l'oublie pas.

— Tant que les vents me sont favorables... répondit-il en refermant doucement la porte derrière lui.

Tandis que des disciples guettaient au sommet de la tour l'apparition du Griffon qui viendrait annoncer les émissaires impériaux, Januel recevait les autres dans la Salle du Conseil.

Les traces du combat avaient entièrement disparu. Des tapis dissimulaient le sol et les murs étaient recouverts d'une étrange mosaïque de tentures et de draps que chaque disciple avait prélevés sur ses affaires personnelles. Des chandeliers avaient été disposés de manière à éclairer chaque recoin de la pièce et à dissiper le souvenir de la Sombre Sente.

Cette débauche de couleurs dépareillées enchantait Januel. Elle était à sa façon le témoignage de chaque disciple de cette tour, comme si chacun d'entre eux avait signé sur les murs pour que leur maître puisse, d'un regard, les savoir à ses côtés lorsque les Grifféens viendraient à sa rencontre.

Juché sur un simple tabouret, Januel reçut l'ensemble des phéniciens durant un long moment. Les premiers se serrèrent sur les bancs disposés devant le Fils de l'Onde pour lui présenter les Phénix de la Guilde-Mère. Januel plongea ses mains dans les Cendres de chaque Féal, écouta les disciples qui pouvaient en parler et attribua à chacun une tâche précise. Il s'agissait avant tout de procéder à des Renaissances régulières de manière à soutenir l'effort des forgerons. Désormais, le feu des Phénix devait exclusivement servir le travail du métal.

Januel savait que les disciples présents ne disposaient pas d'une expérience suffisante pour réussir chaque Renaissance sans danger. À coup sûr, plusieurs seraient victimes de cette stratégie. Le calcul était cynique mais le Fils de l'Onde savait que ces décès fortifieraient l'exemple donné par la Guilde-Mère de l'empire de Grif'. Il fallait à tout prix que cet exemple se répande, qu'il inspire les autres guildes et initie, à travers le M'Onde, une véritable révolution.

Il écouta avec la même attention les forgerons lui présenter les épées que la Guilde-Mère conservait précieusement dans ses coffres ainsi que toutes celles qui étaient inachevées et que l'on destinait à d'illustres seigneurs de l'empire. Januel exigea que les commandes établies soient honorées sans exiger les sommes dues en retour. Certains se souviendraient un jour de la dette qu'ils avaient contractée vis-à-vis de la guilde et pourraient lui prêter main-forte.

La question la plus importante vint en dernier. À qui les

disciples céderaient-ils les armes à venir et en vertu de quel critère ? Januel avait réfléchi à cette question et n'envisageait pas de soumettre chaque visiteur à une série d'épreuves pour s'assurer qu'il saurait faire bon usage de l'arme. En revanche, il espérait pouvoir s'en remettre au seul jugement des Phénix. L'usage voulait en effet qu'une cérémonie scelle l'achat d'une arme. À cette occasion, un maître phénicien demandait au Phénix qui avait présidé à la naissance de l'épée d'accepter la main du guerrier. Une telle cérémonie revenait à confier au propriétaire les clés de son arme. S'il venait à mourir, l'épée perdrait ses pouvoirs et ne les retrouverait qu'en présence d'un nouveau Phénix. Ce procédé avait assuré la pérennité de la guilde et sa fortune.

Nul, en fin de compte, ne pouvait utiliser ses armes sans son accord.

Aujourd'hui, Januel confiait aux Phénix le soin de déterminer quels seraient ceux qui pourraient faire honneur aux épées phénicières. Le visiteur serait jugé sur son cœur avant d'être jugé sur ses talents. Le Fils de l'Onde savait combien, au contact de telles épées, un cœur déterminé pouvait valoir l'expérience d'un vétéran des champs de bataille.

Alors qu'il s'apprêtait à accueillir de nouveaux disciples pour évoquer la cérémonie funèbre destinée aux Maîtres du Feu, un cri sourd s'éleva au sommet, relayé jusqu'à la Salle du Conseil.

— Le Griffon ! Ils arrivent !

Januel marqua un temps d'hésitation avant d'emboîter le pas aux disciples qui se ruaient aux meurtrières pour suivre l'arrivée des émissaires grifféens. Il éprouvait un sentiment mêlé à l'égard de cette négociation dont dépendait l'issue de sa quête. Certes, le fait que les Grifféens acceptent son principe était déjà en soi une victoire. Cela prouvait que l'empire était encore en mesure de discuter et consentait à l'écouter. En revanche, si cette rencontre échouait, il risquait à nouveau de devenir un fugitif, d'affronter non seulement la Charogne mais également cet empire.

Si les événements tournaient en sa défaveur, il pourrait toujours tenter sa chance dans ces égouts où les vétérans avaient maintes fois escorté des phéniciens et leur précieux chargement jusqu'aux limites de la ville. Farel avait évoqué cette possibilité à plusieurs reprises et montré à Januel une trappe que les Maîtres du Feu utilisaient pour quitter discrètement la Tour. Januel se refusait encore à envisager la fuite. Il savait que ses arguments étaient bons, que l'empire n'avait rien à perdre à accepter son marché. Même s'il ne tenait pas à présumer du bon sens de ses interlocuteurs, il voulait croire à un accord qui satisferait les deux parties. Il songea à Farel, à son visage fermé lorsqu'il lui avait rappelé combien son pouvoir sur le

Fiel excitait les convoitises. Sans compter l'assassinat de l'empereur... Quoi qu'il puisse faire, Januel resterait un meurtrier. Il ne devait pas l'oublier s'il voulait ménager la susceptibilité des émissaires et conduire la négociation à son terme.

La gorge nouée, il se dirigea vers une meurtrière et fendit l'attroupement des disciples massés devant. Un convoi s'engageait déjà sur la place pour se diriger lentement vers la Tour.

Deux rangées de lanciers aux pourpoints rouge et or encadraient la délégation impériale. En tête venait Sol'Cim que Januel, la gorge nouée, reconnut aussitôt. Le prêtre portait la robe couleur de cuivre de l'Église Grifféenne et marchait à pas lents en tenant à deux mains la hampe d'un oriflamme aux armes de l'empire.

Juste derrière lui venaient les émissaires, une poignée d'hommes vêtus à l'identique de lourdes robes de velours noir. Dans la force de l'âge, ils portaient le deuil avec un visage dénué d'expression, le regard fixé sur la porte de la Tour.

Januel distingua, au-delà, une nouvelle rangée de lanciers qui barraient la route à la foule. De nombreux habitants s'étaient rassemblés autour de la place malgré le souvenir sanglant laissé par Scende. Sans doute comptaient-ils sur les nombreux Griffons qui, au même moment, se posaient en nombre sur les toits alentours.

Januel abandonna la meurtrière et, d'une voix ferme, congédia les disciples. Tous s'éclipsèrent sans un mot. Une fois seul, il vint s'agenouiller au centre de la pièce et commença à murmurer les préceptes de l'Asbeste afin de chasser le visage de la Draguéenne qui hantait son esprit.

Un coup sourd retentit dans les profondeurs de la Tour. Il se releva et se dirigea vers l'escalier afin d'accueillir la délégation impériale.

Chapitre 5

Aux frontières de Licorne et de Grif, Tshan avait assisté à des combats sauvages entre des lionnes et son esprit traduisit instinctivement le mouvement coulé de l'animal. Souple et implacable, le fauve bondit sur le mercenaire sans même chercher à éviter la pointe de sa flèche.

Le savoir aspik sauva la vie de l'Archer Noir. Dans l'obscurité, le lion blanc n'avait pu distinguer le signe antique qui marquait la poitrine de sa proie. Le temps d'un soupir, une crainte ancestrale se lut dans ses yeux noirs et son assaut fut brisé net. Tshan tenta sa chance. Il se jeta au sol et sentit l'arête d'une marche lui mordre cruellement les côtes. L'animal ne pouvait plus freiner son attaque. Emporté par son élan, il passa au-dessus du mercenaire, lui frôla le crâne et s'écrasa avec un bruit mat quelques marches plus bas.

Tshan se releva et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Freiné par la courbe de l'escalier, le fauve se remettait lentement sur ses pattes. Du sang coulait de sa gueule et tachait sa crinière.

L'Archer Noir rafla son arc au sol et encocha une flèche. Sa main n'avait pas cessé de trembler, ses yeux mouillés par la rage troublaient sa vision. Dans la perspective de son arme, il ne voyait plus qu'une tache blanche avancer lentement vers lui.

Il arma son arc et tira. La flèche disparut dans l'obscurité et alla se briser contre la pierre. Il encocha une seconde flèche.

— Scende, guide ma main, je t'en prie... murmura-t-il comme une prière.

La corde vibra et le trait effleura l'aine de l'animal en y traçant un sillon vermeil et lui arrachant un rugissement sourd. Tshan recula et arma une troisième flèche. Une seule spirale le séparait encore du palier du sixième étage. Le lion ne semblait toujours pas vouloir donner l'alerte. Apparemment, il tenait à conserver sa proie pour lui seul.

Le dos contre le mur, l'Archer Noir attendit que l'animal grimpe une nouvelle volée de marches pour lâcher sa flèche. Avec une rapidité surprenante, le fauve s'aplatit pour l'éviter et ébroua sa crinière avec arrogance lorsque la flèche tinta contre la pierre.

Tshan se mordit la joue jusqu'au sang pour oublier sa peur et

recula encore. Le palier apparut et, dans la pénombre, le mercenaire avisa une torchère fixée au mur. Il n'avait plus le choix.

D'un bond, il se propulsa à hauteur de la saillie. Il lui fallait un support pour compenser les folles vibrations de sa main. Le lion blanc le suivit sans hâte, séparé de sa proie par six petites coudées. Tshan bloqua sa respiration et posa sa main sur le cercle froid du candélabre. Malgré cet appui salulaire, l'arc tressautait encore.

Il serra les dents et banda ses muscles pour exercer une traction à la limite de la rupture. Puis, il plongea son regard dans celui du fauve. L'animal dut percevoir la détermination de sa proie et gronda dans l'obscurité avant de ramasser son corps pour bondir. L'Archer Noir frappa aussitôt son poignet contre le bronze tranchant de la torchère. La douleur explosa dans son bras et l'emporta sur le poison qui irradiait sa main.

La flèche fila dans l'obscurité et trouva instantanément sa cible. Le fauve tressauta lorsque la pointe le cueillit entre les deux yeux, perça l'os du crâne et s'enfonça sur près de deux pouces. Il vacilla sur ses pattes, remua la gueule comme s'il voulait se débarrasser de la flèche. Il s'affaissa lentement puis, secoué par un dernier spasme, s'immobilisa.

Tshan se laissa glisser contre le mur, haletant, et laissa échapper un ricanement nerveux. Le combat l'avait usé au-delà de ses forces. La tension nerveuse et la douleur qui vrillait son poignet firent surgir du passé des scènes qu'il avait tenté d'oublier sans y parvenir. Il était un Archer Noir, assis sous une tente, dans le désert licornéen. Il saisissait une à une les épines d'un cactus et les taillait avec une précision malade. Puis il les fixait à *l'intérieur* d'un bracelet de cuir afin d'obtenir un parfait cilice, un instrument de douleur qui tairait le tremblement de sa main.

Il leva le poignet pour discerner dans l'obscurité le pointillé sinistre des épines, ces petites taches blanches qui lui rappelaient jusqu'où il s'était cru capable d'aller pour sauver sa place au sein de la compagnie. Pourquoi fallait-il que sa main ne le trahisse qu'au moment où il bandait son arc alors qu'elle lui était restée fidèle lorsqu'il avait escaladé les remparts et évité la sentinelle sur le chemin de ronde ? Ce mystère le taraudait.

Il se releva et attendit que la douleur reflue dans son poignet pour ramasser son arme et s'approcher du cadavre de l'animal. Leur lutte n'avait pas été entendue et Tshan remercia le fauve de cette faveur avant d'arracher d'un coup sec la flèche plantée dans sa gueule.

— Paix à ton âme, lion blanc de Caladre...

Il revint au palier pour s'intéresser à la porte qui le séparait des appartements du chevalier Armfer. Un bref examen de la serrure lui révéla que la clé d'Elia n'y correspondait pas. Il colla son oreille sur le

battant de bois et n'entendit rien. Il examina le chambranle pour jauger la résistance de la porte et sut qu'un coup d'épaule ne parviendrait même pas à l'ébranler.

Il lui fallait la crocheter.

Il redescendit à hauteur du cadavre du lion et s'excusa une nouvelle fois. Puis, à l'aide d'une flèche, il entreprit d'arracher à ses pattes avant plusieurs griffes dont il choisit les deux plus fines. Il les nettoya et revint à la porte. Il s'agenouilla et, à l'aide de ces outils de fortune, crocheta sans difficulté la serrure qui céda dans un léger cliquetis.

Il recula à pas feutré, se saisit de son arc et arma une flèche. Il attendit quelques instants pour s'assurer que personne ne l'avait entendu puis entrouvrit la porte.

Il jeta un coup d'œil dans l'angle rétréci et prêta à nouveau l'oreille. Un bruit assourdi lui parvint sans qu'il puisse en déterminer l'origine. Cela ressemblait à un souffle ou plutôt un gémissement.

Scende...

Courbé, une flèche encochée, il se faufila à l'intérieur et s'accroupit. Une seule et même pièce occupait la totalité de l'étage. Elle baignait dans une clarté lunaire filtrée par de vastes lucarnes disposées aux quatre points cardinaux. Son regard accrocha les lourdes tentures qui tapissaient les murs, une crédence imposante, une longue table de chêne cernée par des chaises sculptées, glissa sur un lit à baldaquin et se posa enfin sur une large croix où Scende, crucifiée, dodelinait de la tête en poussant de longs soupirs de douleur.

Une bouffée de colère embrasa le cœur du mercenaire. La jeune femme était visiblement au supplice, sa poitrine nue striée de longues estafilades. Le sang séché dessinait sur ses seins et son abdomen de cruelles arabesques. Vêtue d'une simple tunique qui couvrait sa taille et ses jambes, elle avait les yeux fermés et semblait en proie à un délire fiévreux.

Tshan tenta de maîtriser sa colère et reporta son attention sur le lit à baldaquin. Sous des draps blancs se devinait la forme d'un homme allongé.

L'Archer Noir se coula à pas prudents entre le mobilier et se déporta légèrement vers Scende afin de s'assurer qu'elle n'avait pas été condamnée à la croix par des clous. Il retint un soupir de soulagement en constatant que seules des cordes la retenaient prisonnière.

Un sourire féroce fendit son visage lorsqu'il reprit sa marche silencieuse vers le lit. Même si la raison lui dictait de garder le chevalier en vie pour anticiper son évvasion avec la Draguéenne, il était incapable de résister à ce désir froid et implacable qui appelait une vengeance adéquate.

À moins de quatre coudées du lit, il arma son arc. Sa main,

encore une fois, le trahit. Il étouffa un juron et baissa son arme. Au même moment, un cri bref éclata dans la pièce comme un coup de tonnerre.

— Tshan !

Il fit volte-face et croisa le regard de la Draguéenne. La fièvre voilait ses grands yeux violets. Elle l'avait interpellé à travers un brouillard de souffrance, sans se douter un seul instant qu'elle venait de sauver la vie à son bourreau.

— Tshan, répéta-t-elle d'une voix faible.

Le mercenaire l'ignora. Réveillé en sursaut, le chevalier Armfer avait rejeté le drap qui couvrait son corps et fixait avec intensité la silhouette de l'Archer Noir. Ce dernier vit une brève lueur de surprise dans les yeux du Grifféen. Sans doute aurait-il dû profiter de son désarroi mais le cri de la Draguéenne l'avait pétrifié.

Le chevalier jeta ses jambes hors du lit et se releva avec un sourire arrogant. Grand et élancé, il ne portait qu'un tissu blanc noué autour de la taille de manière à dissimuler son entrejambe. Un poil dru et noir couvrait son torse et ses épaules. Il avait un visage longiligne semblable à celui d'un faucon, un nez busqué, d'épais sourcils grisonnants et le crâne nu. À son cou pendait le médaillon de Scende.

— Je te reconnais, dit-il d'une voix caverneuse. Tu es ce bâtard dont elle parle souvent.

L'irruption de Tshan au cœur de la citadelle ne semblait pas le troubler d'avantage. Pire, elle semblait l'amuser. Le chevalier observa un moment la porte ouverte et grimaça :

— Tu as donc tué Mankour... fit-il d'une voix implacable en s'emparant d'un fouet accroché à l'une des colonnes du lit. Une bête fidèle, que j'avais dressée avec soin. Je vais te faire souffrir, bâtard. Et je me réjouis que ta douce puisse contempler ton agonie.

Il nota la marque aspiq sur la poitrine de l'Archer Noir :

— C'est avec ça que tu as l'intention de m'effrayer ? ricana-t-il.

Tshan recula vers Scende, l'arc bandé et pointé vers le sol.

— J'ignore par quel miracle tu as pu arriver jusqu'ici, ajouta le chevalier. Elle m'a pourtant avoué que tu n'étais plus bon à rien.

Il fit glisser la lanière de son fouet sur la paume de sa main droite et, tout en avançant pas à pas vers Tshan, ajouta :

— Cela ne doit pas être facile... Peux-tu seulement caresser une femme sans que cette main ne tremble comme celle d'un puceau ?

Il se porta à hauteur de Scende et fit glisser le manche de son fouet sur les seins de la Draguéenne.

— Mes mains, elles, n'ont pas tremblé sur la peau de cette garce.

Tshan buta contre le bord de la table, la mâchoire serrée.

— Toutes finissent par accepter. Le fouet est un précieux élixir d'amour, dit-il en claquant la lanière sur le sol. Sais-tu que je pourrais alerter la garde, te faire abattre comme un chien... Seulement, je préfère m'en charger moi-même.

Sa voix se durcit :

— Mankour valait mille des tiens, bâtard. J'aimais cet animal. Lui au moins savait m'obéir.

Le fouet se déploya, fendit l'espace qui séparait les deux hommes et cingla le front du mercenaire. Le visage de Tshan demeura imperturbable. Il ne songeait qu'à Scende, à ce qu'il avait accompli pour arriver jusqu'ici. Il porta un doigt à son front, goûta son propre sang et enregistra chaque détail de la pièce dans son esprit.

Seule la table de chêne séparait encore les deux hommes. Armfer manifesta un premier signe d'impatience et frappa du poing sur la table.

— Je vais devoir en finir avant que ta lâcheté empuantisse cette pièce durant des jours. Allez, décoche cette flèche, bâtard. De toute façon, je sais de quel poison tu souffres. Tu crois pouvoir t'abriter derrière cette blessure mais c'est bien pire. Tu es un Asplik... Comme tous les tiens, tu ne sais pas te battre. Je suis sûr que tes victimes n'ont jamais eu l'occasion de voir ton visage. Hein, c'est bien ça ? Tu frappes dans le dos, comme un assassin, une racaille de nos bas quartiers. Ta main tremble comme une pâle excuse pour justifier ta lâcheté.

Armfer déploya son fouet pour frapper à nouveau au visage mais Tshan, plus vif, esquiva la lanière qui siffla dans le vide. Les mots du chevalier l'avaient ébranlé. Il décelait une vérité dans ce flot d'injures, une vérité qui frappait avec force aux portes de son passé.

Se pouvait-il qu'il se soit menti toutes ces années, qu'il ait imaginé, après avoir été chassé de la compagnie, un mal qui n'existait pas ? Un mal qu'il avait créé pour ne pas risquer d'être rejeté une seconde fois...

L'éventualité d'un tel mensonge, d'une telle duperie, le heurta de plein fouet. Il vacilla sur ses jambes et ne put s'empêcher de ricaner, de rire même, en levant très lentement son arc bandé.

— Pourquoi ris-tu, bâtard ? demanda Armfer d'une voix où perçait l'inquiétude.

— Parce que tu m'as délivré, bourreau.

Tshan regarda sa main encocher la flèche et la maintenir fermement dans l'axe du chevalier. Le geste déchira le voile que sa conscience meurtrie avait tissé toutes ces années. Il bloqua sa respiration et tira.

Armfer ouvrit la bouche sur un cri muet puis, dans un parfait silence, baissa lentement les yeux sur l'empennage de la flèche qui

dépassait de sa poitrine. Le trait l'avait transpercé de part en part, trouvant son chemin entre deux côtes, crevant le poumon droit et jaillissant dans son dos dans une gerbe de sang.

Il chercha son souffle mais le sang envahissait déjà sa gorge. Il tituba et recula brutalement d'une coudée lorsqu'une seconde flèche le cueillit en pleine poitrine, creva son autre poumon et se brisa net contre la colonne vertébrale. Le sang bouillonnait entre ses lèvres. Il lâcha son fouet, pivota sur lui-même et voulut se rattraper à un montant du lit. Au même moment, Tshan décocha une dernière flèche avec précision. Elle transperça la gorge du Grifféen et s'enfonça avec un bruit mat dans le bois du montant. Cloué à la colonne, le chevalier tressaillit, tenta de lever la main vers sa gorge et mourut. Sa main retomba, inerte et déjà poissée du sang qui coulait le long de son cou.

Tshan lâcha son arc et se précipita vers la Draguéenne.

Elle ne cessa de marmonner son nom tandis qu'il défaisait un à un les liens qui maintenaient ses membres en croix. Libérée, elle s'écroula dans ses bras. Il se baissa pour l'allonger sur le sol et écarta avec délicatesse les mèches que la sueur collait sur son visage :

— Sur l'honneur de la compagnie, Scende, il ne te touchera plus.

La gravité de ses blessures l'inquiétait. Non seulement le chevalier l'avait fouettée jusqu'au sang mais son dos portait également la marque de deux plaies profondes vraisemblablement héritées du combat contre les Griffons dans le ciel d'Aldarenche. Lors de la mutation, le Dragon n'avait pu assimiler toutes les blessures. Certaines avaient accompagné Scende dans sa forme humaine. Les Grifféens s'étaient contentés d'appliquer sur les plaies du dos une pâte végétale de leur fabrication. Tshan ignorait si cela suffirait à la préserver des risques de gangrène.

— Scende, est-ce que tu m'écoutes ?

La Draguéenne acquiesça d'un clignement de paupière.

— Il faut qu'on sorte d'ici avant l'aube.

— Januel...

— Quoi ?

— Januel ?

— Je crois qu'il est vivant.

Un sourire éclaira le visage tiré de la jeune femme.

— Alors, murmura-t-elle, je n'ai pas souffert pour rien.

— Non, sûrement pas.

— J'ai essayé de le prévenir, ajouta-t-elle comme si elle se parlait à elle-même. Il ne m'a pas entendue... Le fouet m'a rendue muette. Il faut que je lui parle...

Elle tenta de se hisser sur ses bras, poussa un cri et renonça avec une grimace de douleur.

— Ce monstre m'a marquée, dit-elle en saisissant le bras de Tshan avec force. Son fouet m'a bâillonnée, tu comprends ?

D'une main tremblante, elle palpa les cicatrices qui couraient sur sa poitrine.

— Les Griffures du silence, souffla-t-elle avec un regard affolé. Pour rompre le lien draguéen, pour m'interdire les pouvoirs du Dragon.

Son visage se crispa. Tshan la serra dans ses bras, incapable de prendre une décision. Survivrait-elle à l'évasion ? Pourrait-elle seulement marcher et le suivre dans le dédale des égouts ? Combien de temps leur restait-il avant que l'aube se lève, que la citadelle s'éveille et découvre Elia ?

Scende avait fermé les yeux et marmonnait des propos inintelligibles. Tshan l'abandonna un instant pour attraper un drap et de l'eau. Il s'accroupit à côté d'elle, nettoya du mieux qu'il put les sillons ésotériques tracés par le fouet puis déchira le drap en bandes sommaires.

— Il va falloir être courageuse, ma douce, fit-il en enroulant une à une les bandes de tissu autour de sa poitrine mutilée. Me montrer que tu as été l'âme de notre compagnie. J'ai... j'ai pensé que mourir à tes côtés suffirait. Maintenant, je veux plus. Je veux que tu voies le soleil se lever et que tu vives, près de moi ou ailleurs. Mais que tu vives...

— Lhen... articula-t-elle. J'ai besoin de lui.

— Qu'est-ce que tu dis ? Je ne comprends pas ! Scende ?

Pourquoi parlait-elle soudain de son amant disparu ? Se voyait-elle déjà au seuil de la mort avec l'espoir de le retrouver ?

— Scende, tu m'entends ? Scende, réponds-moi, je t'en prie.

Des larmes de rage coulèrent sur ses joues lorsqu'il s'aperçut qu'elle avait perdu connaissance. Il colla une oreille sur son cœur et entendit un battement lointain et ralenti.

Il n'avait aucune chance de s'échapper si elle ne reprenait pas conscience. Il pouvait la porter sur ses épaules mais dans ce cas, il serait incapable de se défendre. La perspective de devoir renoncer si près du but lui arracha un cri de révolte. Il se releva en proie à une colère froide et marcha à grandes enjambées vers le chevalier dont il releva brutalement le visage par le menton :

— Espèce de pourriture, grinça-t-il. Je regrette de t'avoir tué si vite. Dis-moi comment sortir d'ici, allez dis-moi !

Il perdait son sang-froid. Il fit volte-face, se frotta le visage avec les mains et dit à voix haute :

— Calme-toi. Réfléchis, bon sang...

Il s'obligea à expirer lentement. Un détail le chiffonnait sans qu'il parvienne à déterminer pourquoi. Ses yeux se posèrent sur

Scende puis revinrent au chevalier Armfer.

Le médaillon.

Le portrait de Lhen que la jeune femme avait toujours porté sur elle. Depuis qu'il la connaissait, ce médaillon n'avait jamais quitté son cou. Avec des gestes fébriles, il le retira au chevalier puis vint le glisser au cou de Scende dont les paupières frémirent. Sa main brûlante saisit le portrait pour le serrer de toutes ses forces.

— Lhen est ici, murmura l'Archer Noir. Il est avec toi.

Scende ouvrit les yeux.

— Oui, il est ici, dit-elle.

Tshan ignorait si la magie était à l'œuvre à travers le médaillon, mais le résultat était surprenant. Elle paraissait encore très faible mais des couleurs lui revenaient progressivement aux joues. Elle s'appuya sur Tshan et, lentement, se releva. Elle tenait à peine sur ses jambes mais semblait en mesure de marcher avec le soutien de l'Archer Noir.

Elle fit quelques pas hésitants et s'enhardit.

— Laisse-moi, dit-elle. Laisse-moi essayer seule.

Tshan la lâcha. Elle entreprit de faire le tour de la pièce afin de retrouver ses sensations. La crucifixion avait ankylosé ses membres mais, peu à peu, elle parvint à reprendre possession de son corps. Elle gardait une main posée sur le portrait de son amant et, de l'autre, prenait appui sur le mobilier pour ne pas trébucher. Sur son passage, elle attrapa un coutelas et finit par atteindre le lit. Les lèvres pincées, elle releva le visage du chevalier et d'un mouvement vif, lui taillada le front du signe de la compagne.

Un cercle et une croix.

Le cercle pour la fraternité qui les unissait, la croix pour ceux qui la trahiraient.

Ce geste parut l'apaiser. Un sourire éclaira son visage pâle. Elle se porta à hauteur du mercenaire et déposa un baiser sur ses lèvres :

— Merci, vieux serpent. Merci...

Leurs regards se croisèrent et, l'espace d'un instant, l'Archer Noir y chercha une autre lueur que celle de la fraternité. Il ne vit rien et hocha la tête en silence. Elle se pencha sur lui et passa une main sur son crâne lisse :

— Tu as sacrifié tes cheveux...

— Mais j'ai une corde digne de ce nom, dit-il avec un sourire complice.

— Et maintenant ? demanda-t-elle.

— Il faut sortir d'ici.

— Tu as une idée en tête ?

— Les égouts.

— Rien que ça...

— L'aube ne va pas tarder à se lever. Nous n'aurons jamais le temps de franchir les remparts. Tu es trop faible.

— Je sais.

— Est-ce que tu sais où sont tes lames ?

— Je n'ai pas pu les prendre avec moi lors de la mutation. C'était elles ou le médaillon...

— Bon. Trouve-toi une arme et nous partons.

Tandis qu'elle fouillait la pièce à la recherche d'une épée, Tshan récupéra son arc et son carquois puis se glissa dans l'escalier afin de s'assurer que personne n'avait encore donné l'alerte. Il se doutait bien que les basses œuvres du chevalier Armfer jouaient en leur faveur. Pour torturer à loisir dans ses appartements, l'homme s'était assuré que l'épaisseur des murs ainsi que celle des portes suffiraient à étouffer les cris de ses victimes.

Scende le rejoignit à la porte des serviteurs avec une épée longue. Son tranchant était émoussé mais sa taille lui convenait. À hauteur de Tshan, elle posa les yeux sur sa main :

— Tu n'as pas tremblé, dit-elle.

— Non, répondit-il sèchement.

La Draguéenne préféra ne pas insister. En dépit de cette victoire sur son propre corps, Tshan mettrait du temps à soigner la blessure de son cœur, à accepter ce mensonge qui l'avait trompé durant des années. Elle passa une main légère sur sa joue et s'engagea la première dans l'escalier.

Chapitre 6

Le roi observait avec intérêt l'assemblée silencieuse des mille Seigneurs de la Charogne. Ils étaient tous réunis sous l'immense voûte de l'Albâtre, la plus grande et la plus puissante salle du royaume. Une bataille avait présidé à sa naissance, un combat des Origines où Dragons, Pégases et Caladres avaient affronté Aspics et Tarasques réunis. L'enchevêtrement de leurs os esquissait à présent la charpente de l'édifice qui avait la forme approximative d'une pyramide tronquée. La colonne vertébrale d'une Tarasque tombait du sommet de la pyramide et se courbait à son extrémité pour supporter le poids d'un trône de bronze. Suspendu dans le vide, ce trône dominait à plus de vingt coudées de hauteur un dallage de marbre noir où les mille Seigneurs s'étaient prosternés dans un grondement comparable à un coup de tonnerre.

En vertu d'une bienséance hiérarchique, chaque Seigneur était venu se placer sur une dalle où étaient gravés les noms de ses prédécesseurs. Ensemble, ils formaient un carré parfait dont les angles étaient veillés par les Moribonds.

Le roi contempla la mer de fer qui s'étendait sous ses pieds. Sous l'éclat des torches, les armures semblaient presque osciller dans la pénombre en vagues noires et étincelantes. Les mille Seigneurs dégageaient une telle impression de puissance que le roi oublia un court instant le danger représenté par le Fils de l'Onde. Un enfant pouvait-il décemment défier cette formidable armée d'élite ?

Pour saluer, les Seigneurs avaient ôté leurs casques. Sur les visages se lisait l'art séculaire des Carabins, des choix esthétiques qui, bien souvent, distinguaient autant de courants de pensée. Il y avait là l'essence de la Charogne, une force vive que les rois avaient modelée au fil des siècles pour étendre l'influence du royaume des morts.

Son corps frémit d'extase lorsque, d'un geste vague, il intima aux Seigneurs l'ordre de se relever et qu'un nouveau grondement ébranla les fondations de la salle. Il tenait encore à prolonger l'instant, à taire les doutes qui l'assaillaient en jouissant d'un spectacle à sa mesure. Les yeux levés vers le trône, les Seigneurs attendaient dans un profond silence, parfaitement immobiles. Le roi posa les yeux sur la silhouette d'Arnhem. Élané et d'une maigreur effrayante, le

Charognard flottait dans son armure. Seule la magie des Carabins lui permettait de l'endosser sans risquer de s'effondrer sous son poids. Il portait de longs cheveux blonds retenus en queue de cheval et des rivets écarlates pour préserver son corps de la nécrose.

« Nous sommes de la même famille et pourtant je n'ai jamais eu d'ennemi plus dangereux que toi... », songea le roi. Il embrassa l'assemblée d'un dernier regard, s'éclaircit la gorge et, d'une voix grave, déclara :

— Seigneurs, veuillez accepter la tenue de ce cent troisième conseil royal.

À cette formule imposée, les Seigneurs répondirent à l'unisson par un cri rauque en signe d'acquiescement.

— J'ai accordé au Seigneur Darek retenu dans les Contrées Pégasines la liberté d'être représenté par son fils. Acceptez-vous sa présence ?

Les Seigneurs approuvèrent.

— Lorsque j'ai occupé ce trône pour la première fois, poursuivit le roi, j'ai juré au nom de nos ancêtres de mener ce royaume à son apogée. Je croyais y parvenir jusqu'au jour où une menace que nous tenions pour vaincue a soudain resurgi du passé... Depuis plusieurs siècles, la Charogne s'est évertuée à combattre les Ondes et à balayer leurs vaines tentatives pour nous retarder. J'ai gagné ce trône en découvrant la Mère des Ondes et en offrant à mon prédécesseur le soin d'éliminer son Fils. Il a cru y parvenir, nous l'avons tous cru mais aujourd'hui, il faut nous rendre à l'évidence. Januel, le Fils de l'Onde, est vivant et constitue une menace extrêmement sérieuse pour la poursuite de notre conquête. Celui qui occupait ce trône avant moi l'a sous-estimé et j'ai fait la même erreur. Oui, Seigneurs, notre royaume a échoué par deux fois...

Il marqua un temps d'arrêt, afin que les Seigneurs s'imprègnent de son discours, puis reprit la parole :

— Depuis longtemps, nous avons appris à vivre entre les murs de cette prison que les Phénix ont bâtie autour de la Charogne. Depuis longtemps, nous avons appris à nous battre contre le néant...

Aucun habitant de ce royaume, pas même le roi, ne rappelait cette vérité cuisante sans serrer le poing. Elle résumait à elle seule ce pour quoi les Charognards se battaient pour chaque coudée d'une Sombre Sente, pour chaque âme arrachée au M'Onde.

Ils nourrissaient un royaume condamné à disparaître, un royaume dont le temps avait petit à petit rongé les fondations. Les reliques des Féals laissées sur les champs de bataille des Origines avaient créé le royaume des morts mais chaque jour passé voyait leurs pouvoirs s'affaiblir. Les Sombres Sentences maintenaient en vie un royaume à l'agonie pour empêcher des rues et des quartiers entiers de

disparaître à jamais. En privé, le roi avait confié à son plus proche Moribond que leur lutte ressemblait aux efforts d'un homme enseveli au fond d'une tombe jusqu'à la taille. « Cet homme, avait-il murmuré, n'a que ses mains pour repousser le sable qui la remplit... »

Pour autant, aucun Charognard ne doutait du bien-fondé de cette bataille acharnée. Le paradoxe voulait que, d'un côté comme de l'autre, on se batte pour survivre. Seules les Ondes avaient su déceler derrière la férocité des Charognards cette motivation primale, ce désir sans cesse renouvelé de tuer pour maintenir en vie le royaume des morts. Elles ne s'étaient trompées que sur une seule chose : le temps.

Le temps qu'il faudrait à la Charogne pour disparaître. Elles l'avaient surestimé, croyant que le M'Onde entier serait dévasté avant que le royaume des morts ne soit lui-même happé par le néant. Cette erreur les avait conduites à se sacrifier pour créer la Mère des Ondes et permettre la naissance de son Fils.

Le roi retint son souffle. Comme les Seigneurs, il ignorait ce qu'il advenait de toutes ces bâtisses qui, soudain, pâlissaient dans le crépuscule avant de s'évanouir avec leurs occupants en ne laissant derrière elles qu'une terre morte exhalant le parfum lointain des Origines. Ceux qui étudiaient les textes anciens pour percer ce mystère s'accordaient sur une seule théorie. Confiné dans le fleuve des Cendres, le royaume se nourrissait de sa propre chair et était, par conséquent, voué à l'extinction. Dans un premier temps, on avait cru que les brèches éphémères ouvertes par les phéniciens parviendraient à sauver le royaume. On considérait les Sombres Sentes comme autant de racines fouillant les entrailles du M'Onde pour nourrir éternellement la Charogne. Mais, au fil du temps, il avait fallu se rendre à l'évidence : les Sombres Sentes ne sauveraient pas le royaume des morts. Elles ne feraient que prolonger son agonie.

À moins, bien sûr, que les Charognards ne s'accordent pour lancer sur le fleuve des Cendres un assaut comparable à une gigantesque lame de fond. Le roi se réservait le droit d'inspirer cet ultime assaut. L'économie des Sombres Sentes ne valait que pour ce jour-là, pour préserver les forces de la Charogne et les jeter d'un seul coup dans la bataille afin que les digues du fleuve se craquellent et finissent par céder définitivement.

Un bref instant, le roi ferma les yeux pour chasser toutes ces pensées qui affluaient en désordre dans son esprit et menaçaient de briser sa concentration.

— Le néant... répéta-t-il comme un exorcisme. J'ai à cœur de ne jamais voir notre royaume s'éteindre et c'est pour cette raison que je vous ai imposé autant de sacrifices. Vous brûlez d'ouvrir de nouvelles Sombres Sentes, d'utiliser nos phéniciens jusqu'au dernier souffle. Moi aussi, croyez-moi... Mais je suis un roi et vous êtes des

Seigneurs. J'ai observé vos querelles, j'ai même composé avec elles afin qu'aucun d'entre vous ne caresse l'espoir de s'asseoir sur ce trône avant que je ne l'aie décidé. Vos dissensions m'ont été d'un grand secours pour préserver nos phéniciens et les empêcher de se disperser au nom de vos ambitions personnelles. Quelques Sombres Sentes de plus ou de moins ne sauveront pas ce royaume et vous le savez. Personne, à l'heure qu'il est, n'a osé prendre la décision qui s'imposait, à savoir engager toutes nos forces d'un seul coup et remettre le destin de ce royaume entre les mains d'un seul homme, sur une seule journée... Aucun roi n'a eu ce courage, je l'aurai pour eux. En partie du moins, puisque cela dépendra aussi de vous.

» Mais avant, avant même de songer à ce jour fatidique, nous devons considérer avec soin le risque que le Fils de l'Onde fait peser sur notre royaume. Cette fois, je tiens à mettre toutes les chances de notre côté et je vais avoir besoin de vous.

Les bras posés sur les accoudoirs du trône, il se pencha en avant et pointa l'index en direction des Seigneurs :

— ...D'un seul d'entre vous, devrais-je dire.

Son regard glissa sur Arnhem mais le Seigneur n'esquissait aucune réaction.

— Je persiste à croire, reprit le roi, que cet enfant est extrêmement difficile à atteindre par les moyens auxquels nous avons habituellement recours. L'échec de Sildinn et des Charognards qui l'accompagnaient en est la preuve. N'oublions pas qu'un Phénix des Origines le protège et qu'il est un enfant des Ondes. C'est ce dernier point qui me paraît important à souligner. Un Fils de l'Onde... Un homme imprégné de bonté, qu'il le veuille ou non, par le sang qui coule dans ses veines. Il nous faut agir en secret, corrompre et ne pas attaquer de front comme j'ai pu le penser. À cette fin, j'ai réuni autour de moi plusieurs personnes qui sauront toucher son cœur. Pour guider ces assassins, je vais avoir besoin de l'un d'entre vous afin qu'il se consacre entièrement à eux.

Pour la première fois, un murmure parcourut les rangs des Seigneurs. Aucun roi n'avait encore osé retirer à un Seigneur le privilège de commander aux Sombres Sentes qui préserveraient son manoir et ses gens des griffes du néant.

Le roi imposa le silence d'un petit geste de la main :

— À présent, je puis aisément distinguer ce qu'il adviendra dans les jours et les mois à venir. Le Seigneur qui aura accepté de guider les assassins nous permettra de préparer l'ultime assaut sur le M'Onde. Débarrassés de Januel, nous n'aurons plus rien à craindre, excepté d'échouer sur les rives du fleuve...

Manifestement, aucun Seigneur n'envisageait d'obéir à l'injonction du roi. Les protestations enflèrent et montèrent vers le

trône comme une nuée grinçante jusqu'à ce qu'il commande à nouveau le silence. Il croisa les yeux d'Arnhem et décela sur ses lèvres un sourire énigmatique. « Il sait... » pensa le roi avant de reprendre la parole.

— J'ai conscience du risque encouru pour celui qui choisira de conduire les assassins jusqu'à Januel. Il s'agit d'une mission précise qui suppose de renoncer implicitement aux massacres qui fortifient d'ordinaire nos manoirs et nos gens pour les protéger du néant. Ce Seigneur ne retrouvera sans doute pas ses proches à son retour. C'est pourquoi, après avoir longuement réfléchi, j'ai pris conscience qu'une seule récompense pouvait valoir un tel engagement en faveur de notre cause.

Il s'interrompit un instant et reprit, la voix plus sourde :

— À celui qui guidera mes assassins et à condition qu'il me livre la tête de Januel, j'offrirai ma couronne.

L'assemblée se pétrifia. Le roi fixa à nouveau Arnhem. Il avait l'intime conviction que le Seigneur serait le premier à réagir – il l'espérait pour le salut de la Charogne. Arnhem était le seul à pouvoir remplir cette mission vitale, le seul à pouvoir sans mal ignorer le destin de son manoir et de ses gens pour gagner le droit de s'asseoir sur le trône. Les deux hommes se haïssaient et engageaient leurs pions sur l'échiquier du pouvoir avec la même détermination. Ils s'opposaient sur tout et en particulier sur cette idée d'un ultime assaut auquel le Seigneur refusait de croire. Non, Arnhem dirigeait la vieille garde charognarde, celle qui préconisait une guerre d'usure, une série d'escarmouches qui ferait plier le M'Onde et qui rallierait peu à peu les puissants à la cause de la Charogne. Une vieille garde qui se souciait moins de la survie de la Charogne que de la conquête du M'Onde, persuadée que le royaume des morts n'était qu'un navire naviguant entre deux rives et qu'il suffirait de convertir le M'Onde pour accoster sur ses rives.

Le convertir.

Ce leitmotiv sapait l'autorité royale en prétendant que les Sombres Sentes n'étaient pas des racines mais de simples chemins ouvrant la voie aux missionnaires de la Charogne. Il s'agissait d'orchestrer les massacres avec soin, d'épargner les empereurs, les princes et les châtelains afin qu'ils témoignent de la puissance des Charognards, de semer la peur afin de récolter un jour un M'Onde servile et dévoué.

La vieille garde singeait l'utopie d'une terre promise qui avait jadis dupé les premiers bâtisseurs de la Charogne. Le roi étouffa un grognement en pensant à ces débats stériles qui, aujourd'hui encore, animaient les esprits fatigués des vieux Seigneurs. Rongés par la nécrose jusqu'au tréfonds de leurs âmes, ils cédaient à l'illusion de la

vie, à cette mascarade qui présentait le M'Onde comme une terre vierge où l'on tiendrait le néant en échec. Arnheim exploitait avec talent le fantasme de tous ces vieillards en sursis. Certes, leurs manoirs, puissants et solidement ancrés dans la Charogne, étaient les plus aptes à résister au néant mais cela ne suffisait pas à compenser les limites de la médecine. Les Carabins maintenaient en vie des momies que la nécrose condamnait à plus ou moins court terme.

Le roi songea au marché qu'il offrait à Arnheim. Si la logique était respectée, le Seigneur perdrait son manoir, et avec lui, tous ceux qui veillaient sur sa personne. Sa politique à l'égard des Sombres Sentes ne lui permettait pas d'entretenir sa demeure. Aux carnages aveugles dans les campagnes, il préférait des meurtres précis et isolés pour saper l'autorité des Églises et des seigneurs locaux. Un tel choix fragilisait son manoir dont le néant avait, quelques jours plus tôt, dévoré l'aile gauche en ne laissant qu'une poignée de pierres moussues.

L'énergie qu'il déploierait pour guider les assassins à la surface du M'Onde signerait sa perte. Lorsqu'il déposerait la tête de Januel aux pieds du roi, il ne serait plus qu'un pèlerin sans terre, un Seigneur sans soutien que le roi briserait de ses propres mains.

D'autant qu'il mettrait à profit l'absence d'Arnheim pour faire taire la vieille garde, pour s'assurer de la fidélité des Carabins et laisser à la nécrose le champ libre pour balayer une fois pour toutes ses momies embarrassantes.

Pour parvenir à ses fins, il disposait de deux atouts. La confiance des phéniciens de la Charogne qui appréciaient de voir l'un des leurs sur le trône et celle de nombreux Seigneurs, jeunes et impatientes d'en découdre, qui attendaient l'ultime assaut comme une délivrance. Ces jeunes gens n'avaient pas encore eu l'occasion de s'attacher aux manoirs de leurs prédécesseurs, ils n'avaient pas ressenti le besoin de cimenter des alliances pour peupler ces immenses bâtisses et composer à l'intérieur de pâles reflets de la vie. Leur jeunesse témoignait d'une ardeur nouvelle que le roi s'attacherait à jamais en lui offrant une conquête spectaculaire et glorieuse.

Le seul problème résidait dans le prestige qu'Arnheim pourrait retirer de sa mission. Le roi profiterait là encore de son absence pour minimiser son rôle et le présenter comme un exécutant au service d'illustres assassins. Même si cela ne suffisait pas à museler ses admirateurs, la majorité des Charognards attribuerait la mort du Fils de l'Onde à un groupe déterminé placé sous l'autorité royale. Il fallait avant tout priver le Seigneur de son identité, le fondre dans l'enjeu et s'assurer qu'il deviendrait un guide muet et obéissant.

Le silence s'épaississait. Chaque Seigneur se livrait en pensée à des calculs fiévreux pour tenter de déterminer si la proposition royale

pouvait servir sa cause personnelle. Écartelé entre la peur viscérale d'abandonner un manoir et des proches au néant et la perspective de s'emparer du trône, aucun ne parvenait à prendre une décision. Le roi avait envisagé que plusieurs Seigneurs puissent répondre à son appel, en particulier les plus jeunes. Toutefois, il avait pris soin de les engager, quelques jours plus tôt, dans des opérations conjointes. Il avait cédé des Sombres Sentes comme des os à ronger et insisté sur le caractère urgent des missions qu'il leur confiait. Il s'assurait ainsi de leur silence, persuadé qu'ils n'oseraient pas aller contre sa volonté.

Au pire, il autoriserait le recours au duel pour déterminer un vainqueur parmi les volontaires. Cela ne présentait aucune difficulté supplémentaire : Arnheim était sans nul doute le plus puissant guerrier de sa génération.

Pour l'heure, ce dernier semblait simplement curieux de mesurer l'indécision de ses pairs. Son visage squelettique se tournait de gauche à droite avec une lenteur manifeste comme s'il défiait quiconque de vouloir revendiquer sa chance auprès du roi.

Un seul Seigneur, récemment promu et étranger à toute forme de diplomatie, décida de relever le défi royal. Il s'appelait Manhoukan et venait de la Chimérie septentrionale. Les légendes à son propos évoquaient un homme cruel, commandant d'un fortin aux frontières de la Basilice. Pendant près de vingt ans, il avait répandu la terreur parmi ses soldats jusqu'au jour où l'un d'entre eux l'avait tué. Son assassin n'avait pas supporté le viol collectif de sa femme ordonné par Manhoukan sous prétexte qu'il s'était assoupi durant un tour de garde. L'épouse n'avait pas survécu et le soldat avait égorgé son supérieur avant de se donner la mort. De cet épisode sinistre, le commandant avait tenu à garder une large cicatrice dont il caressait souvent la courbe d'un index arrogant.

Le roi nota avec un brin de satisfaction qu'Arnheim se retournait pour jager celui qui l'avait devancé. Visiblement, il ne s'y attendait pas. Il salua à son tour et lança :

— Veuillez également prendre ma demande en considération, Majesté.

Le roi lui répondit d'un geste vague. Manhoukan connaissait Arnheim mais n'avait jamais cru que cet individu décharné méritait sa réputation. Il manifesta son mépris par un grognement et frappa du poing sur le plastron de son armure.

— D'autres volontaires ? demanda le roi.

L'engagement d'Arnheim avait dissipé les doutes de ceux qui hésitaient encore. Le roi laissa au silence le soin de conclure :

— Très bien... dit-il. Le temps presse et je n'ai pas l'intention d'attendre. J'ai choisi le duel pour vous départager. Manhoukan et Arnheim, je vous invite à livrer bataille. Vos pairs seront juges et la

mort, la seule issue pour désigner un vainqueur. Seigneurs, faites place !

Le carré des mille Seigneurs se désagrégea pour former à la périphérie du dallage un vaste cercle autour des deux Charognards. En présence d'un duel, la discipline se nuancait et le roi préféra écarter ses Moribonds, excepté son valet qu'il chargea, d'un regard, de pénétrer dans l'arène improvisée pour veiller au respect des règles entre les deux combattants.

Leur morphologie était rigoureusement opposée. Aux larges épaules et aux bras épais de Manhoukan, Arnhem opposait une silhouette longiligne et musculeuse. Le premier utilisait une masse d'armes au pommeau d'or et d'ivoire tandis que l'autre préférait l'épée, une lame simple aux reflets livides. Le Chimérien prenait un plaisir évident à parader sous les regards de ses pairs. Il marchait autour de son adversaire en saluant l'assemblée de petits mouvements du menton, la masse posée sur son épaule. Il n'avait pas imaginé devoir se battre en duel mais appréciait l'opportunité d'écraser ce Seigneur rachitique et arrogant sous les yeux du roi. Par fierté mais aussi pour prouver sa valeur, il avait laissé tomber son casque avec nonchalance.

Arnhem ne bougeait pas et suivait uniquement du regard la ronde de son adversaire. Lorsque le Seigneur passa derrière lui, il ne prit pas la peine de se retourner et coiffa lentement son heaume de bataille avec une expression indéfinissable. L'assemblée retint son souffle lorsque les clapets du casque claquèrent avec un bruit sec. Manhoukan acheva un demi-cercle dans son dos et apparut à la périphérie de sa visière. Il dégaina son épée avec une lenteur étudiée et pivota sur lui-même afin de se placer dans l'axe de son adversaire.

Manhoukan s'immobilisa, effleura la cicatrice de son cou en fixant le trait noir de la visière puis fit glisser la masse d'armes de son épaule pour la saisir à deux mains. Il se campa solidement sur ses jambes et laissa à Arnhem le soin de prendre l'initiative. Ce dernier s'ébranla, l'épée pointée vers le sol, et, à grandes enjambées, marcha directement vers son adversaire.

La manœuvre surprit Manhoukan qui resserra instinctivement sa prise sur le manche de son arme. Il ne s'attendait pas à un assaut frontal et s'était imaginé un adversaire plus retors, moins audacieux. Il arma son bras pour lever la masse et fronça les sourcils. Arnhem ne semblait même pas vouloir esquiver le coup et risquait fort de le priver d'une victoire honorable.

— Tant pis pour toi, marmonna-t-il.

Manhoukan visa la tête en sachant que la violence du coup briserait la nuque de son adversaire malgré le heaume qui la protégeait. L'assemblée jura par la suite qu'Arnhem n'avait à aucun

moment dévié de sa trajectoire, qu'il s'était contenté de fondre sur le Seigneur sans même ralentir le pas à portée de son arme. Son épée se leva alors qu'un pied seulement séparait encore la masse de sa tête. Le tranchant détourna l'arme dans une gerbe d'étincelles, oscilla un bref instant dans les airs et retomba avec une violence inouïe vers le visage pétrifié de Manhoukan. La lame le cueillit à hauteur du cou sans lui laisser la moindre chance et le décapita à hauteur de cette cicatrice qui l'avait déjà tué une première fois. La trajectoire de l'épée suivit celle de la tête qu'elle piqua au sommet du crâne avant qu'elle ne retombe à terre.

Le combat n'avait pas duré plus de trois battements de cœur. Les yeux plissés, Arnhem brandit la tête sanglante au bout de son épée en direction du trône. À ses côtés, le corps diminué de Manhoukan vacilla, bascula en arrière et s'écrasa sur le sol dans un lourd fracas métallique. Il attendit que le bruit s'éteigne sous la voûte pour retirer son épée d'un geste vif et laisser tomber la tête qui roula à ses pieds.

En dépit de leur puissance, les Seigneurs s'écartèrent sur le passage du vainqueur lorsqu'il franchit leur cercle pour se placer à la verticale du trône et s'incliner au-dessous.

— Ai-je votre accord pour guider vos assassins, Majesté ? demanda-t-il.

Le roi avait apprécié le combat mais se réjouissait bien plus de la facilité avec laquelle Arnhem avait cédé à cette occasion unique de faire une démonstration de son pouvoir. Il avait combattu pour son roi et non pour la Charogne et, malgré son caractère expéditif, le duel prouvait qu'il était le mieux placé pour accomplir la mission royale. Les Seigneurs garderaient à l'esprit ce témoignage servile, cette sensation diffuse qu'Arnhem avait combattu pour séduire son monarque.

— Oui, je t'accorde ce droit, conclut-il.

Il quitta son trône et se tint debout sur l'éperon osseux qui prolongeait le trône sur une coudée de longueur.

— Ainsi s'achève, par ma volonté, le cent troisième conseil. Pour fêter dignement l'engagement du Seigneur Arnhem, je donnerai une fête en son honneur. Ceux qui sont appelés à combattre dans le M'Onde pourront être représentés par leurs proches.

Cette remarque s'adressait directement aux jeunes Seigneurs. Le roi savait qu'il tenait là une excellente occasion de les écarter et de réunir, à cette fête, la vieille garde au complet. Un moyen d'observer ceux qui viendraient témoigner leur sympathie à Arnhem et qui réclameraient, de ce fait, un traitement très particulier des Carabins.

Il attendit que les Seigneurs quittent la salle pour imprimer sa volonté à l'âme primitive de la Tarasque. La colonne vertébrale qui soutenait le trône frémit puis commença à pivoter sur elle-même.

Quelques instants plus tard, l'éperon du trône vint buter avec douceur contre une saillie rocheuse. Le roi relâcha son emprise mentale sur la Tarasque et s'engagea sur le promontoire. Aussitôt, dix Moribonds se regroupèrent autour de lui et se calquèrent sur le pas royal pour le guider vers ses appartements.

Le roi jubilait. Le conseil s'était déroulé conformément à ses plans. Pour preuve, les précautions qu'il avait prises pour empêcher des Seigneurs révoltés de quitter la salle s'étaient révélées inutiles. Malgré les rancœurs que certains nourrissaient à son égard, aucun n'était capable de remettre en cause les règles du jeu. Il songea à son prédécesseur, à cet entretien qu'ils avaient partagé presque par hasard la veille de son couronnement. Il se souvenait de l'atmosphère fiévreuse, du vin qui piquait sa gorge et de la fumée entêtante des drogues basiliks qui esquissaient dans la pénombre d'étranges cités oubliées. Le roi s'était livré avec une sincérité inhabituelle, la langue déliée par le vin ou peut-être par l'imminence de sa déchéance. Les yeux rougis par l'excès de ronce, il avait jeté son bras autour des épaules de son successeur pour l'entraîner à l'écart.

« Tu vas commander un théâtre froid, avait-il soufflé d'une voix pâteuse. Un théâtre qui répète à l'infini le souvenir de la vie, qui parodie le M'Onde et qui s'invente des règles. N'oublie jamais que derrière chaque Charognard, il y a un enfant, un temps d'innocence, des drames qui ont creusé le lit d'une rivière de Fiel... Garde toujours à l'esprit que ce royaume n'est sans doute pas plus mauvais que le M'Onde. Non, mon ami, le mal ne nous va pas... Crois-moi, après toutes ces années, j'ai la certitude que nous faisons seulement un mauvais usage du bien. »

Un mauvais usage du bien...

Cette phrase accompagna le roi jusqu'à ses appartements dont la porte, refermée par son valet, trancha d'un seul coup le lien invisible qui le retenait encore dans la salle du conseil. La tension qui contractait ses muscles se relâcha. Il se sentit soudain las et épuisé. Il marcha jusqu'à l'œil de la Tarasque pour tenter de trouver un hypothétique réconfort dans la contemplation de son royaume et ne vit que le ciel noir, les toits gris et le cortège des Seigneurs qui se disloquait lentement sur la route d'Ivoire. Sans vraiment savoir pourquoi, il voulait résister à l'appel de la ronce et se prouver qu'il n'avait pas besoin d'oublier. Les bras croisés, il essaya de taire cet écho familial avant de capituler dans un soupir. Depuis qu'il avait pénétré dans ses appartements, le désir d'y céder ne l'avait pas quitté et il savait que toute résistance était vaine.

Il appela son valet et se laissa déshabiller en silence, le regard fixé sur cette porte étroite qui le séparait encore des promesses de la ronce.

— Votre Majesté voudra-t-elle que je vienne la chercher ? s'enquit le Moribond.

— Inutile. Tu peux te retirer.

Le valet s'éclipsa à reculons. Le roi ne redoutait pas sa nudité qui dévoilait les faiblesses d'un corps usé par la nécrose. Il effleura la tête froide des rivets qui étoilaient sa poitrine puis se dirigea à pas lents vers la porte. Il l'ouvrit et s'immobilisa sur un balcon de marbre blanc pour contempler l'ouvrage des jardiniers qui veillaient à la perfection sur les ronces royales.

La perspective était vertigineuse. Le balcon affleurait la paroi d'une vaste tour qui culminait à cent coudées de hauteur. Coiffé d'une charpente bulbeuse en bois d'ébène, l'édifice était entièrement occupé par les ronces qui montaient depuis le sol en tentacules noirs et irisés. Elles épousaient entièrement l'espace en ondulant sous la lumière pâle dispensée par d'étroites lucarnes. Le roi baissa les yeux et frissonna en découvrant un bref instant le gouffre noir qui s'étendait sous ses pieds. Une part de son inconscient se révoltait toujours au dernier moment devant cette aberration de la nature, ces longues tiges humides qui grandissaient depuis des siècles dans l'espace confiné de la tour. Celles qui grandissaient en sarments ressemblaient à un mûrier ordinaire, excepté par leur taille. En revanche, celles qui se balançaient mollement dans le vide étaient plus épaisses, dotées d'aiguillons crochus de la taille d'une dague. À des hauteurs variables, elles se bombaient pour supporter le poids de fruits juteux à la peau violacée.

Le roi respira l'odeur aigre et piquante dégagée par cette forêt épineuse puis leva les bras en croix pour faire venir les ronces jusqu'à lui. Plusieurs tiges ployèrent et firent descendre, depuis le sommet, les pointes frémissantes.

Le roi ferma les yeux pour ne pas céder à cette peur viscérale qui nouait ses entrailles lorsque les ronces chargées de l'emporter dans le vide se rassemblaient autour de son corps comme des serpents à l'affût. Il se raidit au premier contact et sentit un filament tiède s'enrouler paresseusement autour de sa cheville puis de son poignet. Le rituel imposait aux ronces une prudence excessive de manière à tenir fermement le roi sans jamais le blesser ou interrompre la circulation du sang. Il n'avait jamais eu à s'en plaindre. La pression des tiges enroulées autour de ses membres était toujours délicate.

Il sentit soudain ses pieds quitter l'appui du marbre et sut qu'il se trouvait suspendu dans le vide, entraîné vers le centre de la tour où vibraient les tiges en charge de ses rêves.

Les ronces inclinèrent son corps à l'horizontale tandis qu'à la pointe des aiguillons commençaient à goutter des perles couleur d'ambre. Le roi s'arqua brutalement lorsque les dards le piquèrent à la surface de la peau, de la tête jusqu'à la plante des pieds.

Avec un sourire extatique, il se laissa submerger par la liqueur des songes avec la sensation qu'une eau claire et fraîche s'écoulait dans ses veines. Le voile de la jouissance altérait petit à petit ses perceptions.

À travers une brume blanche et soyeuse, il lui sembla distinguer une silhouette sombre à la limite de son esprit.

L'hôte...

Un voile blanc tombait sur sa conscience tandis que la forme se précisait et s'arrachait à la brume. Il voulut suspendre l'instant, reconnaître le visage de celui qui précédait ses rêves mais une fois encore, les ronces l'emportèrent.

Il sombra dans l'abîme.

Celui que le roi croyait être l'hôte de son esprit s'ébroua après ce long sommeil. Il était le véritable propriétaire de cette conscience. Le roi se trompait en croyant abriter un étranger. Le roi *était* étranger à ces lieux, le roi occupait l'esprit d'un autre dès lors que les ronces noires l'abandonnaient au pouvoir du Fiel.

L'esprit chemina avec prudence en reliant les pensées qui n'étaient pas les siennes pour les comprendre et les analyser. La drogue faisait déjà son effet. La brume blanche qui l'entourait se changeait en cristaux de glace et tendait, par-delà les frontières du fleuve des Cendres, un chemin invisible vers la Caladre pour solliciter une entrevue. Tant que les aiguillons fouilleraient la chair du roi, le Fiel n'y verrait rien. Il fallait agir vite, plus vite encore que la fois précédente. Le roi s'accoutumait peu à peu à la drogue et l'hôte devait se découvrir de plus en plus souvent pour le pousser à trouver refuge dans la tour.

Au cœur des montagnes caladriennes, de vieux moines se rassemblaient en hâte pour écouter le phénicien.

Il s'appelait Grezel.

Chapitre 7

Scende fit un signe à l'Archer Noir qui, à grandes enjambées silencieuses, la rejoignit derrière la rangée de tonneaux.

Ils s'étaient faufileés jusqu'à cet embranchement sans rencontrer de difficulté particulière. Ils progressaient ainsi depuis les sous-sols de la forteresse du Lion et mettaient à profit l'activité intense qui régnait dans les égouts pour échapper aux patrouilles. L'expérience acquise par les deux mercenaires rendait l'entreprise plus simple. Ils avaient appris à travailler ensemble, à communiquer par gestes et à se déplacer en silence.

Malgré l'odeur tenace des eaux usées, les égouts d'Aldarenche ressemblaient davantage à un réseau parfaitement entretenu de canaux souterrains servant à écouler toutes sortes de marchandises. Des barges chargées de tonneaux et de ballots se faufilaient à la surface de l'eau et disparaissaient dans la pénombre. À la verticale des tours de guet qui se dressaient à l'air libre, des postes de garde contrôlaient et dirigeaient le flux des embarcations dans les méandres du labyrinthe. Jusqu'ici, de nombreux couloirs annexes avaient permis à Scende et Tshan de les contourner. Une seule fois, ils avaient été obligés de plonger dans l'eau saumâtre pour profiter du passage d'une embarcation. Glissés sous le ventre de la barge, ils avaient retenu leur respiration et refait surface en aval. Puis, profitant de l'absence de soldats, ils s'étaient introduits dans une petite salle de garde afin de se laver. Les balafres laissées par le chevalier étaient à peine cicatrisées et Scende voulait à tout prix éviter les risques d'infection après leur baignade forcée.

Tout au long du chemin, ils mirent à profit les moments où il leur fallait se cacher pour s'orienter en direction de la Guilde-Mère. L'Archer Noir évoquait ses souvenirs en surface et sa connaissance de la ville afin que Scende les dirige. La Draguéenne tenait de son enfance une sensibilité quasi innée vis-à-vis des architectures souterraines. Élevée dans les profondeurs de Dohoss la Noire, elle savait interpréter l'histoire de la pierre, les signes d'usure, la luminosité... Autant d'indices qui les renseignaient sur la nature du quartier en surface et qui leur permettaient, petit à petit, de se rapprocher de la Guilde-Mère.

Pour l'heure, les gardes visibles à moins d'une centaine de coudées confirmaient qu'ils se trouvaient tout près du but. Tshan avait espéré que les autorités grifféennes trahiraient ainsi l'endroit précis où se trouvait l'accès à la tour des phéniciens.

— Tu es sûr que c'est ici ? chuchota la Draguéenne.

Tshan ne répondit pas et observa avec attention les silhouettes qui se dessinaient au loin à la lueur des torches. Elles s'étaient rassemblées sous la voûte d'une grande salle en forme de rotonde. La chaussée qui flanquait les deux bords du canal s'élargissait pour épouser la circonférence de la pièce et permettait à la troupe de s'y rassembler en nombre. Au-delà, l'obscurité reprenait ses droits.

Les yeux de l'Archer Noir cillèrent. Il comptait près de vingt hommes. Trois portaient la robe de l'Église Grifféenne.

— C'est ici, j'en suis sûr, confirma-t-il à voix basse.

— À mon avis, le passage vers la guilde s'ouvre au sommet de la voûte.

— D'ici, on ne voit rien.

— J'espère surtout que l'on trouvera un moyen d'ouvrir le passage de l'*extérieur*, souffla-t-elle avec une moue sinistre.

— Oui, moi aussi, marmonna l'Archer Noir.

Il déposa son arc et son carquois sur le sol.

— Je vais m'approcher, dit-il. Voir à quoi ils ressemblent.

— Comment ?

— Je vais me laisser dériver au plus près.

— Fais attention, lui lança-t-elle tandis qu'il pénétrait dans l'eau glacée.

— S'ils me voient, tu files sans attendre.

— D'accord.

Immergé jusqu'au cou, l'Archer Noir commença à glisser doucement en direction de la rotonde en suivant le bord de la chaussée. Il s'immobilisa à moins de trente coudées, à la limite du cercle de lumière qui peignait la surface du canal d'une lumière orangée. Il tendit l'oreille et perçut distinctement la voix des soldats. Certains plaisantaient, d'autres évoquaient d'obscures tractations. Seuls les prêtres demeuraient silencieux et à l'écart, le regard fixé vers le plafond de la salle où, Tshan le découvrait seulement maintenant, figurait un disque de métal d'une coudée de diamètre. Il s'agissait à coup sûr de la trappe menant à la Tour.

Tshan en savait assez. Il rebroussa chemin en prenant garde de ne faire naître aucun clapotis suspect et retrouva Scende derrière le rempart des tonneaux empilés.

— Alors ? s'enquit-elle.

— Risqué, ma douce. Terriblement risqué. Au moins quatre arbalétriers. Tous en cotte de mailles.

— Des vétérans ?
— Oui. Ils portent la même barbe grise que tous les autres.
— Et les prêtres ?
— Jeunes et visiblement en représentation. J'imagine qu'ils représentent l'Église. Je ne m'inquiète pas trop de ce côté-là.
— Tu as une idée ?
— Pas la moindre, avoua-t-il.
— On peut attendre une barge, se glisser dessous et tenter de les prendre par surprise ?
— Aucune chance. Tu es blessée et ils sont beaucoup trop nombreux.

Il se pencha pour ramasser son carquois et effleura, de la paume, l'empennage de ses flèches.

— Treize flèches... marmonna-t-il en reportant son attention sur la rotonde.

Il ouvrit et referma le poing comme s'il voulait s'assurer une fois encore que sa main ne le trahirait plus.

— À cette distance, je peux consacrer ces treize flèches.

— Les consacrer ?

— Elles tueront à chaque fois. Une seule flèche pour chaque soldat.

— Tu plaisantes ? jura la Draguéenne avec nervosité. Crois-tu que tu auras le temps ?

— Je l'ai déjà fait, répondit-il froidement.

Scende opina du chef. Elle se souvenait de cette époque où le corps et l'esprit de l'archer vibraient à l'unisson et voulait bien admettre qu'il serait capable d'une telle prouesse.

— Il en restera sept... précisa-t-elle du bout des lèvres.

— Il faudra compter sur la peur.

— Pas sur moi ?

Tshan riva ses yeux aux siens :

— Non, pas cette fois, Scende. Je suis venu pour te sauver. Hors de question que tu t'exposes.

— Et hors de question que tu décides pour moi.

— Ne commence pas, je t'en prie.

— Et toi, ne compte pas sur moi pour t'attendre bien sagement ici. C'est vrai, je me sens faible, j'ai envie d'un bain chaud, de draps blancs et de dormir pendant sept jours d'affilée. Mes cicatrices me brûlent et j'aurai sans doute du mal à tenir cette épée bien longtemps. Mais peu importe, vieux serpent. Je suis avec toi.

— Très bien.

Il parut réfléchir un moment et finit par pointer le doigt en direction du cercle de lumière :

— Ils vont sans doute aller chercher du secours. Il faudrait que

tu sois de l'autre côté pour arrêter celui ou ceux qui tenteront de fuir pour donner l'alerte.

— Pourquoi pas ? Cela suppose que je rebrousse chemin et que je trouve un passage pour contourner la rotonde.

— Non, ça risque de prendre trop de temps. Tu vas passer au milieu.

Elle lui jeta un regard incrédule :

— Tu veux que je passe sous l'eau ?

— Il n'y a pas d'autres moyens. Si tu retournes en arrière pour trouver un autre passage, tu risques non seulement de te perdre mais surtout de tomber sur un poste de garde ou un convoi. Et cette fois tu seras seule. Non, tu tentes de passer sous l'eau. S'ils te découvrent, j'interviens.

— Et on improvise, c'est ça ?

— Comme d'habitude.

Ils se serrèrent l'un contre l'autre, en silence.

— Fais attention à toi, souffla-t-elle.

— Reste cachée jusqu'au dernier moment, conclut-il d'une voix bourrue.

Il ne supportait pas l'idée qu'ils se disaient peut-être adieu. Les mots restèrent bloqués dans sa gorge tandis qu'elle se glissait à son tour dans l'eau sale.

— À tout de suite, vieux serpent, murmura-t-elle.

Les nerfs tendus, Tshan attendit qu'elle ait disparu dans l'obscurité pour s'emparer de son arc d'une main et de l'autre en tester la solidité. Les Licornéens lui avaient appris à tresser et enduire les cheveux d'un homme pour en faire la corde d'un arc. Il avait sacrifié sa chevelure en connaissance de cause et s'inquiétait des effets que l'eau réserverait à son élasticité. Dans le désert, un tel problème était rarement pris en compte.

Au toucher, il sut que la corde ne supporterait plus une traction de soixante livres. Cela l'obligeait à se rapprocher pour être certain que ses traits perceraient la cotte de mailles de ses adversaires. Il lorgna les silhouettes des vétérans pour s'assurer qu'aucun n'avait remarqué la Draguéenne.

Aucune agitation suspecte.

Il posa son arme et fit quelques exercices pour assouplir ses muscles. Il se doutait que l'épreuve à venir consacrerait la découverte qu'il avait faite dans la forteresse du Lion. Si sa main lui demeurait fidèle, alors il s'accorderait le droit d'ouvrir une nouvelle page de sa vie. Dans le cas contraire, il mourrait au combat. Il ne pouvait envisager de perdre une seconde fois ses sensations. Il approcha la main de son visage, en fit jouer les articulations et murmura comme une prière :

— Sois mienne...

Il arma sa première flèche et quitta l'abri des tonneaux pour s'engager à pas souples sur la chaussée de gauche.

Il posa un genou à terre à moins de dix coudées de la limite marquée par la lueur des torches. Il installa le carquois contre le mur, à la verticale, et disposa les flèches à l'intérieur de manière à ce qu'il puisse s'en saisir rapidement sans risquer d'en accrocher une autre. Le combat se jouerait en quelques clignements de paupière, il le savait d'expérience. Il suffisait que l'empennage de deux flèches s'accroche dans un carquois pour perdre de précieux instants.

Il passa son index sur son torse pour suivre le tracé croûteux de la marque aspiik. La présence du talisman le rassura. Il expira, prit une première flèche à sa ceinture et arma son arc.

Sous la lumière, les vétérans faisaient des cibles faciles. La pointe de sa flèche hésita un moment et se cala sur la silhouette d'un soldat assis sur la chaussée de droite. Il voulait que ses adversaires croient un moment que l'ennemi se trouvait de ce côté-ci du canal.

En l'absence du moindre souffle de vent, il avait peu de chances de rater sa cible. Il bloqua sa respiration et tira.

Le sifflement résonna sous la voûte comme une plainte aiguë. L'homme qui était assis eut à peine conscience de sa mort. Il perçut le bruit, tourna légèrement la tête avant d'être violemment arraché du sol par la violence de l'impact. Le trait l'avait cueilli à la base du cou, au-dessus des omoplates. L'acier déchiqueta la gorge en râpant les vertèbres cervicales et poursuivit sa route dans une gerbe de sang vermeil. Sa trajectoire s'acheva dans le genou d'un autre soldat qui poussa un cri rauque et s'affaissa lourdement contre le mur en tenant sa jambe blessée.

L'attaque avait été si soudaine que les vétérans se figèrent. Une seconde flèche surgissait déjà de l'obscurité. Elle s'enfonça avec un bruit mat dans la poitrine d'un soldat. L'homme battit des bras, le regard interloqué, puis tourna sur lui-même avant de basculer dans le canal. Le bruit sourd de son corps frappant la surface de l'eau tira ses compagnons de leur torpeur. La majorité céda à son instinct et se jeta à plat ventre sur le sol de pierre. Quatre d'entre eux dégainèrent leurs épées et piétinèrent leurs compagnons pour se ruer en direction de l'adversaire invisible.

Tshan se concentra sur eux en essayant de résister à la panique qui grondait au seuil de son esprit. Les quatre soldats avaient choisi la meilleure solution possible et l'Archer Noir devait rapidement les stopper avant qu'ils ne puissent comprendre qu'il était seul.

Trois s'étaient élancés sur la chaussée de droite et un seul sur la chaussée de gauche. Tshan n'avait pas le choix et devait trahir sa position en tirant dans l'axe de l'ennemi le plus proche. Sa flèche cassa

net la charge de son adversaire. La pointe se ficha avec un bruit sec sous sa lèvre inférieure et lui arracha pratiquement tout le bas du visage. Son corps sursauta, oscilla et finit par basculer à son tour dans le canal.

Ses trois compagnons franchissaient le rideau de lumière lorsqu'ils comprirent que l'archer se trouvait sur l'autre rive. Deux d'entre eux parvinrent à se jeter à l'eau vivants. Le troisième n'eut pas cette chance et roula sur la chaussée, le cœur transpercé.

Tshan était en transe.

Sa conscience évoluait dans une dimension où chaque détail déterminait une suite d'actions logiques et vitales. Il agissait avec une précision fiévreuse, le souffle court et les yeux étrécis. Seule la partie supérieure de son corps bougeait. Son torse et ses épaules pivotaient au rythme des cibles qui s'imposaient à son regard.

— Éteignez les torches ! Éteignez-les ! hurla un soldat qui s'était plaqué dans une courbe de la rotonde.

Tshan l'ignore et focalisa son esprit sur les deux vétérans qui tentaient de rejoindre la rive opposée du canal. Contrairement à eux, il avait eu le temps de s'habituer à l'obscurité. À la surface de l'eau noire, leurs visages blancs brillaient comme des cibles mouvantes.

Une flèche, puis deux.

Les crânes explosèrent dans une corolle rose et visqueuse mais déjà l'Archer Noir s'était replacé dans l'axe de la rotonde.

Des soldats s'emparaient des torches et commençaient à les jeter à l'eau. Il avisa les prêtres qui refluaient dans le canal et se concentra sur les vétérans.

L'un d'eux venait de lancer une torche dans le canal. Elle toucha la surface avec un chuintement, grésilla et s'éteignit dans un nuage de fumée. Tshan cala sa mire sur un soldat qui s'apprêtait à faire de même. Des gouttes de sueur perlaient sur son front et poissaient ses paupières. Il décocha son trait à l'instant même où la torche quittait la main de son lanceur. Elle tournoya sur elle-même et retomba sur le corps plié en deux du soldat qui tenait à deux mains la flèche plantée dans son abdomen. Une flamme vive jaillit dans son dos et embrasa la tunique qu'il portait sous sa cotte de mailles. Il se redressa en hurlant, et voulut se précipiter dans le canal. Sa démarche erratique le jeta dans les bras d'un vétéran qui tentait de s'écarter.

Rageuses et aveugles, les flammes bondirent sur sa tunique qui prit feu à son tour.

— Chargez, bon sang, chargez ! cria un vétéran.

L'épée en main, l'homme venait de relever deux soldats et s'élançait vers l'ennemi invisible.

Au-delà, Tshan remarqua les prêtres qui refluaient et fuyaient dans la direction opposée. Un sourire cruel éclaira son visage. Serrés

les uns contre les autres, les prêtres ne virent pas la silhouette noire et silencieuse de la Draguéenne émerger à la surface de l'eau. Son épée luisit un bref instant sous l'éclat d'une torche et s'abattit sur les fuyards avec une férocité implacable.

Tshan ne s'était laissé distraire qu'un bref instant. Il lui restait cinq flèches, il décida d'en consacrer deux au vétéran qui tentait de mener un ultime assaut. L'homme avait du courage et zigzaguait en haranguant ses compagnons.

L'Archer Noir savait qu'il n'avait pas le droit de manquer sa cible. Sa précision avait répandu la terreur dans les rangs de ses adversaires. Il devait exploiter cette infailibilité. Il attendit le dernier moment afin d'anticiper les mouvements du vétéran et de tirer à coup sûr.

Il ne voulait pas le tuer du premier coup. Sa première flèche le percuta à la cheville et lui arracha pratiquement le pied. Entraîné par sa course, l'homme sautilla un moment en traînant derrière lui le membre déchiqueté. Les dents serrées de souffrance et de rage, il distingua enfin l'archer et hurla :

— Il est seul ! Allez...

Une flèche, décochée presque à bout portant, emporta ses dernières paroles. L'impact rejeta sa tête en arrière et lui brisa la nuque dans un craquement sinistre. Son corps s'affaissa en arrière et ne bougea plus.

Les trois soldats qui l'avaient suivi à contrecœur se figèrent aux pieds du cadavre. Ils refusaient de croire qu'un seul archer ait pu signer le massacre de sept des leurs. Ils ne distinguaient qu'une forme sombre devant eux mais cela suffit à les convaincre. Le premier leva son épée au-dessus de sa tête puis la jeta dans les eaux du canal. Ses compagnons l'imitèrent.

Tshan consentit à baisser son arc lorsque les derniers survivants abandonnèrent leurs armes et se regroupèrent autour d'un vétéran et de sa torche. Il se leva, les jambes flageolantes, et se porta à leur hauteur.

Scende fit de même. Sa tunique trempée et en lambeaux collait à son corps fuselé, ses cheveux pendaient en mèches filasses et, dans son visage livide, étincelaient ses grands yeux violets. Les soldats reculèrent en la voyant surgir de l'obscurité, la lame trempée du sang des prêtres dont les corps dérivèrent lentement à la surface de l'eau.

Le regard échangé par les deux mercenaires était empreint d'une complicité muette et éternelle. Ils se sourirent et entreprirent d'aligner les survivants contre un mur. La plupart regardaient l'Archer Noir avec une lueur de crainte et de respect. Tshan avait songé à ne laisser personne derrière lui mais la perspective de faire renaître la légende l'emporta. Il voulait que le M'Onde sache qu'il était de retour

et que sa main, désormais, ne tremblerait plus.

Il montra le disque de métal qui s'ouvrait au centre de la voûte :

— Comment y accéder ? demanda-t-il.

Il désigna un vétéran du doigt :

— Toi, réponds !

— Je l'ignore. Ils... On nous a demandé de garder ce passage.

Tshan renifla et, de la pointe du pied, fit basculer dans le canal le cadavre noirci et recroquevillé d'un soldat que les flammes avaient dévoré. L'odeur de la chair brûlée flottait dans la rotonde et couvrait celle des eaux usées.

Scende grimaça, visiblement à bout. Tshan acquiesça en silence. Il cherchait une solution rapide et n'entrevoyait qu'un moyen pour accéder à la trappe.

— Toi et toi, fit-il en intimant aux deux vétérans les plus grands de se détacher du rang. Entrez dans l'eau.

Les deux hommes se consultèrent du regard.

— Je n'ai pas l'intention de vous exécuter, précisa l'Archer Noir avec un sourire sardonique. Allez, placez-vous dans l'axe de cette trappe. Et toi, dit-il en montrant un troisième soldat, tu te hisseras sur eux. À vous trois, cela devrait suffire.

Soulagés, les trois vétérans s'empressèrent de lui obéir. Quelques instants plus tard, Scende se hissait la première sur la pyramide oscillante des trois soldats pour atteindre la trappe. Tshan demeurait sur la chaussée, l'arc bandé.

— Frappe et attire leur attention ! lui ordonna-t-il.

En équilibre précaire, la Draguéenne s'exécuta et frappa plusieurs fois de la pointe de son épée. Ils patientèrent un moment et entendirent soudain un grincement. Le disque s'ébranla dans un nuage de poussière et coulissa sur cinq pouces de longueur.

— Qui va là ? lança une voix froide.

— Scende et Tshan. Ouvrez !

La Draguéenne tentait de discerner son interlocuteur penché sur l'embrasure de la trappe. Lorsque le disque s'ébranla de nouveau, elle soupira et sourit au visage turquoise de maître Farel.

Chapitre 8

Les derniers rayons du soleil silhouettaient d'une plume écarlate les cimes laiteuses de la Caladre. La neige tombait en abondance depuis près de quatre jours et avait rendu impraticable le seul sentier qui menait au monastère.

Shestin vivait dans l'hôtellerie, un bâtiment austère où les moines logeaient tous ceux qui ne partageaient pas la symbiose avec le Caladre. Âgé de trente-quatre ans, il était né dans un village sur la côte septentrionale et avait, dès l'enfance, développé un don très particulier.

Il comprenait les oiseaux.

À cinq ans déjà, il pouvait déceler des émotions, s'accroupir au pied d'un arbre et écouter, des nuits durant, une chouette parler des siens et de la forêt. Le don grandit avec l'âge et, peu à peu, Shestin s'isola du monde des hommes pour préférer celui de la nature. Dans le village, on le considérait comme un bon à rien ou le plus souvent comme un idiot. Il vivait dans un univers sans limite, sachant à chaque solstice écouter davantage et obtenir des oiseaux migrateurs le récit de leurs voyages.

Désespéré, son père se confia à ses proches, ses voisins puis, en désespoir de cause, à un lointain cousin. Troubadour de son état, l'homme, à son tour, évoqua l'enfant dans un monastère où il avait trouvé refuge. Un vieux moine empoigna aussitôt son bâton et chemina jusqu'au village afin d'obtenir la garde de l'enfant.

À travers tout le pays, d'autres possédaient le même don que Shestin et les moines, depuis longtemps, acceptaient ce présent des Caladres afin de servir la cause hospitalière qui faisait l'âme de leur pays. Les Féals s'étaient penchés sur le berceau de ces garçons et de ces filles auxquels ils accordaient ce don pour des raisons mystérieuses. Shestin ignorait la loi des Féals mais il reconnaissait volontiers sa pertinence. À vrai dire, il n'avait jamais été déçu et, depuis peu, d'autres enfants venaient jusqu'à lui pour apprendre à leur tour à maîtriser le don.

Shestin s'était levé avant l'aube. Entre les quatre murs de sa chambre, la même depuis près de vingt ans, il ne s'était jamais senti à l'étroit. Il aimait sa simplicité et ne tenait finalement qu'à ce grand

coffre clouté où il conservait son écritoire. Malgré le froid glacial qui régnait à l'extérieur, la température de sa chambre était douce et agréable. Il dormait nu et le resta pour s'approcher de la lucarne qui donnait sur le cloître. À travers la toile translucide, il distingua les silhouettes pâles de plusieurs moines regroupés dans un angle. Ceux-là achevaient une nuit longue et difficile au chevet des patients de la maladrerie.

Il se dirigea vers son coffre et en sortit avec précaution l'écritoire en bois d'ébène. Shestin était échevin et ce travail le comblait. Perfectionniste et passionné par les subtilités de la haute langue des Féals, il aimait ces longues veillées en compagnie des moines et des oiseaux blancs nichés sur leurs épaules. Penché sur son parchemin, il écoutait et notait, d'une écriture déliée, le gazouillement des oiseaux. Il lui fallait transcrire le plus fidèlement possible la pensée des moines qui avaient fait vœu de silence et ne s'exprimaient plus que par l'oiseau qui partageait leur quotidien.

Son rôle l'invitait à connaître les secrets les plus intimes du monastère. Quand bien même il aurait voulu les comprendre, sa conscience lui dictait de n'en rien faire et de rester au seuil de ces mystères. Il avait appris à refermer une porte invisible sur les intrigues nouées dans les galeries du cloître, à ne jamais confondre son existence avec son rôle de copiste. Son instinct l'avait averti : à vouloir partager les pensées des Féals, il mettrait en péril la complicité tissée avec les oiseaux des alentours, ceux qui volaient librement autour du monastère et partageaient avec lui des préoccupations simples et paisibles.

Shestin refusait de sacrifier cette plénitude aux enjeux du monastère. Il avait refusé de vivre à l'intérieur pour cette raison et n'entendait pas revenir sur sa décision. Cette indépendance lui valait de pouvoir accomplir, chaque matin, une longue promenade silencieuse sur le chemin enneigé qui suivait le mur d'enceinte du monastère et d'entretenir, avec des oiseaux de passage, un dialogue cordial et souvent sincère.

Depuis peu, il avait coutume de retrouver un vieil aigle royal sur une corniche située à l'arrière du monastère. Tandis qu'il s'habillait, il espérait que l'oiseau serait une fois encore au rendez-vous et évoquerait ses vols majestueux autour des cimes caladriennes.

Il acheva de se préparer en enfilant une large houppe fourrée d'hermine. Don d'un mourant dont il avait recueilli les dernières volontés, cet habit à larges manches le préservait de la morsure du froid et lui permettait, par grand vent, de protéger son visage à l'aide d'un capuchon.

Il saisit l'écritoire par sa bandoulière, le glissa dans son dos et sortit de sa chambre. Deux hommes l'attendaient dans le couloir. Deux

mercenaires qui le suivaient dans tous ses déplacements et qui veillaient, la nuit, sur son sommeil. Il avait protesté lorsque les moines lui avaient imposé cette protection rapprochée mais c'était le prix à payer pour ne pas résider dans l'enceinte du monastère. Il avait fini par s'habituer à leur présence, ou plutôt à les oublier tant ils savaient se montrer discrets.

D'origine pégasine, les deux mercenaires étaient jumeaux. Ils partageaient le même teint olivâtre, des yeux dorés et des cheveux gris coiffés en tresses épaisses. Le corps massif, ils portaient la même armure cristalline, une sorte de cotte de mailles tissée par une araignée des neiges. L'animal logeait dans la chevelure de son maître, les pattes repliées autour d'une tresse. Shestin ne l'avait jamais vu à l'œuvre et, malgré la répugnance que l'animal lui inspirait, il aurait aimé contempler son lent travail sur le torse des Pégasins.

Shestin leur adressa un petit signe de la main auquel ils répondirent par un bref hochement de tête. Le dialogue entre l'échevin et ses deux gardes du corps se résumait à cet échange matinal. Shestin avait essayé de briser la glace mais les deux mercenaires lui avaient rapidement fait comprendre que leur relation ne dépasserait jamais le cadre de leur mission. Il s'y était résolu de bonne grâce en ayant à cœur de préserver son indépendance.

Sans leur prêter plus d'attention, il s'engagea dans le couloir qui menait aux cuisines, les narines flattées par l'odeur familière des rissoles.

Féodor, le cuisinier de l'hôtellerie, connaissait parfaitement les habitudes de son hôte et ne manquait jamais de préparer des galettes afin que Shestin puisse les manger en chemin. Ce dernier le rejoignit près du fourneau où, d'un poignet exercé, le cuisinier les faisait rissoler dans la graisse chaude. L'échevin le salua et pencha la tête au-dessus de la poêle.

— De la marmelade de poire, fit-il avec un reniflement admiratif.

Féodor lui adressa un sourire complice et déposa la galette sur un linge blanc.

— Tu apprécieras, murmura-t-il.

Il n'avait pas plus de vingt ans, un visage volontaire, une barbe blonde et un regard juste. Shestin ne s'était pas trompé en cherchant en lui le seul ami qu'il comptait dans ces montagnes.

— Tu seras là pour le souper ? demanda Féodor en jetant un regard distrait sur les deux Pégasins.

— Je ne sais pas. Je reçois un archiviste draguéen. Il se peut que nous restions au monastère.

— Je croyais que les routes étaient coupées, rétorqua-t-il avec un froncement de sourcils.

— Il est venu avec les Pèlerins.

Le cuisinier se souvint de l'orage qui avait tonné durant la nuit et préféra ne pas insister. À l'idée que des gens puissent voyager à travers la foudre, il éprouvait un sentiment mêlé, entre crainte et fascination. La foudre des Pèlerins frappait régulièrement dans les montagnes alentour. Parfois, il veillait jusqu'à l'aube pour avoir la chance de surprendre la lumière pâle des éclairs qui zébraient l'horizon. Il essayait de s'imaginer à *l'intérieur*, de se figurer comment le corps d'un homme pouvait ainsi se loger dans un simple trait de lumière.

Cette idée le dépassait. Il grogna dans sa barbe et rabattit soigneusement les quatre coins du linge sur la rissole brûlante.

— Merci, dit Shestin en glissant la galette dans une large poche de sa houppe.

— Et eux ? demanda-t-il en désignant du menton les deux mercenaires.

— Rien... comme d'habitude, murmura Shestin.

Féodor émit un grognement irrité. Il n'avait jamais vu les deux Pégasins faire honneur à sa cuisine, ni même se servir dans ses réserves. Comment pouvait-il accorder sa confiance à deux gaillards qui ne mangeaient pas ou qui se cachaient pour le faire ?

— Faudrait se méfier de ces gars, marmonna-t-il en entraînant son ami par le bras en direction de la porte d'entrée.

Il s'immobilisa sur le seuil et ajouta d'une voix sérieuse :

— Si ça se trouve, ils ne mangent que des insectes.

— Bien sûr... D'ailleurs, dit-il avec une mine complice, il me semble bien que leurs araignées sont différentes chaque matin.

Féodor grimaça en jetant un regard de biais sur les mercenaires :

— Tu plaisantes ? souffla-t-il.

— Va savoir, le taquina l'échevin en refermant les pans de sa houppe.

Le froid qui régnait à l'extérieur piqua son visage. Il gonfla ses poumons et tendit l'oreille pour percevoir le murmure de la nature. Il aimait cette mosaïque sonore en forme de mélodie, cet accord parfait d'une nature épargnée et assoupie sous son manteau d'hiver. En pareil moment, il sentait son anxiété refluer pour ne laisser qu'un sentiment de plénitude qu'aucun autre spectacle n'avait su égaler. Il adressa un clin d'œil à Féodor qui s'était écarté sur le passage des deux mercenaires, referma doucement la porte puis s'engagea à pas réguliers sur le chemin qui longeait le monastère.

Le sentier s'étendait en pente douce, flanqué sur la droite d'un muret de vieilles pierres et sur sa gauche, de longs pins saupoudrés de neige. Les mains croisées dans le dos, il marchait la tête haute, séparé

des deux Pégasins par une dizaine de coudées.

Il s'arrêta au premier coude de l'enceinte, dans l'axe du mur est, et leva les yeux. Il cilla plusieurs fois, gêné par la lumière crue du soleil qui inondait les cimes voisines et chercha dans le ciel l'aigle royal.

L'oiseau apparut, les ailes déployées, et fondit avec un cri joyeux en direction de l'échevin. Ce dernier saisit le présent encore chaud de Féodor pour le poser à plat sur une main et de l'autre, défaire le linge qui le recouvrait afin d'inviter son ami à le partager. Sensible à l'invitation, l'aigle vint se poser sur le muret puis se propulsa vers l'épaule de Shestin. L'échevin sourit, rompit la croûte et approcha un morceau du bec de l'oiseau. L'aigle se pencha pour s'en saisir et, soudain, battit brutalement des ailes. Shestin poussa un cri de surprise et perçut, dans son dos, les deux Pégasins qui accouraient.

— Laissez ! ordonna-t-il en levant la main.

Les mercenaires s'immobilisèrent. L'oiseau battait lentement des ailes pour se maintenir à la verticale de l'échevin mais demeurait silencieux, la gueule dressée vers le ciel comme s'il s'attendait à y voir quelque chose.

— Que se passe-t-il ? demanda Shestin. Qu'as-tu senti ?

— Charogne, répondit l'oiseau. Charogne.

Shestin sentit son cœur se serrer et lorgna les Pégasins.

— C'est impossible, lui répondit-il. Ils ne peuvent pas venir en Caladre, tu le sais bien.

— Charogne, cria à nouveau l'oiseau.

— Messire Shestin ? lança un mercenaire.

— Ne vous inquiétez pas... rétorqua-t-il. C'est étrange, il semble qu'il ait perçu la présence de la Charogne.

En guise de réponse, les Pégasins dégainèrent leurs poignards de cristal et vinrent encadrer l'échevin.

— Messire Shestin, il vaudrait mieux rentrer.

— Non, attendez. Je veux comprendre. Il n'y a aucune raison de...

La cloche du monastère résonna soudain dans l'air glacé. Les trois hommes se figèrent, tout comme la nature. Ils se tournèrent vers le beffroi où la cloche entamait son lent mouvement de balancier pour alerter les moines.

— Les Féals nous gardent, murmura l'échevin.

Au cours de l'année passée, la cloche n'avait sonné que seize fois et Shestin savait exactement pourquoi.

— Rentrons, fit-il sèchement en ajustant la lanière de son écritoire.

Il n'eut pas l'occasion de saluer l'aigle royal. L'oiseau avait disparu, chassé par le relent invisible de la Charogne.

Les Pères du monastère s'étaient réunis au centre du cloître. Les moines, eux, demeuraient en retrait, rassemblés en groupes silencieux sous les galeries.

Les vieillards qui commandaient la destinée du monastère se reconnaissaient aisément à leur barbe de patriarche, drue et taillée en rectangle. Assis sur de hautes chaises en cornaline fixées dans le sol et disposées en cercle autour d'une fontaine centrale, ils portaient tous un Caladre sur l'épaule.

Chaque Féal étincelait dans la lumière de l'aube et Shestin se raidit, impressionné par la noblesse qui émanait d'eux. Semblables à des pluviers, ils se distinguaient de leurs congénères par la taille – près de cinq coudées –, un cou long et gracieux et surtout un serpent en guise de queue, dont la gueule écaillée et grande ouverte recouvrait les lèvres des Pères. La queue en question prolongeait le corps du Féal et faisait un tour complet autour du cou de son maître avant de rejoindre sa bouche. De nombreux visiteurs s'offusquaient de ce baiser contre nature. Une impression renforcée lorsqu'ils apprenaient que le serpent se scellait à jamais aux lèvres des Pères. L'homme et le Féal ne faisaient plus qu'un et cette perspective mettait souvent leurs interlocuteurs mal à l'aise.

Shestin, lui, s'y était habitué. Il respectait infiniment ces vieillards dont il avait pu juger le dévouement au quotidien. Ces hommes se battaient chaque jour pour repousser les frontières de la mort, pour sauver ceux que la maladie jetait sur les routes, ceux que l'on enfermait pour ne plus avoir à contempler leur déchéance, ceux qu'une nature cruelle avait déformés ou aliénés. Ils incarnaient une lutte éternelle pour la vie et, à ce titre, entretenaient depuis des siècles une amitié indéfectible avec les Ondes. Elles fascinaient Shestin, malgré sa volonté de ne pas partager les secrets du monastère. Il se forçait à taire sa curiosité mais cédait peu à peu du terrain en sachant que les Ondes et la nature étaient indissociables.

Pour l'heure, il devait traduire la volonté des Pères qui parleraient à travers les Féals. La cloche résonnait toujours depuis le beffroi. L'échevin quitta les galeries où se pressaient les moines et s'avança dans le jardin qu'elles clôturaient. Il avait ses habitudes et les Pères ne lui avaient jamais imposé de se placer à un endroit particulier. Il vint donc s'asseoir près du même arbre, un précieux nelen dont les branches, fines et harmonieuses, prenaient la forme d'un orbe. Nourris par l'aura invisible de l'Onde qui alimentait la fontaine, plusieurs nelens se dressaient dans le jardin du cloître. Les branches obéissaient à la volonté des Féals et se déployaient parfois comme des pétales de fleur afin que le Caladre se pose à l'intérieur.

Shestin cala son dos contre le tronc et déploya l'écritoire sur ses genoux. Il dévissa les couvercles des encres, s'assura qu'aucune

n'avait séché puis s'empara de sa plume et souffla à son extrémité pour chasser les impuretés. Il releva les yeux sur le cercle des Pères en percevant la vibration de l'air. C'était un frémissement, le signe d'une résistance aux émanations perfides de la Charogne. Inviolée depuis les Origines, la Caladre se raidissait au contact de cette pensée invisible qui s'étalait au-dessus du jardin après un long voyage.

Une pensée...

Elle avait franchi les murs noirs de la forteresse royale, elle s'était faufilée dans les rues de l'immense cité, elle avait hésité sur les rives du fleuve des Cendres et l'avait finalement traversé en obtenant des Phénix qu'ils renaissent le temps d'un battement de cil pour la laisser passer. Ce voyage l'avait épuisée et, hagarde, elle se recomposait lentement dans l'atmosphère glacée du monastère.

Personne ne la voyait, excepté les Pères. Tout comme les moines regroupés sous les arcades, Shestin ne percevait que cette infime variation de l'air comme s'il observait la scène dans l'axe d'une flamme vive. En réalité, l'Onde qui baignait les lieux se troublait et cherchait à s'accorder à son hôte invisible.

La cloche cessa de sonner au moment même où l'eau de la fontaine s'agita. Les Caladres s'agitèrent sur l'épaule de leurs maîtres, les jeunes moines reflurent instinctivement dans l'ombre des galeries et Shestin vit une vague se former lentement à la surface de l'eau. L'échevin serra la plume entre ses doigts. Il connaissait la nature de l'enchantement qui s'accomplissait sous ses yeux. La pensée venue de la Charogne se soumettait à l'Onde afin d'accomplir un cercle complet et purificateur. Peu à peu, la vaguelette perdit de son éclat et commença à se noircir. À mi-parcours, elle était devenue aussi noire qu'une nuit sans lune et semblait en mesure d'achever le tour du bassin sans avoir été purifiée. Shestin avait vu une seule fois le rituel avorter et la pensée se rétracter dans le monde de la Charogne faute d'avoir été acceptée par l'Onde de la fontaine.

Aux deux tiers, la vaguelette commença à ralentir et à s'éclaircir. La noirceur se dilua progressivement et finalement disparut pour ne laisser qu'une vaguelette cristalline qui vint s'échouer à l'endroit même où elle était née.

L'air, à nouveau, vibra. L'eau de la fontaine se mit à bouillonner puis à s'élever, aux quatre points cardinaux, en minces colonnes. Elles tournoyaient sur elles-mêmes, soumises à une volonté antique qui puisait sa force au temps des Origines. Les ruisseaux primitifs qui avaient abreuvé le M'Onde nourrissaient ces quatre piliers qui se plièrent et se réunirent au centre de la fontaine. Puis, à leur jonction, l'eau ruissela sur une forme demeurée jusqu'alors invisible. Un visage apparut, puis des épaules, des bras et enfin un corps tout entier.

Grezel le phénicien flottait au-dessus du bassin, traversé de haut en bas par une onde régulière. Ses bras et ses jambes alanguies suggéraient l'étreinte de la ronce noire. Seul son visage sculpté par l'eau échappait à l'apathie de la drogue. Ses traits reflétaient un intense soulagement et Shestin, troublé, remarqua combien il avait vieilli depuis le dernier contact établi ici même avec les Pères. Mis à part la couleur, l'Onde restituait à la perfection les détails du visage. Les coins de sa bouche s'étaient affaissés, les rides sous ses yeux s'étaient creusées. Shestin sentit son cœur se serrer à l'idée des tourments qu'il devait affronter. Deux âmes coexistaient dans le corps du roi de la Charogne. L'une était entièrement soumise à l'influence du Fiel, l'autre ne survivait qu'en présence de la ronce noire. Il était impossible de mesurer le combat que cet homme livrait en lui-même à chaque fois que la drogue chassait le Fiel et lui permettait de retrouver ses souvenirs, d'être à nouveau Grezel le phénicien...

Lui que les Ondes avaient formé à l'aube de leur sacrifice afin qu'il serve un jour la cause de son propre fils.

Un profond silence s'était abattu sur le cloître. Les Pères demeuraient immobiles sur leur fauteuil de cornaline et gardaient les yeux fermés. Au-delà, les jeunes moines fixaient avec respect la silhouette de Grezel en lévitation. Lorsque le premier Caladre prit la parole, l'échevin n'eut même pas conscience de sa main guidant la plume sur le parchemin. Il n'avait pas le loisir de se concentrer sur son ouvrage, ni même de s'assurer que ses lettres demeureraient lisibles. Il lui fallait miser toute son attention sur les Caladres, sur chaque mot qui s'échappait de leur long bec nacré. Tous parlaient en même temps et c'était à lui, échevin du monastère, de comprendre et de transcrire aussi fidèlement que possible ce concert en apparence chaotique.

— Grezel a peur.

— Percevez-vous sa peur ?

— Je la perçois.

— Oui, la peur.

— La fatigue aussi.

— La solitude, surtout.

— La solitude nourrit sa peur.

Le phénicien n'était pas encore en mesure de communiquer. Le voyage jusqu'au monastère avait engourdi son esprit et les Pères profitaient de cette latence pour rendre un diagnostic précis sur sa santé mentale. Shestin était gêné par cet examen rigoureux mais savait combien il était important. Ce fil ténu qui reliait Grezel au monastère pourrait être mis à profit par la Charogne pour ouvrir une porte sur la Caladre. À chaque contact, il fallait s'assurer que personne n'avait encore démasqué le phénicien et qu'une Sombre Sente ne se dissimulait pas dans les replis de sa conscience.

- Un regret.
- Je le vois aussi. Il l'étouffe.
- Serait-ce le roi ?

Shestin marqua un temps d'hésitation. En théorie, il lui fallait attendre une réponse avant d'être sûr que le mot « roi » désignait l'âme noire de Grezel. Il céda à son intuition et conclut en ce sens.

- Oui. Le roi a trouvé un excellent moyen d'atteindre Januel.
- Peut-on en savoir plus ?
- Trop profond.
- Mais le regret est là et il est dangereux.
- Grezel a peur du roi. Peur de ne plus pouvoir anticiper.
- Il faudra le rassurer.
- C'est impératif.
- Voyez-vous maître Falken ?
- Précisez, je ne vois rien.
- Cet homme occupe ses pensées.
- Dangereux ?
- Non, il le considère comme un espoir.
- Alors, il nous en parlera lui-même. Ignorez cette pensée.

Un bref silence s'imposa tandis que les Pères, pressés par le temps, fouillaient plus profondément l'esprit de Grezel. Il fallait agir avant que l'homme ne s'éveille. Lorsqu'il prendrait le contrôle de ses pensées, l'examen risquerait de le blesser.

- De la mélancolie ?
- Oui, je la vois aussi.
- Diffuse mais réelle. Très dangereuse.
- Précisez.
- Elle le pousse à l'abandon.
- L'abandon ?

Shestin vit plusieurs Pères s'agiter sur leur fauteuil. Visiblement, ce sentiment les préoccupait.

- Le Fiel est à l'affût. Le Fiel s'interroge sur ses absences.
- Et inspire sa mélancolie.
- Nous savions que le Fiel aurait raison de son entraînement.
- Pas aussi vite...
- Prudence, il se réveille.
- Retirez-vous !

Shestin sursauta et manqua de crever le papier avec sa plume lorsque l'ordre fut donné. Les Caladres se turent et le silence revint. À la surface du visage, les paupières de Grezel s'ouvrirent avec un clapotis imperceptible. Shestin fit glisser un nouveau parchemin devant lui et attendit que le phénicien prenne la parole.

— Pères...

Ce premier mot était un salut mais ressemblait à une

supplique. Il l'avait murmuré du bout des lèvres et semblait sur le point de s'évanouir.

— Il souffre, dit un Caladre.

— Beaucoup trop.

— Alors, rompons le contact.

— Non, il se peut que ce soit le dernier.

Grezel grimaça sous le coup d'une douleur invisible. Son corps s'arqua, ses bras se dressèrent brutalement.

— Il ne tiendra pas...

— Si. Laissons-lui le temps.

— Il risque de ne plus pouvoir retourner en Charogne.

L'eau qui donnait forme au corps du phénicien se troubla et s'obscurcit un moment avant de retrouver sa couleur d'origine. Shestin lorgna les Pères et vit que plusieurs d'entre eux caressaient le serpent qui cerclait leur cou. La présence de la Charogne rendait les Féals extrêmement nerveux et l'étau du serpent traduisait bien souvent leur désarroi. Un Père était mort jadis, étouffé par son Caladre.

Grezel cessa soudain de bouger. Ses bras retombèrent dans le vide et son visage se redressa :

— Je dois vous parler, dit-il d'une voix vacillante.

— Nous t'écoutons.

— Cela devient très difficile... La ronce a de plus en plus de mal à repousser le Fiel. Je... je ne peux pas rester longtemps.

— Parle, Grezel.

— J'ai... Le roi a désigné le seigneur Arnhem pour conduire les Charognards à Januel. Il agira avec...

Ses lèvres disparurent comme si l'eau avait été brutalement aspirée de l'intérieur. Son visage perdit sa cohérence et devint un siphon bouillonnant.

— Nous le perdons !

— Il faut l'aider.

— Non, la Charogne le saurait.

— Il va disparaître !

Comme si le phénicien les avait entendus, l'eau modela à nouveau son visage.

— Guère de temps... souffla-t-il. Vous méfier des mentors... retrouver Falken... Le seul à pouvoir l'escorter jusqu'ici.

Ses propos devenaient incohérents et Shestin se demanda si les Pères allaient maintenir le fil qui les reliait à Grezel.

— Les mentors... répéta le phénicien d'une voix faible. Ils sont tous là... ils ont formé Januel sur les champs de bataille... ils pourront l'atteindre... Il faut le prévenir !

Il avait hurlé ces derniers mots. Son corps se mit à frémir de la tête aux pieds et son buste tomba en arrière.

Des Pères se redressèrent, les mains arc-boutées à leur fauteuil.

— Le fil va se rompre !

— Coupez-le !

— Attendez... marmonna le Phénicien. Attendez...

Dans un terrible effort, il parvint à se redresser. Une expression farouche sculpta ses traits. Sa voix s'éleva, plus forte qu'auparavant :

— Le Fiel l'emporte dans le corps de mon fils... Il brûle chaque jour le sang de l'Onde qui coule dans ses veines. Il faut à tout prix qu'il vous rejoigne avant... avant de succomber... Si les mentors ne parviennent pas jusqu'à lui pour le tuer... Le Fiel s'en chargera à leur place.

L'intensité de sa voix se tarissait comme le cours d'un ruisseau.

— Falken...

Le nom mourut sur ses lèvres et le contact fut définitivement rompu. Les extrémités de ses membres se mirent à fondre comme de la cire jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une forme vague et humide en suspension. Une brève rafale de vent claqua et les dernières gouttes qui témoignaient de la présence du phénicien s'écrasèrent mollement à la surface du bassin.

Shestin s'aperçut qu'il tremblait. Il respira profondément pour chasser son trouble et se força à mentionner, au bas du parchemin, le départ de Grezel. La brève et douloureuse apparition du phénicien avait marqué les esprits. Le visage crispé par la concentration, les Pères refermaient la porte ouverte sur la Charogne. L'odeur désagréable qui avait flotté un bref instant sur le cloître se dissipa et l'atmosphère paisible qui régnait d'ordinaire sur le monastère reprit ses droits. Les Pères ouvrirent les yeux et le Caladre du doyen, un vieillard aux grands yeux topaze, s'exprima le premier :

— Il est encore en mesure de nous aider.

— Nous n'aurions pas dû le laisser repartir.

— Vous sous-estimez sa formation.

— Il a raison. Grezel a été formé en ce sens.

— Mais il est épuisé.

— Et corrompu...

— Non. Le Fiel ne sait rien.

Shestin s'efforçait de comprendre la logique qui sous-tendait l'influence du Fiel sur le phénicien. Il savait que les reliques des Féals qui reposaient dans la Charogne exerçaient par elles-mêmes une emprise permanente sur les Charognards et que, pour échapper à ce pouvoir, Grezel utilisait les vertus hallucinatoires des ronces noires. Pour autant, son corps s'habituaient peu à peu à la drogue et cette accoutumance inexorable le condamnait. Lorsque les ronces noires ne seraient plus en mesure d'étouffer l'influence du Fiel, il oublierait ses origines et sa mission pour devenir un véritable Charognard. L'échevin

voulait résister à toutes ces questions qui se bousculaient dans son esprit mais il ne parvenait plus à ignorer le destin du roi ni celui de son fils Januel.

Le doyen flattait d'une main osseuse le cou de son Féal, le regard lointain. Les responsabilités qui lui incombaient dépassaient l'étroite enceinte de ce monastère. Des années auparavant, il avait accepté de jouer un rôle majeur auprès des Ondes et de mettre les ressources de sa communauté au service de Grezel. Seulement, le père de Januel avait commis une erreur. Il n'avait pas imaginé que son fils puisse être choisi par l'empereur de Grif. Cette faveur inattendue avait bouleversé le plan si soigneusement orchestré par les Ondes et avait même failli le faire échouer pour de bon. À présent, il fallait que le jeune Januel rejoigne le monastère sans tarder afin d'apprendre à maîtriser son pouvoir.

Cet endroit devait être la dernière marche de sa formation. Ici même, il comprendrait comment faire renaître les Phénix qui cernaient la Charogne. Seulement son père venait de rappeler combien le temps jouait en leur défaveur. L'hérédité avait consacré un homme de bonté, un enfant qui œuvrait pour la vie. Rien ne l'avait préparé à ce poison qui le rongait insidieusement de l'intérieur, à ce Fiel qui ouvrirait peu à peu les portes de ses pulsions les plus sombres. Certes, son pouvoir s'en trouverait accru puisque l'enfant libérerait de plus en plus facilement le Fiel qui s'incarnait dans chaque Féal.

Entre ses mains, les Phénix deviendraient une arme absolue, une armée de feu qui balayerait la Charogne à jamais. Mais personne n'avait pu concevoir que l'enfant serait ainsi livré à lui-même. À l'origine, seuls les Pères étaient en droit de l'initier au pouvoir du Fiel. Le hasard en avait décidé autrement. Januel devrait trouver en lui-même la force nécessaire pour résister au Fiel et rallier le monastère avant qu'il ne soit trop tard.

Permettre à l'enfant de venir jusqu'ici, lui apprendre à maîtriser le Fiel puis lui ouvrir les portes de la Charogne, résuma mentalement le doyen. Il mesurait les chances infimes d'y parvenir et sentait de plus en plus sa confiance vaciller. Était-il encore possible de donner un sens au sacrifice des Ondes ? Il guettait depuis peu dans ses prières un signe des Caladres pour savoir s'il ne péchait pas par orgueil, s'il était devenu trop vieux pour accepter ce terrible échec. Peut-être devaient-ils simplement se consacrer, lui et les siens, aux malades qui venaient chercher un dernier espoir de guérison entre les murs du monastère. Se consacrer jusqu'au dernier moment à ces inconnus en attendant que les Sombres Sentes finissent par trouver un moyen de se répandre dans les montagnes caladriennes...

Il ne parviendrait pas à prendre une telle décision, à renoncer à cette chance, si infime soit-elle, de voir la Charogne sombrer.

Tout comme il avait offert sa chance à chaque malade, quel que soit son mal. Il n'avait jamais supporté la mort de ceux que le destin lui confiait. Chaque agonie avait cinglé sa conscience comme des coups de fouet, chaque corps recouvert d'un drap et confié à la terre pesait dans son cœur, et ses rêves, chaque année, devenaient plus lourds, plus cruels. Pourtant, une lumière brillait au loin, une étincelle dont l'intensité était comparable à toutes les vies qu'il avait sauvées par le passé. Il la distinguait depuis peu, pareille à une torche salutaire dans le labyrinthe de ses cauchemars. Certes, il ne parvenait jamais à la rejoindre mais il s'en rapprochait et, dans le halo de cette torche, il distinguait une silhouette, un homme qui la brandissait comme un étendard. Un homme petit, suffisamment du moins pour le confondre avec un enfant.

Il se persuadait que les Caladres des Origines avaient ainsi répondu à ses prières, qu'il s'agissait là du signe attendu et que ce message, si simple en apparence, lui dictait de faire l'impossible pour sauver le Fils de l'Onde et le conduire en Charogne afin qu'il détruise le royaume des morts.

Il enfouit sa main dans les plumes soyeuses du Féal en quête d'une chaleur réconfortante. Sensible à l'angoisse de son maître, l'oiseau délivra par la gueule du serpent un élixir qui, mêlé à la salive du doyen, apaiserait son tourment. Le Père sentit la langue bifide tâtonner sur son palais puis déposer sur sa langue quelques gouttes du précieux liquide.

L'effet se fit rapidement sentir. Le vieillard sentit bientôt la tension de ses nerfs se relâcher et les battements de son cœur ralentir. Il attendit un moment et reprit la parole conformément à l'usage puisqu'il était le seul, en sa qualité de doyen, à pouvoir débiter et conclure un dialogue dans le cercle des Pères.

- Il a évoqué le seigneur Arnhem.
- Un commandeur des Sombres Sentes en Chimérie.
- Chimérie du Nord. C'est un homme redoutable.
- Nous lui devons la perte d'Enemte.

Pour Shestin, l'évocation d'Enemte ouvrait un espace où, ultérieurement, il préciserait comment ce monastère hospitalier avait été anéanti par Arnhem au cours d'une nuit funeste. Se fiant à sa propre mémoire, il se remémora l'épisode et se souvint avec émotion des descriptions terrifiantes des missionnaires qui avaient découvert le massacre. Visiblement, le seigneur Arnhem avait obligé les moines à tuer et à manger leurs Caladres avant de les enfermer, avec leurs malades, dans une chapelle transformée en brasier. Les squelettes noircis des victimes d'Enemte avaient été conduits jusqu'en Caladre afin d'y être enterrés dignement.

- Il guidera les mentors, poursuit un Père.

— Qui sont-ils ?
— Ceux qui ont formé Januel alors qu'il se trouvait auprès de sa mère.

— Auprès d'elle, sur les champs de bataille.
— Des guerriers... Doit-on s'en inquiéter ?
— Oui.
— Précisez.
— Ils peuvent se servir du passé, exploiter les faiblesses de Januel.
— Januel n'est pas un guerrier. De quelles faiblesses parlez-vous ?

— Des faiblesses d'ordre moral ou spirituel.
— Ce sont des Charognards. Le Fils de l'Onde ne sera pas dupe.
— Oui, il ne l'a pas été face à Sildinn.
— Parce que Grezel est intervenu...
Le doyen imposa le silence. Shestin suspendit son geste et se rappela la visite précédente du phénicien. Le lien qui unissait le père au fils avait soumis la volonté du roi afin qu'il trouve refuge auprès des ronces noires tandis que la Sombre Sente s'incarnait dans la Tour phénicière d'Aldarenche. L'esprit libéré par la drogue, Grezel s'était glissé dans le sillage de Sildinn et, grâce à ses pouvoirs, avait affaibli ses défenses afin qu'il ne puisse résister aux flammes du Phénix qui protégeait Januel.

— Nous devons contacter maître Falken, reprit le doyen.
— Qui est-il ?
— Un maître d'armes.
— Un ami qui veilla sur l'enfance de Januel.
— Un homme d'influence, un célèbre guerrier.
— Quel âge a-t-il ?

Personne ne répondit et Shestin nota dans un coin de son esprit que les archives du monastère pourraient peut-être répondre à cette question.

— Où se trouve-t-il ?
Là encore, le silence fut éloquent.
— En quoi serait-il utile à l'enfant ?
— Le protéger des mentors ?
— Possible.
— Croyez-vous qu'il connaisse notre combat ?
— J'en doute.
— Il faut retrouver cet homme, telle est la volonté de Grezel.

Le doyen avait tranché. Shestin savait que derrière cette petite phrase, il y avait un réseau immense, cette *toile blanche* qui désignait l'immense arantèle tissée depuis des siècles par les moines hospitaliers à travers le M'Onde. Chaque monastère aurait pour tâche d'écouter et

de recueillir la moindre parcelle d'information qui permettrait de retrouver le dénommé Falken. La toile blanche avait déjà été mise à contribution pour tenter de suivre et même de faciliter le voyage de Januel. Des moines étaient intervenus pour aiguiller les troupes impériales sur de mauvaises pistes, d'autres cheminaient en ce moment même en direction d'Aldarenche pour venir lui prêter main-forte. Il avait fallu du temps pour mettre en branle les ressources caladriennes mais, petit à petit, la toile blanche se déployait afin d'ouvrir la voie au Fils de l'Onde.

Pour l'heure, Shestin espérait que la vocation du sieur Falken leur porterait chance. Un maître d'armes était, par nature, un hôte régulier des missions hospitalières.

Les premiers rayons du soleil avaient franchi les hauteurs et baignaient désormais le cloître d'une lumière étincelante. L'ombre des galeries refluit et faisait apparaître les visages graves des jeunes moines massés autour du jardin. Leur vocation monastique se trouvait depuis peu nuancée et souvent bouleversée par la quête du Fils de l'Onde. Chacun se préparait à recevoir l' élu et à transformer ce monastère en sanctuaire inviolable. Des travaux de consolidation avaient été entrepris, des murs rehaussés, des fossés comblés et des portes renforcées. On craignait moins les Sombres Sentes que des assassins de ce M'Onde payés par la Charogne. Le doyen avait pris la décision d'engager des mercenaires pégasins, faute de combattants aguerris – les moines guerriers quittaient en priorité le pays pour défendre les missions en terre étrangère.

— Je rends les deux sentences suivantes, déclara le doyen.

Le Féal avait produit un son formel qui signifiait la fin prochaine du conseil.

— Un Caladre part aujourd'hui pour Lideniel. Il donnera l'ordre de rechercher maître Falken. Ainsi s'achève ma première sentence.

Shestin sentit une bouffée nostalgique étreindre son cœur. Il n'avait pu accomplir qu'un seul voyage en dehors de ce monastère pour se rendre à Lideniel, la capitale des Contrées Pégasines. Le monastère caladrien qui s'élevait dans les faubourgs de la cité comptait parmi les plus puissants de ce M'Onde. En endiguant par deux fois une épidémie de peste noire, il avait gagné la confiance des autorités pégasines et s'étaient vu octroyer plusieurs Pégases dont les ailes majestueuses portaient régulièrement des messages aux confins du M'Onde.

— Les moines choisis pour escorter Januel veilleront en priorité sur l'évolution du Fiel. Seuls les Pères pourront l'approcher. Les autres retourneront auprès des leurs. Ainsi s'achève ma seconde sentence...

Le doyen sentit sa voix le trahir. Une image terrifiante s'était imposée sous ses paupières, une scène qui le torturait comme un cauchemar.

Januel rongé par le Fiel, corrompu dans son âme et dans son corps... L'élus enfermé ici, dans cette maladrerie, à l'écart du M'Onde, réduit à l'état d'une créature gémissante et maléfique. Il redoutait cette vision. Elle le hantait comme un poison et lui rappelait combien le combat contre le Fiel ne se jouait pas sur le front des Sombres Sentes...

Mais dans le corps du phénicien.

Chapitre 9

Le Sanglier Noir était une auberge réputée sur la route d'Aldarenche. Aldorn, son propriétaire, l'avait construite de ses propres mains au sommet d'une colline et, chaque matin, sacrifiait au même rituel en frappant du poing les poutres robustes qui soutenaient le bâtiment principal.

Il vivait ici avec son épouse et ses deux filles. La première travaillait à la cuisine et préparait des repas savoureux pour les marchands de passage qui faisaient halte dans leur établissement. Les secondes servaient dans la salle commune. Sans être belles, elles tenaient de leur mère un visage harmonieux et de longs cheveux bruns et bouclés.

Aldorn marchait vers l'écurie lorsque les premiers grondements de l'orage retentirent dans le lointain. Les pluies étaient bonnes pour le commerce et un sourire éclaira son visage lorsqu'il leva les yeux sur la voûte sombre des nuages. Dans quelques heures, le Sanglier Noir serait à coup sûr un refuge idéal pour les convois qui cheminaient sur la route visible au bas de la colline. Il avait prévu de consacrer l'après-midi à couper le bois récolté dans la forêt voisine et jugea bon d'y renoncer pour prêter main-forte à sa femme.

Il pénétra dans l'écurie et cogna ses sabots contre une borne de pierre prévue à cet effet. Il aimait que ses clients saluent la propreté de son établissement et mettait un soin particulier à entretenir son écurie avec la même obstination que les tables de son auberge.

L'odeur désagréable qui flottait à l'intérieur le frappa instantanément. Il fronça les sourcils. Cela ressemblait aux relents d'un cadavre, sans doute celui d'un rat mort durant la nuit et qui pourrissait dans l'une de ses stalles. Il marmonna un juron et empoigna une fourche au cas où d'autres rats se seraient imaginé passer la journée ici.

— Ça non ! grommela-t-il en pénétrant dans la première stalle.

La couleur de la terre qui tapissait le sol lui arracha un cri de surprise. Elle avait pris une vilaine teinte grisâtre comme si quelqu'un l'avait recouverte de cendres. Aldorn était un homme pragmatique et ce mystère le dépassait. Ne sachant quelle attitude adopter, il choisit la plus simple et planta sa fourche dans la terre cendreuse pour

s'assurer qu'il ne rêvait pas. Sa consistance le fit frissonner. Il recula et renifla bruyamment. L'odeur devenait de plus en plus âcre et commençait sérieusement à l'inquiéter.

— Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ! grinça-t-il en ressortant de la stalle alors que les premières gouttes de pluie tombaient en rythme sur les poutres du toit.

Il pénétra dans la stalle voisine et constata que le même phénomène avait altéré cette bonne terre qu'il prenait toujours soin de changer après le départ d'un cheval.

— Nom d'un chien, c'est pas normal... dit-il en sentant les battements de son cœur s'accélérer.

Une pensée avait traversé son esprit mais il refusa d'y prêter attention. Il resserra sa prise sur le manche de sa fourche et visita une à une les dix stalles de son écurie. Il ne trouva aucun cadavre d'animal mais la terre, pour une raison inconnue, avait changé de couleur. Le cœur soulevé par l'odeur pestilentielle, il se résigna à chercher un peu d'air frais au dehors. Il ne tenait pas à inquiéter son épouse mais il fallait bien faire quelque chose. Les premiers clients n'allaient pas tarder à quitter la route pour venir s'abriter ici.

Il ouvrit les deux battants de la porte et s'immobilisa sur le seuil. Une pluie abondante cachait l'horizon et plongeait la région dans un brouillard vapoureux. Il planta sa fourche à côté de lui et expira longuement pour chasser le goût vicié qui irritait sa gorge. Il n'avait pas la moindre idée de l'origine de ce maléfice et cela l'empêchait de réfléchir calmement à une solution rapide. Il aurait aimé consulter son épouse, elle qui ne doutait jamais de rien et qui savait si bien le rassurer mais elle se serait sans doute moquée de lui. Enfin, pensa-t-il, la terre ne peut pas brûler sans feu... Cette idée le rasséra.

Il en vint à penser qu'il était peut-être victime de la fatigue. Il fit volte-face, retint sa respiration et pénétra à nouveau dans l'écurie en laissant les portes ouvertes derrière lui. Rien n'avait changé.

Excepté la présence incongrue de quatre individus groupés à l'extrémité de l'allée qui partageait l'écurie en deux.

Aldorn étouffa un hoquet de surprise et trébucha en arrière avant de buter contre sa fourche. Il l'arracha du sol et la pointa en direction des silhouettes immobiles.

— Qui va là ? s'écria-t-il.

Les quatre inconnus ne réagirent pas. Le visage ruisselant, Aldorn pensa que la pluie avait couvert sa voix. Il força le ton et les héla à nouveau sans obtenir de réponse. Désarmé et n'ayant aucune idée sur les intentions, bonnes ou mauvaises, de ces quatre visiteurs masqués par la pénombre, Aldorn préféra rester dehors malgré les trombes d'eau qui tombaient sur la colline.

Son cœur lui dictait de ne pas se familiariser, de réagir avec fermeté et de leur faire clairement comprendre que cette écurie était une propriété privée, la sienne en l'occurrence, et que, faute de consommer au moins un repas, ils n'avaient aucun droit de s'y trouver. Seulement une petite voix lui disait autre chose. Elle le mettait en garde sur ces étranges vagabonds qui s'étaient glissés dans l'écurie sans même qu'il s'en aperçoive. Était-ce d'ailleurs possible ? Bien sûr que non... Il avait fouillé les stalles une à une et il savait qu'il était impossible de se cacher autre part. Peut-être avaient-ils profité d'un moment d'inattention tandis qu'il gonflait ses poumons sur le seuil ? Le pas étouffé par le grondement de l'orage, ils se seraient alors faufilez à l'intérieur...

Impossible.

Par conséquent, ces vagabonds venaient de nulle part. Il déglutit, envahi par une peur irrationnelle. Des rumeurs lui revenaient en mémoire, des récits horribles colportés par les clients qui effrayaient ses filles et arrachaient à son épouse des grands rires sonores. Elle n'y croyait pas, elle. Elle affirmait qu'ils exagéraient pour faire peur aux filles. « Quand bien même, mon doux, lui répétait-elle sous la couverture. N'oublie jamais que les Griffons veillent sur nous. Que veux-tu qu'il arrive ? »

— Que veux-tu qu'il arrive ? se prit-il à murmurer comme un exorcisme.

La pluie devenait si violente qu'il ne distinguait presque plus le fond de l'écurie. Il grogna pour se donner du courage puis, le cœur battant, pénétra à nouveau dans le bâtiment.

Saisi d'un haut-le-cœur par l'odeur, il retint sa respiration et se maudit de ne pas avoir pris une lanterne avec lui malgré l'imminence de l'orage. Par souci d'économie, il n'en possédait qu'une et ne l'utilisait que la nuit venue pour fermer son auberge. Il colla un bras contre son nez pour respirer l'odeur de la laine et s'empêcher de vomir, puis tenta de s'habituer à l'obscurité.

L'allée centrale était vide. Un vieux réflexe le poussa à s'adosser contre le mur, la fourche à la main. Il fouilla l'écurie du regard et ne distingua que les reliefs familiers des stalles. Les quatre silhouettes s'étaient bel et bien évanouies. Pourtant, l'odeur persistait et la terre gardait sa couleur cendreuse.

Le bruit de l'orage enflait et les gouttes martelaient le toit sans répit. Puis une voix monta dans l'obscurité, une voix rageuse qui s'écria :

— Bon sang, je m'habituerai jamais !

Les yeux exorbités, Aldorn observa la silhouette massive d'un Charognard émerger de l'obscurité.

Il mesurait près de quatre coudées. Torse nu, il exhibait un

ventre énorme qui bâillait en plis grasseyés au-dessus d'une large ceinture de cuir noir prolongée jusqu'à mi-cuisse par un tablier de laine rouge. Des clous affleuraient par dizaines à la surface de sa poitrine et dessinaient jusqu'au cou des lignes pointillées aux reflets de cuivre. Vissé sur les épaules, son visage adipeux manifestait les premiers signes de la putréfaction. Ses joues flasques et son double menton avaient pris une teinte violacée, son nez se racornissait et ses lèvres, minuscules, semblaient avoir été soulignées à la suie.

Aldorn pensa à ses filles en décelant la lueur cruelle qui dansait dans ses yeux. Il avait déjà croisé des regards déplaisants mais celui-ci les occultait tous. On aurait dit deux perles de Fiel, deux petites billes féroces qui, au moment même où il les découvrait, le toisaient avec une ironie sinistre. Un sourire éclaira le visage du Charognard et découvrit une rangée de dents parfaitement blanches. Dans sa main droite, il portait un long bâton aux extrémités ferrées sur lequel il prenait appui.

La scène n'avait duré qu'un instant et une voix féminine lui répondit dans les profondeurs de l'écurie.

— Tais-toi, gros porc ! ricana-t-elle.

Le Charognard jeta un regard de biais dans sa direction.

— Petite garce, grogna-t-il en retroussant les lèvres, va vraiment falloir que je t'apprenne les bonnes manières.

— Faudrait que tu puisses courir... s'esclaffa l'inconnue en apparaissant dans l'allée centrale.

Aldorn n'y comprenait plus rien. La présence des Charognards dans son écurie échappait à tout entendement. Il ne parvenait plus qu'à hocher la tête de gauche en droite en murmurant :

— Que veux-tu qu'il arrive, que veux-tu qu'il arrive...

Âgée d'une quarantaine d'années, elle devait être Pégasine, à en juger par la couleur de sa peau. Musclée et longiligne, elle ne portait qu'un justaucorps de cuir visible dans l'échancrure d'un long manteau de soie noire à col haut. Des tresses épaisses et blanches tombaient en cascade sur ses épaules et encadraient un visage creusé où brillaient de grands yeux noisette. Elle s'avança dans l'allée et se porta à hauteur de son compagnon. Aldorn distingua alors les tatouages qui couraient sur ses mains et son cou, des traits fins qui ressemblaient à ces signes mathématiques que les marchands consignaient dans leurs registres.

Elle posa un bras sur l'épaule du Charognard et pencha la tête sur le côté, les yeux fixés sur l'aubergiste.

— Salut, l'ami, dit-elle avec désinvolture.

Sa voix était sensuelle, presque envoûtante, et Aldorn se pinça avec l'espoir de se réveiller dans son lit après un terrible cauchemar.

— Quoi ? fit-elle en surprenant son geste, je ne te plais pas ?

Elle s'était adressée à lui comme s'il n'était qu'un enfant. Il voulut sourire mais ses lèvres tremblaient si fort qu'il parvint tout juste à ébaucher une grimace. Elle haussa les sourcils et ajouta d'une voix onctueuse :

— Pauvre chéri...

Aldorn pensa à son enfance, aux gaillards qui l'importunaient dans les ruelles de son village natal. Il ressentait la même chose, le sentiment d'être totalement impuissant et de devoir se résigner au petit jeu de ses bourreaux sous peine de les vexer et de subir un châtement encore plus cruel.

— Chers amis, déclara soudain une voix venue d'une stalle sur sa droite. Je veux bien croire que cette écurie soit pittoresque et vaille la peine qu'on y passe la soirée mais j'avais d'autres idées en tête en acceptant de souffrir le martyr pour venir jusqu'ici.

Un homme apparut dans l'allée, un Licornéen à la peau d'ébène vêtu d'une tunique de soie pourpre. Les mains à hauteur du visage, il se massait les tempes et affichait une expression contrariée. Il portait aux pieds de longues bottes à talon et sur l'épaule gauche une cape brune bordée de fourrure. Ses yeux ténébreux se posèrent sur Aldorn :

— Un autochtone, j'imagine ?

— Une petite fouine, ouais, renchérit le plus gros d'entre eux.

— Tais-toi, je t'ai dit, le rabroua la Pégasine en frappant un coup sec sur son ventre.

— Symentz n'est pas là ? demanda le Licornéen. J'insiste, je n'ai pas l'intention de m'éterniser dans cette bauge. Il plane ici une odeur de crottin parfaitement insoutenable.

— C'est... c'est mon écurie, balbutia Aldorn sans vraiment savoir pourquoi il avait voulu répondre.

Le Licornéen interrompit son massage et leva les bras au ciel :

— Par la grâce des Licornes, peut-on m'épargner ce spectacle pathétique ? J'ai un mal de tête effrayant et je dois, en plus, écouter le babil rocailleux de ce bipède mal fagoté ? Non, franchement, chers amis, soyons sérieux. Je vous en prie...

— Tu parles trop, susurra une voix qui devait à coup sûr être celle du quatrième inconnu.

Il surgit de l'obscurité de manière si soudaine qu'Aldorn sursauta et se mordit la lèvre pour ne pas crier. Il crut un moment qu'il avait affaire à un enfant. Il était petit, malingre et d'une blancheur cadavérique. Son teint cireux accentuait la finesse de ses traits, tout comme son cou gracile et son crâne rasé. Aldorn pensa à cette poupée de porcelaine qu'il avait un jour aperçue dans les bras d'un enfant de haute lignée et se demanda si l'homme pouvait seulement affronter le vent sans risquer de s'envoler. Vêtu d'une robe légère de couleur prune et chaussé de simples sandales, il se déplaçait

en silence sans paraître toucher terre. Curieusement, son apparition rassura l'aubergiste comme si l'aspect chétif du personnage démentait le cynisme des trois autres. Ceux-là, d'ailleurs, s'étaient tus et s'écartèrent pour lui céder le passage. Aldorn croisa alors son regard et frémit. La folie couvait dans ses yeux aigue-marine, pareille à une porte ouverte sur l'abîme. L'aubergiste sombra dans les deux saphirs étincelants, littéralement vidé de toutes ses forces. Il lâcha sa fourche et demeura pétrifié, incapable d'échapper à ce siphon maléfique qui aspirait son âme.

— J'ai faim, lui dit-il soudain d'une voix douce.

La voix se fraya un chemin dans l'esprit d'Aldorn qui se contenta de hocher la tête. Il voulait protester, supplier cet homme de ne pas s'approcher de sa femme et de ses filles mais aucun mot ne parvint à franchir ses lèvres.

Adossé au coin d'une stalle, les bras croisés sur la poitrine, le Licornéen soupira :

— Je t'en prie, Symentz... Si mes souvenirs sont bons, tu es déjà mort. Ce qui, sans vouloir paraître mesquin, signifie que tu es un Charognard. Et, jusqu'à nouvel ordre, dit-il en laissant poindre son agacement, un Charognard ne *mange* pas.

Symentz pivota pour faire face à son compagnon.

— J'ai faim, répéta-t-il.

La Pégasine fit claquer sa langue :

— D'accord, d'accord !

Elle vint se planter sur le seuil de l'écurie, les yeux levés au ciel :

— De toute façon, Arnhem ne nous rejoint pas avant ce soir.

L'homme au bâton ferré haussa les épaules :

— On fait comme t'as dit, Jaëlle.

Le Licornéen baissa les yeux au sol :

— Très bien. Apparemment, je dois être le seul à vouloir agir avec tact et discrétion.

— Qui a parlé d'agir autrement ? rétorqua la Pégasine sans se retourner.

— Je t'en prie... Tu sais très bien comment les choses peuvent finir.

— Si tu veux l'arrêter, libre à toi.

— Sans façon, capitula le Licornéen.

Aldorn décela dans cette dernière phrase une menace concrète pour lui et les siens. Il avait du mal à réfléchir et à rassembler ses pensées éparpillées par la peur mais il sentait que son épouse et ses filles couraient un terrible danger. Il lui fallait gagner du temps, contenter ces quatre créatures et espérer que la chance frapperait aux portes de son auberge. Il songeait aux marchands et surtout à leurs

escortés, à ces vauriens si prompts à vider sa cave. À cet instant précis, il aurait volontiers sacrifié ses meilleurs vins pour leur faire franchir la porte du Sanglier Noir.

Gormi, dit le Ferreux, fit tournoyer son bâton avec nonchalance et rejoignit Jaëlle à l'extérieur. Il n'aimait pas ce Symentz, il n'aimait pas son visage, sa peau délicate et surtout ses silences. Il avait appris à supporter les manières du Licornéen, d'autant qu'il reconnaissait volontiers sa maîtrise de l'épée. Mais ce Basilik... Le Ferreux ne supportait plus ses caprices et cette emprise insidieuse qu'il exerçait sur le groupe. Il avait confié au roi ses inquiétudes à ce sujet mais cela n'avait servi à rien. Il avait le devoir de composer avec cette créature vicieuse et cette injonction lui laissait un goût amer.

Il pencha sa tête en arrière pour laisser la pluie ruisseler sur son visage en songeant au manoir qu'il ferait bientôt construire. Une fois que leur mission serait accomplie, le roi accorderait à chaque membre du groupe le titre de Seigneur. Il tourna légèrement la tête pour apercevoir le profil de Jaëlle qui, elle aussi, profitait de la pluie pour se rafraîchir et chasser le souvenir douloureux du voyage à travers la Sombre Sente. La beauté de cette femme l'excitait prodigieusement. Il avait accepté la mission en partie pour cette raison. Il rêvait de la coucher sur le sol, d'écarter rageusement les pans de son manteau et d'enfouir son visage entre ses jambes. Il humecta ses lèvres violacées et sentit son sexe durcir sous le tablier de laine. Il grogna pour dissiper son trouble et remarqua, sur sa droite, une silhouette qui venait de surgir à l'angle de l'écurie.

Aldorn gémit en silence en voyant apparaître Meya, la plus jeune de ses filles. Une capuche rabattue sur son visage, elle découvrit au dernier moment les visiteurs qui entouraient son père. Surprise par leurs accoutrements, elle marqua un temps d'arrêt puis, n'ayant à l'esprit que les ordres de sa mère, marcha jusqu'à lui.

— Père, des cavaliers en nombre, dit-elle d'une voix essoufflée. Il faut s'occuper de leurs chevaux. Mère est dépassée, elle vous attend et...

Elle s'interrompit et renifla avec une grimace :

— Cette odeur, père ? Vous la sentez ?

Aldorn ne bougeait pas. Les quatre Charognards se tenaient autour d'eux, sous la pluie, et sa fille ne s'était encore rendue compte de rien. Elle l'interrogea du regard en écartant une mèche qui tombait sur son front. Il voulut lui répondre mais Symentz le devança. Sa main blanche et délicate se glissa sous le capuchon et effleura sa joue :

— L'adorable enfant... murmura-t-il.

Le geste tira Aldorn de sa torpeur. D'une seule enjambée, il franchit la distance qui le séparait du Basilik et s'interposa entre lui et

sa fille.

— Je vais vous conduire à l'intérieur, dit-il en essayant d'étouffer le tremblement de sa voix. Suivez-moi.

Symentz sourit. L'aubergiste se retourna et, à pas lents, s'éloigna de l'écurie en serrant la main de sa fille.

Chapitre 10

Januel observait avec intérêt la délégation impériale qui venait de pénétrer dans la salle du conseil. L'aube s'était levée sur Aldarenche et malgré les meurtrières qui filtraient la lumière pâle du jour, le Fils de l'Onde avait tenu à conserver les chandeliers. L'éclat chaleureux des bougies donnait à cette pièce une atmosphère unique en faisant onduler les ombres sur les tissus multicolores qui couvraient les murs.

Les émissaires le fixaient avec intensité, confrontés pour la première fois à l'assassin de l'empereur. Malgré les portraits réalisés à la hâte pour diffuser son signalement à travers tous les pays, ils n'avaient qu'une idée assez vague du meurtrier. Ils crurent un moment à une mascarade en découvrant sa silhouette frêle et ses traits fins encadrés par de courtes mèches noires. Était-il possible que cet adolescent qui flottait dans une simple robe de bure soit ce redoutable criminel que l'empire traquait sans répit depuis les Chaînes d'Émeraude ? Où était le maître d'un Phénix des Origines, l'homme qui avait su déjouer les recherches d'une armée impériale, l'homme qui avait pu atteindre Aldarenche avec l'aide d'un Dragon ?

Un seul n'avait eu aucun mal à reconnaître le Fils de l'Onde. Sol'Cim, prêtre grifféen et depuis peu commandeur des Griffons impériaux, avait identifié au premier regard l'enfant qui l'avait si cruellement humilié à la forteresse impériale. Lorsqu'il avait disparu dans le ciel avec la Draguéenne, la rage lui avait inspiré un geste désespéré, une rune antique qu'il avait griffée sur le sol afin de sceller son destin à celui du Fils de l'Onde. Une telle magie puisait aux racines du M'Onde, à une époque où les Griffons des Origines marquaient la chair mutilée de leurs ennemis. Cette signature victorieuse s'était transmise au travers des âges et Sol'Cim était désormais tenu de la respecter.

Il avait consacré sa vie à l'empire et sa grandeur. Au sein de l'Église grifféenne, il s'était battu corps et âme pour convaincre les prêtres d'agir contre l'indépendance phénicière, d'adopter une attitude intransigeante à l'égard des Tours Écarlates afin d'obtenir un engagement concret des phéniciens pour la cause impériale. Il rêvait d'une armée de Griffons et de Phénix étendant les frontières de

l'empire jusqu'aux confins du M'Onde, de chevaliers aguerris brandissant leurs lames de feu pour dévaster les terres de leurs ennemis. Seul un empire qui s'étendrait des péninsules draguéennes jusqu'à la lointaine Caladre serait un jour en mesure d'affronter la Charogne. Pour terrasser le royaume des morts, il fallait d'abord conquérir le M'Onde. C'était une conviction sincère et absolue qui nourrissait ses ambitions depuis les premiers signes de sa mutation. Il avait appris à ignorer les lâches, prêtres et chevaliers mêlés, qui tremblaient à l'idée de remettre en cause la neutralité phénicière. Ils craignaient que la source ne se tarisse, que les armes de feu leur soient à jamais refusées et préféraient s'en tenir à cette entente poussièreuse qui définissait les rapports entre la guilde et le pouvoir impérial.

Il passa la main dans les plumes soyeuses qui couvraient son cou et toisa Januel. Il trouvait insultant qu'une délégation impériale ait pris la peine de venir jusqu'ici pour entendre son acte de reddition. À ses yeux, la troupe aurait dû donner l'assaut dans la nuit, mettre aux fers les disciples et lui livrer Januel afin qu'il procède en personne à son exécution. Au lieu de cela, les tuteurs impériaux avaient accepté de parlementer... « Vous n'êtes bons qu'à élever une gamine », rumina-t-il. À la mort de l'empereur, le pouvoir était revenu de facto aux tuteurs qui élevaient la fille de l'empereur. Un cercle restreint qui réunissait les proches conseillers de l'empereur défunt et qui tentait de lui trouver un successeur. L'un d'entre eux, le dénommé Méhendre Escel'Hône, avait rejoint la délégation. Le prêtre éprouvait à son égard un mélange de condescendance et de mépris. C'était un petit homme ventripotent, au teint couperosé et à la démarche chaloupée. Grand buveur réputé pour son franc-parler, il hantait les couloirs du pouvoir avec son éternel chapeau de feutre grenat et n'accordait son amitié qu'en de rares circonstances. Il vivait à l'écart dans une bâtisse délabrée de la vieille ville et chassait impitoyablement les courtisans qui tentaient d'obtenir ses grâces pour approcher l'empereur. On s'étonnait depuis longtemps de le savoir si proche du pouvoir alors qu'il ne disposait d'aucune relation influente à la cour. Son bon sens et ses discours sans concession irritaient tout particulièrement l'Église. L'homme avait plus d'une fois dénoncé l'autorité des prêtres sur la conduite du pays et entendait bien jouer de ses prérogatives tutoriales pour leur faire barrage.

Sol'Cim n'y voyait qu'une attitude rétrograde, les rêves d'un homme jaloux qui refusait d'admettre la toute-puissance de l'Église. Il renifla, irrité à l'idée de devoir composer avec ce personnage prétentieux conformément aux ordres de Kohort, haute prêtresse et confidente de ses ambitions. La vieillarde partageait ses inquiétudes, elle l'écoutait et, depuis peu, lui ouvrait sans restriction les portes du temple d'Aldarenche. Cependant, il était lucide et n'entretenait aucune

illusion sur l'issue de leur complicité. D'un simple claquement de doigts, elle pouvait exiger sa tête ou simplement l'excommunier, ce qui, à ses yeux, reviendrait au même. La perspective d'agir dans son ombre ne le gênait pas. Il était prêt à s'effacer pour donner corps à ses rêves impériaux, à verser son sang pour irriguer les terres d'un empire éternel.

Il perçut la respiration sifflante d'Escel'Hône sur sa gauche. Éreinté par sa course dans l'escalier, le tuteur reprenait son souffle et tapotait son visage en sueur. Il portait un habit de deuil mais n'avait pas renoncé à son chapeau. Ses yeux, pétillants et mobiles, détaillaient la pièce avec curiosité. Lorsque leurs regards se croisèrent, il se contenta d'un petit sourire énigmatique et reporta son attention sur Januel.

Le Fils de l'Onde s'était levé pour accueillir la délégation, la main posée sur son cœur possédé. En sommeil depuis qu'il avait soigné les blessures de son maître, le Phénix palpitait néanmoins dans sa poitrine avec une intensité rassurante. Cette présence l'encourageait et diffusait une chaleur perceptible à travers le tissu épais de sa robe. Il n'avait toléré que le Féal pour le soutenir durant les négociations et avait refusé que Farel ou les disciples l'assistent. Il voulait une rencontre symbolique, pour les siens et pour ses adversaires, afin de démontrer qu'au travers des épreuves traversées, il avait assumé la lourde charge que les Ondes lui avaient confiée. Il n'agissait pas par orgueil mais par pudeur à l'égard du sacrifice que tant d'autres avaient consenti pour lui offrir une chance d'être ici.

Il voulait se battre avec dignité parce qu'il jouait, en ce moment même, le destin du M'Onde et qu'il sentait une force nouvelle irriguer ses veines. Il lui semblait avoir abandonné derrière lui la défroque usée de l'enfant qui avait vu sa mère mourir sous les lames perfides des Charognards. Il acceptait sa mort et, surtout, il pouvait lui donner un sens.

La fontaine qu'elle incarnait dans son esprit, cette eau limpide à laquelle il avait pris l'habitude de s'abreuver pour se redonner courage prit soudain un sens si concret qu'il frissonna de la tête aux pieds. Oui, elle était là, dans son corps. Elle et toutes les autres, toutes les Ondes qui s'étaient sacrifiées pour qu'il voie le jour. La magie coulait dans son sang, dans ses veines et il songea au fleuve des Cendres, à la similitude troublante entre ces veines irriguées par le pouvoir des Ondes et ce fleuve qui clôturait la Charogne. Se pouvait-il que son sang le protège de la même façon d'un péril qui enflait à l'intérieur de son propre corps ? Il chassa cette pensée et reporta son attention sur les visiteurs.

Son salut fut celui de l'Asbeste, les mains jointes par les paumes à hauteur du visage, les doigts déployés comme les flammes

d'un Phénix. Les émissaires répondirent par un petit hochement de tête puis un homme s'avança. Maigre et pâle, il tenait avec précaution un codex d'ivoire. Il s'immobilisa devant Januel et le déroula à la verticale. Le parchemin heurta le sol dans un murmure. L'émissaire s'éclaircit la gorge puis commença à lire d'une voix grave :

— Januel, nous sommes ici pour vous présenter les termes de votre reddition. Par respect pour la guilde des phéniciens que vous représentez, l'empire a accepté le principe de cette rencontre. Ici présents, le général Dan'Khan, commandant des légions impériales du Scorpion...

Un homme trapu aux cheveux longs couleur d'onyx se contenta d'un petit mouvement du menton. Le visage ascétique et gâté par des cicatrices, il posa sur Januel un regard d'acier.

— Messire Medel'Hen, Mercantil impérial et cousin de l'empereur défunt...

Les yeux clairs, un visage rose encadré par des cheveux blonds et soyeux, l'homme en question n'avait pas plus de trente ans et paraissait mal à l'aise. Il ébaucha une grimace et, d'un geste pressé, invita l'émissaire à poursuivre sa lecture.

— Messire Escel'Hône, tuteur impérial et membre du conseil transitoire...

Ce dernier retira son chapeau pour saluer, les yeux plissés.

— Messire Sol'Cim, mandaté par l'Église et commandeur des Griffons impériaux...

Le prêtre répondit à son nom par un claquement de bec, les plumes hérissées.

— Les représentants de l'empire sont disposés à définir les conditions de votre reddition, poursuivit l'émissaire. Elle prendra acte, de gré ou de force, à la tombée de la nuit. Si les portes de cette tour demeurent fermées lorsque le dernier rayon du soleil disparaîtra, les autorités impériales se réserveront le droit d'user de la troupe pour en prendre possession. De plus, nous exigeons que vous, Januel, répondiez de vos crimes devant la cour impériale afin d'être jugé pour le meurtre de l'empereur de Grif'.

L'émissaire marqua un temps d'arrêt et abaissa son bras qui tenait le codex. Le grésillement des chandelles et le froissement des étoffes couvrirent le silence avant qu'il ne reprenne la parole d'une voix pincée :

— La délégation impériale a fait preuve de clémence en acceptant de vous rencontrer. Elle a agi dans ce sens pour éviter un bain de sang. Si vous vous obstinez, l'empire fera preuve de détermination.

Januel redressa les épaules :

— Quelles sont les charges retenues contre la guilde ?

demanda-t-il.

Sol'Cim fit un pas en avant pour poser sa main sur l'épaule de l'émissaire et consulta ses compagnons du regard pour prendre la parole. Ils acquiescèrent en silence.

— Les charges, Januel ? Je m'étonne de devoir vous les rappeler.

Sa voix nasillarde s'éleva, vibrante et sentencieuse :

— Votre guilda s'est rendue coupable de négligence envers le peuple grifféen. Par votre faute, des milliers de citoyens ont été massacrés et condamnés à subir les assauts de la Charogne sans avoir le droit de se défendre. Vous humiliez ce pays en le regardant mourir. Il n'est plus question, aujourd'hui, de laisser une telle nonchalance impunie. Cette guilda, votre guilda, Januel, n'existe déjà plus. Elle appartient désormais à l'empire qui entend se donner le droit, le simple droit de défendre ses frontières que votre guilda livre sans scrupule au royaume des morts. Voilà les charges qui pèsent contre vous !

Januel observa un moment les visages tournés vers lui. Ils reflétaient une hostilité de principe, une méfiance largement entretenue par les rumeurs qui couraient à son propos. Dans les yeux du Mercantil impérial, il lut aussi la peur. En retrait par rapport aux autres, de manière à rester près de la porte, l'homme guettait ses réactions comme s'il craignait d'être foudroyé d'un instant à l'autre par les flammes du Phénix. Ce regard éclaira Januel sur le pouvoir qui était le sien. Son périple avait marqué les esprits et inspirait désormais la crainte. Il ignorait s'il fallait en rire ou en pleurer.

— Je ne signerai pas cette reddition, déclara-t-il. Ni aucune autre d'ailleurs. Si vous voulez condamner l'assassin de l'empereur, alors vous devrez condamner le Fiel. Celui qui a embrasé le Phénix des Origines embrasera de la même façon vos Griffons ! Vous voulez un coupable ? Tournez-vous vers vos Féals, exigez de l'Église qu'elle retire l'almandin qui orne leur front ! Ils en mourront, vous le savez aussi bien que moi... Votre procès n'est pas le bon, émissaires impériaux. Votre coupable vit en chaque Féal depuis des siècles, depuis que la Guerre des Origines a créé le royaume des morts. Voilà votre procès... et votre coupable ! Une Charogne qui dévaste vos terres, vos fermes, qui massacre vos gens et qui, chaque jour, chaque matin, brille comme un soleil noir aux fronts de vos Griffons. L'assassin de l'empereur vit auprès de vous et il n'a qu'un nom : le Fiel. Alors, oui, s'il faut aujourd'hui chercher un coupable, je vous l'offre volontiers. Il ne s'est jamais caché, il a gangrené ce M'Onde et s'apprête à le détruire.

Rien n'avait préparé la délégation impériale à entendre ce jeune garçon marteler une réponse aussi cinglante.

— Ce M'Onde est malade, ce M'Onde agonise et vous voulez me juger ? les interpella Januel d'une voix claire. Ouvrez les yeux, messires, et j'ouvrirai les miens. Les guildes phénicières ont commis une terrible erreur en privant chaque homme et chaque femme, enfant ou vieillard, d'un combat qui pourrait être le dernier. Nous allons réparer cette erreur, nous allons ouvrir les portes de nos tours pour qu'une armée se lève, une armée qu'aucune frontière n'arrêtera et qui luttera jusqu'au dernier souffle de vie pour repousser la Charogne.

Januel parlait avec son cœur. Il ne voulait dire que la vérité et se livrer tel qu'il était, phénicien et fils de la Mère des Ondes.

— Mais tout cela n'a pas d'importance. Je suis chargé, par les Ondes, de vous sauver, de *nous* sauver. Mon pouvoir sur le Fiel est un héritage difficile. Si je parviens à le maîtriser, je ferai renaître les Phénix qui veillent dans le fleuve des Cendres et j'anéantirai la Charogne. Et pour cela, j'ai besoin de vous. Je veux que vous mettiez à ma disposition vos navires, vos soldats et vos Féals afin que je rejoigne la Caladre où les moines blancs me formeront et me permettront de mener ma quête à son terme.

Il s'interrompit, à bout de souffle. Paralysé par la surprise, Sol'Cim se demandait s'il ne rêvait pas, s'il n'était pas encore affalé sur les coussins moelleux du temple d'Aldarenche, enivré par le vin sombre de Chimérie. L'insolence du phénicien dépassait l'entendement. Il avait imaginé bien des choses sur cette rencontre, persuadé que Januel essayait simplement de gagner du temps et de sauver sa tête. Mais de telles exigences... Un ricanement irrépressible monta dans sa gorge. Il essaya de penser à autre chose mais le rire était déjà là. Il explosa comme le grincement d'une meule malmenée, nerveux, aigu et saccadé.

Ses compagnons attendirent qu'il reprenne ses esprits en jetant des regards gênés en direction du phénicien.

— Reprenez-vous, enfin... grommela le général en tapotant l'épaule de Sol'Cim.

Les larmes aux yeux, le prêtre bafouilla une excuse, redressa les épaules et s'adressa à Januel en pointant vers lui un index rageur :

— Vous êtes un assassin ! Vous... vous avez tué l'empereur ! Comment... comment osez-vous nous insulter de la sorte ? Votre tête roulera au pied d'un billot cette nuit et vous demandez... vous voulez que l'empire se mette à votre service ? C'est ridicule et... tellement absurde ! couina-t-il.

— Peut-être pas, dit Escel'Hône.

Januel ne lut que de la curiosité dans le regard de ce petit homme ventripotent. Une curiosité intense et éclairée. Il n'y avait pas de chaises pour les émissaires mais un seul banc rudimentaire où le tuteur s'assit en premier avec un soupir de soulagement.

Le prêtre haussa les sourcils :

— Vous allez rester ici ? lui dit-il. Écouter ce tissu de mensonges ?

Le tuteur retira lentement son chapeau et passa une main potelée sur son crâne où survivait un toupet de cheveux grisonnants.

— J'ai tout mon temps, Sol'Cim. La reddition de ce garçon sera effective au coucher du soleil. D'ici là, j'aimerais en savoir plus.

Medel'Hen se dandinait sur ses pieds, le regard incertain. Il s'était toujours faufilé dans la vie avec une prudence maladive et n'avait, pour le moment, qu'une seule idée en tête : quitter au plus vite cette pièce étouffante de façon à mettre le plus de distance possible entre lui et cet adolescent sournois qui pouvait, d'un instant à l'autre, déchaîner le feu de l'Asbeste. Il détestait autant Sol'Cim et ses rêves frénétiques de conquête mais il se rangea à son avis. Pour sortir d'ici, il fallait mettre un terme à cette négociation ridicule, nuancer l'intransigeance affichée par Sol'Cim et soumettre au plus vite les déments à robe rouge.

— Mes amis, déclara-t-il d'une voix conciliante. Agissons en hommes de raison...

Il se tourna vers le phénicien :

— Messire Januel, ne vous méprenez pas sur nos intentions. L'empire envisage un procès équitable et il me semble que le moment est mal choisi pour plaider votre cause. Les émissaires ici présents et moi le premier, savons que les apparences peuvent être trompeuses et qu'il viendra un temps où nous éclaircirons, dans un climat plus propice et... plus serein, les circonstances du drame. L'accusation portée contre vous est très formelle, peut-être même indélicate et je vous prie d'accepter nos excuses si vous avez pu vous sentir froissé. Néanmoins, je...

— Cessez ! le coupa le général Dan'Khan.

Le Mercantil sursauta et bredouilla quelques mots inintelligibles que le général fit mine de balayer d'un geste sec.

— Januel, déclara-t-il, je suis venu chercher un assassin et les clés de cette tour. Quelle est votre réponse ?

Le phénicien s'assit sur le tabouret et croisa les jambes :

— Je vous propose un marché.

— Je ne marchande pas avec les assassins, rétorqua froidement le général.

— M'avez-vous écouté lorsque j'affirme qu'il ne s'agit plus de savoir *qui* je suis ?

— Il me semble.

— M'écoutez-vous lorsque j'affirme avoir été choisi par les Ondes pour détruire la Charogne ?

Dan'Khan réprima un sourire :

— J'ai écouté, Januel, mais je ne vous crois pas.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta-t-il en fronçant les sourcils.

— Général, intervint Sol'Cim, cette mascarade a assez duré !

Il frappa dans ses mains à l'attention des lanciers disposés de part et d'autre de la porte.

— Gardes, saisissez-vous de lui ! ordonna-t-il, en désignant Januel d'une main solennelle.

Les lanciers impériaux s'ébranlèrent.

— Ne bougez pas, tonna le général.

Ils s'immobilisèrent aussitôt et se remirent au garde-à-vous. Le général pivota vers Sol'Cim :

— Ces soldats n'obéissent qu'à moi. J'ai signé l'acte de reddition, prêtre, et je me suis par conséquent engagé à attendre jusqu'au coucher du soleil. Ces soldats n'arrêteront personne...

Il reporta son attention sur Januel avant que Sol'Cim n'ait l'occasion de protester :

— Écoutez-moi bien. Je veux une réponse claire, phénicien. Remettez-vous les clés de cette tour aux autorités impériales et vous constituerez-vous prisonnier ?

— Non, répondit-il calmement.

— Très bien. Dans ce cas, nous reviendrons au crépuscule.

— Pas si vite, général, le retint Januel. Vous ne sortirez pas d'ici avant que j'aie pu...

— Avant quoi, jeune homme ? l'interrompit-il d'une voix puissante. Auriez-vous l'audace de me donner des ordres ?

Il se trouvait à mi-chemin de la porte, tourné de trois quarts. À ses côtés, Sol'Cim s'efforçait de contrôler sa rage, trahi par les plumes frémissantes de son cou. Le Mercantil avait reculé jusqu'à la haie des lanciers et Escel'Hône, impassible, s'éventait à l'aide de son chapeau. Il ne semblait pas vouloir emboîter le pas au général et s'adressa au phénicien d'une voix calme :

— Januel, vous prétendez être envoyé par les Ondes, n'est-ce pas ?

— C'est la pure vérité.

— J'entends bien... mais en avez-vous la preuve ?

— Vous voulez une preuve ?

— Peut-être... Laissez-moi broser un résumé de la situation. Cette nuit, l'un de vos disciples est venu, en votre nom, demander la tenue d'un... conseil, appelons-le comme ça. À ce conseil devaient assister des personnalités influentes susceptibles de répercuter à l'échelle de l'empire ce que vous aviez à nous dire. Nous avons été surpris, vous pensez bien, de savoir que vous vouliez rencontrer une délégation impériale alors que la situation, logiquement, ne l'exige

pas. Une situation fort simple, vous en conviendrez. Vous avez assassiné l'empereur et vous êtes venu trouver refuge ici même, auprès des Maîtres du Feu. Et puis, il y a eu ces incidents curieux, ce Phénix – je suppose que c'est le vôtre – qui a lutté au sommet de cette tour pour repousser une Sombre Sente dont l'odeur a porté jusqu'aux frontières de ce quartier. Je vais vous dire ce que je pense de tout cela et ce qui, selon moi, s'impose. Je suis disposé à vous écouter car je n'admets pas, contrairement à certains, l'assassinat de l'empereur. Beaucoup ont voulu se contenter des faits. Moi, je veux les comprendre et savoir *pourquoi* vous l'avez assassiné... Je veux également comprendre pourquoi vous avez pris tous les risques pour échapper aux autorités impériales et finalement venir vous réfugier ici, dans cette tour où vous seriez nécessairement pris au piège. Vous auriez pu rester caché et même disparaître !

Il se redressa avec difficulté et remit le chapeau sur son crâne.

— Je ne suis pas le seul à vouloir comprendre, reprit-il. Au cœur de l'empire, des voix s'élèvent, des voix de plus en plus nombreuses... Saviez-vous que des soldats sont allés jusqu'à la tour de Sédénie pour en apprendre davantage ? Vous êtes très mystérieux, Januel, et il est important que vous dissipiez les ombres qui vous entourent.

— Je suis fils des Ondes, souffla Januel. Elles se sont sacrifiées et unies en un seul corps, celui de ma mère, afin de pouvoir donner naissance à un homme qui aurait le pouvoir de contrôler le Fiel. Je suis né sur les champs de bataille, j'ai grandi auprès des soldats, dans le sillage de la guerre. La Charogne nous traquait et a fini par nous retrouver. J'ai trouvé refuge en Sédénie et je suis devenu un phénicien. J'ai ignoré la nature du sang qui coulait dans mes veines jusqu'au jour où l'empereur, en me choisissant pour faire renaître son Phénix, m'a mis en présence d'un Féal des Origines, semblable à ceux qui forment le fleuve des Cendres. Mon pouvoir s'est éveillé – un pouvoir que je ne connaissais pas et que je ne contrôlais pas. L'empereur est mort... J'ai fui pour une seule raison : obéir aux miens, rejoindre la Guilde-Mère afin de me soumettre aux Maîtres du Feu, les seuls qui pouvaient comprendre ce qui s'était passé, qui pouvaient contrôler mon pouvoir et sauraient ce qu'il convenait de faire...

— Pourquoi ne pas nous avoir dit tout cela avant ? dit Escel'Hône en se portant à sa hauteur.

— M'auriez-vous écouté ? rétorqua Januel en le fixant droit dans les yeux. Il vous fallait un coupable. Vous m'auriez jugé sans discernement, simplement pour nourrir la colère du peuple.

— Cet homme dispose d'un pouvoir impie, siffla le prêtre. Il doit être remis aux mains de l'Église pour être exécuté...

Sol'Cim songeait avec force aux propos de Kohort, la vieille

prêtresse. Elle brûlait de rencontrer le phénicien, d'approcher ce pouvoir immense et sans doute d'avoir une chance de se l'approprier.

— Mon pouvoir ne s'exerce que sur le Fiel des Origines, lui dit Januel.

— Fascinant, mon garçon... avoua le tuteur. Pour être franc, je commence seulement à entrevoir les enjeux. Et si, par malheur, vous disiez la vérité, je n'ose songer à la responsabilité de l'empire dans cette affaire. Vous savez, j'aimais l'empereur et j'aurais volontiers offert ma vie ce jour-là pour que les flammes du Phénix me dévorent à sa place. Pourtant... pourtant je ressens une chose étrange, à présent.

Il fixa le phénicien dans les yeux :

— Comme si sa mort avait été un sacrifice, comme s'il n'y avait eu que cet homme, illustre parmi les illustres, pour révéler l'importance de votre pouvoir.

Un long silence s'imposa. On entendit une mèche grésiller puis s'éteindre. Januel sentit le regard d'acier du général vrillé sur lui. Il perçut l'hésitation du Mercantil, écartelé entre une peur viscérale et la fascination inspirée par les propos du phénicien.

— Un homme de l'eau et du feu, murmura Dan'Khan. Un homme de l'Onde et du Phénix. Quel étrange paradoxe...

— Januel, dit Escel'Hône, si, et je dis bien... si nous devons vous croire, que faut-il faire ?

— L'empire doit m'aider à rejoindre la Caladre, répondit-il.

— Ceux qui dirigent ce pays pourraient comprendre mais pas le peuple...

— Je sais, affirma le phénicien. Et je crois qu'il n'est pas utile qu'il sache où je vais ni même pourquoi.

— Vous nous invitez à trahir la confiance du peuple ? rétorqua froidement le tuteur.

— Pour gagner du temps, oui. Ou peut-être pourriez-vous mettre en scène mon exécution ? Ce serait un bon moyen d'apaiser le peuple...

— Et de tromper la Charogne, renchérit Escel'Hône. Car elle sait que vous êtes ici, n'est-ce pas ?

— Oui, la Sombre Sente a pu s'incarner ici même, dans cette pièce...

Le Mercantil fit instinctivement un pas en arrière.

— L'exécution est une bonne idée, avança le général.

Sol'Cim s'approcha du tuteur :

— J'espère, le menaça-t-il, que vous avez conscience de ce que vous faites, messire Escel'Hône. L'Église saura de quelle manière vous avez marchandé avec cet assassin. Et rien, pas même vous, général, fit-il en lui jetant un regard acéré, ne saurait me convaincre que vous n'agissez pas en ce moment contre les intérêts de l'empire.

— Vous m'accusez de trahison, prêtre ? gronda Dan'Khan.

— Je n'ai rien dit de tel. Je constate simplement, et les soldats qui sont ici pourront en témoigner, que vous oubliez un peu vite l'acte de reddition officiellement paraphé par les plus hauts responsables impériaux.

— Je n'ai rien oublié, rétorqua le général d'une voix cinglante. Ni l'acte de reddition ni la manière dont vous avez outrepassé votre autorité en donnant des ordres à *mes* soldats.

Januel cherchait en hâte un moyen de convaincre ses visiteurs, la preuve irréfutable qu'il était le Fils de l'Onde. Il se refusait encore à faire mander Farel. Sa conscience lui dictait toujours de trouver en lui-même les ressources nécessaires pour mener à bien cette négociation.

Une preuve...

Tandis que le général et le prêtre se mesuraient du regard dans un silence tendu, le phénicien se tourna vers son cœur et écouta le Féal qui sommeillait à l'intérieur. Était-ce auprès du Phénix qu'il devait trouver la puissance nécessaire pour convaincre les émissaires de sa légitimité ? L'idée lui parut aussitôt ridicule. À quelle fin se servirait-il d'un feu qu'ils connaissaient déjà ?

Si proches du Phénix, ses pensées se réchauffèrent néanmoins au contact des flammes endormies. Il s'attarda un moment, fasciné par leur mouvement lancinant et leur chaleur réconfortante. La scène se déroulait dans son esprit et manquait de netteté mais il discernait peu à peu des détails qu'il n'avait jamais vus auparavant. D'ordinaire, lorsqu'il se tournait vers son cœur pour parler au Féal, il ne percevait qu'une présence irradiante. À présent, il le *voyait* comme si la scène faisait partie de ses souvenirs.

Un décor prenait forme.

Sous le corps de l'oiseau de feu, il vit du sable puis, au-delà, les contours d'une falaise. Il se trouvait au pied d'une crique de rochers sombres et humides, sous un ciel nuageux. Il songea à la Charogne mais discerna au même moment la silhouette familière et rassurante, – bien qu'il ne sût pas pourquoi – d'une petite maison tassée contre le flanc de la falaise. Il savait qu'un souvenir précis tentait de s'imposer et que cette maison cherchait le chemin de son cœur. Il fit un pas dans sa direction. La tour, la salle du conseil et les émissaires disparurent... Il sentit le sable crisser sous ses pieds et distingua une lumière bleutée aux fenêtres de la maison. Il pivota et découvrit, sur sa gauche, une mer agitée qui venait mourir sur le rivage en vagues sinistres. Allongé sur le sable, le Phénix ne bougeait pas. Son poitrail se soulevait en rythme en faisant jaillir de petites flammèches. Januel se porta à sa hauteur et recula au dernier moment, surpris par la chaleur qu'il dégageait. L'air lui-même semblait se consumer autour de l'oiseau et le phénicien s'écarta pour le contourner et rejoindre la maison. Il

marchait lentement, ralenti par le sable, et perçut, au fur et à mesure qu'il se rapprochait, l'écho d'une voix féminine. Il se mit à courir et s'immobilisa sur le seuil, la poitrine haletante.

La maison ne comptait qu'une seule pièce. Au centre trônait un large fauteuil de bois blanc occupé par une femme.

Sa mère.

Il voulut s'élancer vers elle mais s'en empêcha, pétrifié à l'idée qu'un mouvement de plus puisse dissiper le rêve. Elle n'était pas seule. Dans ses bras, blotti contre sa poitrine, dormait un enfant de quatre ou cinq ans dont elle caressait le front d'une main légère.

— Mère... bafouilla Januel.

Elle ne l'entendit pas. Le phénicien vit les flammes bleues et pâles qui onduaient derrière elle et qui nimbaient la pièce dans une lueur marine.

— Mère, répéta-t-il en forçant la voix.

Il comprit qu'elle ne le voyait pas, qu'il n'existait pas... Il s'approcha et voulut la toucher mais sa main ne rencontra que le vide.

— Mère... supplia-t-il.

Mais elle ne regardait que l'enfant aux yeux fermés. Januel se pencha et poussa un cri rauque.

Ce visage... c'était le sien.

Les paupières de l'enfant cillèrent et s'ouvrirent. Leurs regards se croisèrent et Januel ressentit au tréfonds de son âme une douleur fulgurante. Il hurla, les muscles tétanisés, et se sentit basculer dans une eau noire et glacée. Il hurla de plus belle, se débattit mais ses gestes ne servaient qu'à l'enfoncer un peu plus. Il lutta avec l'énergie du désespoir mais en vain. Une eau visqueuse engloutit sa bouche, s'infiltra entre ses lèvres... Il ferma les yeux, persuadé qu'il était en train de mourir.

La douleur cessa à l'instant même où il acceptait de mourir dans les yeux de l'enfant. Son corps lui parut soudain plus léger. Sur son front, une main aimante écartait les mèches de ses cheveux. Il rouvrit les yeux et aperçut le visage de sa mère penchée sur lui.

— Tu as fait un mauvais rêve ? chuchota-t-elle.

— Oui...

Il avait conscience d'habiter le corps d'un enfant, d'avoir rejoint son propre corps alors âgé de six ans. Mais le rêve, ou quoi que ce soit d'autre, l'empêchait de le contrôler. Il logeait dans sa conscience en simple spectateur mais pouvait ressentir la moindre de ses émotions.

L'enfant avait pleuré. Dehors, sur la plage, s'étaient échoués les cadavres de plusieurs marins victimes d'une tempête. À l'aube, sa mère l'avait conduit ici pour qu'il les voie, pour qu'il les touche et puisse, sous sa main, sentir la Charogre réclamer son dû. Il savait que

sa mère considérait cela comme une épreuve, qu'il fallait accepter de poser la paume sur la chair molle et froide des marins pour qu'elle soit fière de lui. Il n'avait pas pu retenir ses larmes en sentant l'empreinte invisible du royaume des morts fouiller l'âme des marins pour traquer et écraser la substance même de la vie, le fil fragile qui les reliait encore à ce monde.

Bien qu'il l'eût découvert après coup, ses sanglots avaient privé la Charogne de son funeste festin. Fils de l'Onde, il avait pu arracher aux cadavres l'essence de leur vie et la pleurer afin qu'elle rejoigne la terre, afin qu'elle nourrisse le M'Onde. L'alchimie l'avait laissé exsangue, les lèvres bleues et les yeux pâles. Mais il avait remporté une victoire et, tandis que sa mère le portait dans ses bras pour le ramener vers la maison, il se rendit compte qu'il avait découvert le prix de la vie.

Januel ressentit à nouveau la douleur qui l'avait saisi en croisant le regard de l'enfant. Trahi par ses jambes, il tomba à genoux. En un éclair, il comprit qu'il venait de revivre une scène majeure de son enfance, un souvenir que la mort de sa mère avait longtemps enfoui au plus profond de son âme.

À genoux mais conscient, il releva les yeux. Le général s'était effondré sur le banc, le visage terreux. Escel'Hône se trouvait à côté de lui et tripotait les bords de son chapeau en se mordillant les lèvres. Derrière lui, le Mercantil essuyait ses yeux humides à l'aide d'un foulard. Sol'Cim, lui, n'avait pas bougé. Seule l'expression de son visage avait changé. Elle reflétait une terreur indicible et écrasante, comme si l'homme venait de contempler sa propre mort.

Le regard du phénicien délaissa les émissaires et se posa sur le sol, à l'endroit même où ses mains s'étaient posées pour l'empêcher de s'effondrer sur le sol. Il pensait les tenir à plat mais s'aperçut qu'il serrait les poings, les phalanges blanchies par l'effort. Il se redressa et, lentement, ouvrit les mains.

Des perles.

Quatre petites perles d'une pureté extraordinaire, d'un bleu si lumineux qu'il dut détourner les yeux et refermer les doigts pour filtrer leur éclat. Il connaissait la nature infiniment précieuse de ces bijoux. Il connaissait aussi leur rôle et savait qu'il pouvait les détruire...

Sa mère lui avait expliqué comment, au même titre que le Fiel qui ornait le front des Féals, l'essence de la vie brillait dans le cœur des hommes. L'héritage de l'Onde figurait en chacun sous la forme d'une perle et Januel le phénicien pouvait en disposer comme il l'entendait.

Il les avait volées dans leur cœur et les tenait à présent dans sa main, libre de les écraser ou de les rendre. Il ignorait encore le

sentiment des quatre hommes mais se doutait que, privés de ce précieux joyau, ils n'étaient plus retenus dans le M'Onde. Leur corps vivait mais leur âme, elle, oscillait entre le monde des morts et celui des vivants.

Januel mesurait l'étendue de son pouvoir et se refusait encore à y croire. Il les regarda et se persuada qu'il n'avait jamais eu l'intention de les détruire. Il referma délicatement les poings et tendit les bras en direction des émissaires.

Ils frémirent, les yeux révoltés, et vacillèrent sur leurs jambes. Le Mercantil s'effondra dans les bras d'un lancier, le général et le tuteur se soutinrent mutuellement et le prêtre s'appuya contre un mur en murmurant des mots inaudibles.

— Vous avez votre preuve, souffla Januel.

Il était épuisé, les nerfs à vif.

Escel'Hône parvenait tant bien que mal à reprendre ses esprits. Il avait senti la main de Januel plonger dans son cœur pour en arracher la vie... Il n'avait jamais vécu une telle expérience, si fulgurante et si douloureuse. Ses combats, ses sentiments, tout avait disparu d'un seul coup, happé par le poing du phénicien. Il avait senti les frontières de ce monde vaciller et se brouiller pour lui laisser entrevoir l'horizon d'un rivage ténébreux.

Le fleuve des Cendres.

Son âme s'était égarée le long de la sinistre frontière, son âme avait hésité à le franchir. Il était incapable de lutter contre cette force d'attraction, incapable de résister au murmure hypnotique qui montait au-dessus des sombres toitures visibles dans le lointain. Januel aurait pu, d'une simple pression, donner à son âme l'envol nécessaire pour franchir le fleuve et cette perspective terrifiait l'émissaire. Lorsque le phénicien avait tendu les bras dans leur direction, il avait senti son âme renoncer, fuir les abords du fleuve et revenir à sa place, dans le M'Onde et dans son corps.

Le bras posé sur l'épaule du général, il s'éclaircit la gorge et déclara :

— Januel, vous avez ma confiance. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider.

Le général Dan'Khan, commandant des légions du Scorpion, hocha la tête. Le teint livide, il s'efforçait d'oublier ce qu'il venait de vivre et ne rêvait plus que de noyer cette terrible expérience dans un vin chimérien.

— Vous l'avez aussi, renchérit le Mercantil d'une voix faible. Ma confiance pleine et entière...

Sol'Cim ne bougeait plus. Il avait éprouvé une terreur brute, l'âme confrontée à ses peurs les plus profondes. La gorge serrée, il songeait à ses conquêtes, à cet empire grifféen qu'il rêvait de voir

régner sur le M'Onde. Rien, jusqu'ici, n'avait pu l'en dissuader, rien, pas même la perspective de mourir, n'avait pu le faire renoncer. Seulement, le phénicien ne lui avait pas montré la mort mais son royaume. Une étendue sombre et anguleuse, une cité du Fiel... Le prêtre ressentit avec une intensité douloureuse sa volonté se fissurer, ses peurs ancestrales l'emporter sur son serment. Il voulut croire qu'il agissait par prudence, qu'il gagnait du temps et n'accordait à Januel qu'un sursis... Mais l'Onde, dans sa plus parfaite expression, avait submergé son cœur.

Le sens de sa vie bascula. L'énergie qu'il avait employée à penser un empire sans frontière lui parut soudain vaine et aveugle. Ses épaules se voûtèrent, son regard se troubla. Depuis le premier jour, il avait cherché une quête digne de ses ambitions. Il avait cru que ses visions impériales seraient à même d'étancher sa soif, qu'elles donneraient un sens à sa vie. Un sentiment étrange l'envahit, la sensation d'avoir été trahi par ses propres rêves, d'avoir longtemps servi un maître indigne des sacrifices qu'il lui avait consentis. Il se revit au chevet de son père, rongé par la mutation après avoir longtemps pesé sur le destin de l'Église. Il avait voulu égaler cet homme admirable, il avait voulu lui prouver qu'il était capable, comme lui, de devenir un pilier de l'empire. Il l'avait consacré comme un maître spirituel, un maître invisible... Se pouvait-il qu'il ait, toutes ces années, guetté la reconnaissance d'un mort, qu'il se soit inventé un maître à défaut du père ? Il se mit à trembler en regardant vers le passé, en découvrant cette longue marche aveugle sur les traces du défunt.

Un maître.

Celui qu'il avait cherché toute sa vie le regardait à présent avec un mélange de compassion et de prudence. Au-delà de ses pouvoirs et même de ses origines, le phénicien lui offrait une quête susceptible de combler le vide laissé par son père.

Le constat était encore confus mais Sol'Cim savait qu'il servirait cet homme aussi bien qu'il avait servi l'empire. Pour l'heure, il acceptait de renoncer provisoirement au serment qu'il avait griffé au pied de la forteresse impériale.

Il vouerait son existence à Januel et, le moment venu, il le tuerait.

— Vous avez ma confiance aussi, murmura le prêtre.

Januel poussa un soupir de soulagement sans même s'en cacher. La négociation, la rencontre avec sa mère et la manifestation du pouvoir qu'il tenait des Ondes l'avaient vidé de ses forces. Il n'avait plus envie de persuader ou de convaincre. Il ne rêvait plus que d'un bain brûlant, d'un lit confortable et d'un sommeil sans rêve.

Les émissaires s'étaient rapprochés et l'entouraient, les yeux

encore humides. Januel passa la main dans ses cheveux et déclara :

— À compter de maintenant, les portes de cette guilde sont ouvertes. Chaque disciple aura pour tâche de faciliter le travail des forgerons et de permettre à tous ceux qui en feront la demande de porter une arme de feu. Si l'empire cherche à s'approprier ces armes, les disciples cesseront leur travail et les Phénix ne baptiseront plus une seule épée. Si vous commandez la guilde, vous la perdrez.

» Quant à moi, j'ai besoin de rejoindre la Caladre. Pouvez-vous m'y conduire avec un Griffon ?

— C'est impossible, répondit spontanément le prêtre. Les Griffons ne peuvent franchir la mer d'Ébène ou survoler la Basilice.

Les émissaires opinèrent du chef.

— Pourquoi cela ?

— Les vents sont très puissants et très dangereux. Aucun Griffon n'a jamais pu les franchir. Quant à la Basilice, il n'est même pas concevable de s'aventurer au-dessus de ses forêts. Cela aussi a déjà été tenté. Sans succès.

— Il a raison, confirma Escel'Hône. Seuls les Taraséens peuvent traverser la mer d'Ébène sans encombre. Il n'y a que les Tarasques qui puissent contourner les Contrées Pégasines pour aborder les rivages caladriens.

Januel songea à la silhouette majestueuse de cette cité taraséenne entrevue dans les eaux d'Aldarenche. Il prêta soudain l'oreille à un bruit sourd qui venait de retentir dans les profondeurs de la tour, n'entendit rien de plus et ajouta :

— Mais cela risque de prendre trop de temps.

— J'ai eu l'occasion d'accomplir ce voyage, intervint le général. Cela ne prendra pas plus d'une dizaine de jours.

— Dix jours seulement ?

— Oui, les Tarasques sont capables de filer plus vite que nos meilleurs navires, dit-il avec une voix teintée de respect.

— Bien plus vite, oui, renchérit le Mercantil. Les commerçants qui traitent avec les Caladriens utilisent toujours les Tarasques pour voyager avec leurs marchandises. Je puis vous assurer que c'est le seul moyen, ou tout au moins le plus sûr.

— Très bien, admit Januel. Il semble que je n'aie pas le choix. Je partirai dès demain.

— Nous allons annoncer votre capture et votre... exécution prochaine, lui sourit Escel'Hône dont le visage poupin reprenait peu à peu des couleurs.

Il coiffa son chapeau et se tourna vers Dan'Khan.

— Général, pouvez-vous nous prêter quelques hommes de votre légion pour cette petite mise en scène ?

Ce dernier acquiesça d'un mouvement des paupières et, de

manière à ne pas être entendu des lanciers impériaux, murmura :

— Je veillerai aussi à ce que ceux-là ne puissent en parler, fit-il en les désignant du menton. Un voyage aux frontières chimériennes devrait suffire.

— Voilà comment je vois les choses, dit le tuteur. Nous annonçons votre reddition ainsi que la soumission volontaire de la guilde. Cela devrait apaiser l'humeur de nos citoyens. Vous rejoindrez le port demain. J'irai moi-même parler aux Taraséens afin que vous embarquiez discrètement.

— Je vous ferai escorter dans les égouts par la légion, ajouta le général.

Januel se tourna vers Sol'Cim :

— Et l'Église ?

— Elle sera satisfaite d'obtenir le concours de la guilde.

— Vous n'avez pas compris ma question. Allez-vous avertir les hauts prêtres ?

— Pourquoi... pourquoi ne le ferais-je pas ? répondit-il sur la défensive.

— De toute façon, ils seront au courant, affirma le général d'une voix glaçante. Rien ne leur échappe.

— Alors, ne cachez rien mais assurez-vous qu'ils ne tenteront rien, dit Januel.

— De toute façon, fit remarquer Sol'Cim, même s'ils le voulaient, ils n'auraient pas les moyens de vous atteindre. Avec les Griffons, du moins.

— Que voulez-vous dire ?

— Les Féals font preuve d'une réticence inhabituelle, confia le prêtre du bout des lèvres.

Il trahissait à l'instant un secret qui pouvait lui valoir l'excommunication. Les hauts prêtres s'étaient bien gardés d'alerter les plus hautes autorités impériales sur le sentiment des Griffons et leur attitude étrange à l'égard du phénicien. Même s'ils avaient accepté de combattre le Dragon, cela ne signifiait pas pour autant qu'ils obéissaient à la lettre aux ordres de l'Église. De nombreux prêtres avaient signalé l'ambiguïté nouvelle de leurs Féals, leur mauvaise volonté et parfois même un refus catégorique de patrouiller dans le ciel pour aider les troupes impériales dans leurs recherches. De toute évidence, les Griffons ne désiraient pas affronter le phénicien ou faciliter sa capture. Sol'Cim pensa à la forteresse impériale, à ce vieux Griffon qu'il avait condamné à une mort certaine en le précipitant sur le Phénix qui tentait de s'enfuir avec Januel. Cet épisode avait eu des répercussions profondes dans l'empire. Dans plusieurs régions, l'Église avait dû se justifier sur le comportement anormal des Féals.

— Les Griffons, anticipa-t-il en voyant les sourcils du phénicien

se froncer. Ils semblent vouloir vous... protéger. Ou, du moins, ne pas être obligés de vous faire du mal. On ne peut pas dire qu'ils vous aient aidé... concrètement mais... Comment vous expliquer ?

— Peut-être ont-ils peur de mon pouvoir sur le Fiel ? suggéra Januel.

— Peur ? s'exclama le prêtre avec un petit rire aigrelet. Non, ce n'est pas la peur qui les motive. Il s'agit d'autre chose...

Januel ne répondit pas. L'histoire du M'Onde contée par maître Farel dans la tour de Sédénie lui revenait en mémoire. Aux Origines, sur d'immenses terres encore vierges de toute présence humaine, des animaux s'étaient abreuvés aux ruisseaux de l'Onde. Ce geste avait scellé le destin du M'Onde et ouvert la porte aux mutations, à ces étranges alchimies animales qui avaient donné naissance aux Féals. Cela signifiait-il que chaque Griffon percevait aujourd'hui le lien quasi filial entre lui et les ruisseaux originels ? Qu'ils voyaient la nature du sang qui coulait dans ses veines et qu'à ce titre, ils se devaient de ne pas ralentir sa quête ?

Il posa les yeux sur Dan'Khan :

— Général, je tiens aussi à ce que vous libériez Scende et que vous abandonniez toute recherche concernant Tshan.

— Tshan ?

— L'aubergiste d'Alguediane, lui souffla Escel'Hône.

— Ah oui, Tshan ! Eh bien, dit-il avec les lèvres pincées, je puis faire quelque chose pour lui. Oui, c'est sans doute possible.

— Et Scende ?

Le général interrogea ses compagnons du regard, visiblement gêné par la question.

— Écoutez, dit-il d'une voix lugubre, elle a été confiée à l'Ordre du Lion... Je ne peux rien faire.

— Rien ? s'exclama Januel. Je ne partirai pas sans elle. Faites-la libérer !

— Il a pourtant raison, intervint le tuteur. L'Ordre du Lion a tout pouvoir sur Scende. Nous ne pouvons pas intervenir. Je suis désolé.

— Ce n'est pas utile ! lui rétorqua la Draguéenne.

La surprise pétrifia Januel.

Elle était là, le bras jeté sur l'épaule de Tshan, tenue en respect par les lances des soldats impériaux.

— Incroyable... marmonna le général.

— Laissez-les passer, ordonna Escel'Hône.

Le sourire mutin malgré la fatigue et la douleur qui crispaient ses traits, la Draguéenne franchit l'espace qui la séparait du phénicier et se jeta dans ses bras.

— Scende... murmura Januel en enfouissant le visage dans ses

cheveux noirs.

Son odeur, ses seins pressés contre sa poitrine, son menton posé sur son épaule... Il ferma les yeux pour savourer l'instant le plus longtemps possible.

— Désolée, lui souffla-t-elle dans l'oreille, on a dû passer par les égouts.

Il sourit. Puis il sentit sous ses mains le relief de longues cicatrices :

— Ils t'ont torturée.

— Oui, dit-elle en abandonnant le creux de son épaule.

Ses yeux violets inspiraient toujours une merveilleuse sensualité même s'il distinguait, au fond, une lueur polaire, une petite flamme glacée et muette.

Il la prit par les épaules et la fit reculer d'un pas pour la regarder. Elle portait une tunique sommaire et déchirée en plusieurs endroits qui laissait voir la courbe extérieure de ses seins et le galbe de ses longues jambes nacrées et couvertes, pour l'heure, de sang séché. Elle était sale, elle sentait affreusement mauvais mais elle n'avait jamais été aussi désirable. Il tut son sentiment, persuadé que le moment n'était pas venu, et porta son attention sur Tshan.

L'Archer Noir avait rasé ses longs cheveux dorés et la fatigue se lisait aussi sur son visage. Pour autant, il semblait avoir rajeuni de dix ans. Januel ignorait encore les circonstances dans lesquelles il avait retrouvé la Draguéenne mais cette expédition l'avait indiscutablement changé. Ses traits s'étaient durcis et dans ses yeux noisette étincelait un appétit farouche d'assumer et de profiter de cette seconde chance que Scende et Januel lui avaient offerte.

— Il m'a sauvé la vie, dit la Draguéenne en se déplaçant sur le côté. Ce vieux serpent a réussi à se glisser dans une forteresse du Lion ! s'exclama-t-elle en le poussant devant elle.

— Merci, Tshan, dit Januel. Merci...

— Crois-moi, l'excursion ne fut pas de tout repos.

— Dans mes bras, imbécile !

Même si Scende devait un jour ou l'autre se dresser entre eux, l'étreinte résuma leur complicité : Januel admirait le courage de l'Archer Noir, tandis que ce dernier se sentait à jamais redevable de sa renaissance.

Lorsqu'ils se séparèrent, Januel mit fin à la négociation avec les représentants impériaux. Le général congédia les lanciers impériaux et le phénicien raccompagna lui-même les quatre émissaires jusqu'au rez-de-chaussée où ils réglèrent les derniers détails pour les jours à venir.

Chacun tenait à rejoindre ses quartiers généraux au plus vite afin de prendre les mesures nécessaires pour permettre à Januel de rejoindre la cité taraséenne. Le Mercantil assura le phénicien qu'il

négocierait auprès des Taraséens les formalités du voyage. Le général, de son côté, viendrait chercher Januel à la tour avec des légionnaires de confiance qui l'escorteraient discrètement par les égouts jusqu'au port. De là, le navire personnel d'Escel'Hône se chargerait de le conduire jusqu'à la Tarasque. Le tuteur évoqua également la prétendue exécution du phénicien. Pour préserver le secret, il fallait s'assurer que les disciples ne parleraient pas. Après quelques hésitations, ils parvinrent tous à la conclusion que le plus simple était d'éviter la mise en scène complexe d'une exécution et de faire croire à la mort soudaine du phénicien en présence de la délégation. On prétexterait la folie, une tentative pathétique de prendre en otage les émissaires pour pouvoir s'enfuir. Dans la confusion, Dan'Khan lui-même aurait tué le phénicien. Le général proposa enfin de placer la Guilde-Mère sous l'autorité de la légion afin que nul ne puisse enquêter impunément sur la disparition soudaine de Januel.

Ils conclurent ce conciliabule dans un silence empreint de gravité. Le prêtre grifféen sortit en dernier et empoigna la main de l'élu avec une vigueur inattendue. Januel hocha la tête avec la certitude qu'il pouvait lui faire confiance. Seule la manifestation soudaine du Phénix semblait vouloir dire le contraire. La main de Sol'Cim avait provoqué une réaction étrange du Féal, une colère qui étourdit son maître le temps d'un battement de cil. Le prêtre ne se rendit compte de rien et emboîta le pas à ses compagnons.

Chapitre 11

La troupe avait fait halte au Sanglier Noir pour échapper aux trombes d'eau qui s'abattaient sur la région. Menée par le capitaine Loghorn, officier de l'armée impériale, elle s'était emparée de la salle commune dans un vacarme épouvantable. Domane, l'épouse d'Aldorn, avait pourtant accueilli avec soulagement ces vingt gaillards trempés et affamés. Vingt bouches à nourrir suffisaient amplement à considérer la journée comme gagnée.

Elle invita les soldats à prendre place autour des larges tables de chêne disposées dans la salle commune et renvoya ses deux filles aux cuisines pour alimenter le feu et préparer les marmites. Avisant les traces laissées par les bottes boueuses de soldats, elle songea à son mari qui tâchait en ce moment même de nettoyer l'écurie. Elle soupira puis rejoignit le capitaine de la troupe à sa table.

— Messire, soyez le bienvenu ! dit-elle en se servant d'un coin de son tablier pour essuyer la table devant lui.

— Salut, dame. De la bière pour mes hommes. Un tonnelet, et pas une goutte de plus. Veille aussi à ce que les chevaux soient nourris. Nous avons cheminé depuis l'aube.

— Vous alliez à Aldarenche ?

— Oui. Toujours ce Januel. On était des centaines à écumer la campagne. Ce maudit assassin ne nous a pas laissé une journée de répit !

— On dit qu'il s'est réfugié chez les phéniciens ?

— C'est vrai. J'ignore comment il a pu passer à travers les mailles du filet. Mais, voilà, il a rejoint ces démons à robe rouge...

Domane acquiesça en silence. Le capitaine passa une main dans sa barbe épaisse et encore humide :

— Mes hommes sont épuisés, dame. Je veux que tu les nourrisses correctement. Je te payerai autant qu'il faudra mais ce repas doit être inoubliable ! C'est le premier, sous un toit, depuis plus d'une semaine.

— J'ai préparé du civet au lièvre, cela ira-t-il ?

— Si tu en as pour tout le monde, ce sera parfait.

— J'en aurai assez, promit-elle avec un large sourire.

— Excellent !

Il frappa du plat de ses deux mains sur le bord de la table et s'écria :

— Soldats, civet au lièvre et bière pour chacun d'entre vous !

Des cris de joie accueillirent cette brève déclaration. Le capitaine adressa un clin d'œil à Domane et conclut :

— Allez, dépêche-toi. Ils ont soif et ils ont faim.

Elle salua et s'empressa de rejoindre ses filles aux cuisines. Elle ordonna aussitôt à la plus jeune, la petite Meyra, dont on fêterait les treize ans dans deux jours, d'aller chercher un tonnelet de bière à la cave.

L'aînée, baptisée Lona, avait déjà commencé à faire revenir les morceaux de lièvre dans un sautoir.

— Tu n'as pas oublié le vin ? lui demanda sa mère.

— Non, mère. Je viens de le mettre à bouillir.

Meyra revint bientôt avec le tonnelet et le déposa sur le sol, le souffle court.

— Ma parole ! gronda sa mère en retirant les toiles d'araignée qui s'étaient accrochées à ses longs cheveux bouclés. Va servir ces messieurs et... non, attends. Va d'abord chercher ton père. Il faut rentrer les chevaux. Dis-lui de faire vite, je vais avoir besoin de lui ici. Allez, file !

Meyra s'exécuta aussitôt et se faufila par la porte qui donnait à l'arrière de l'auberge.

Domane délayait des épices dans un bol de bouillon lorsqu'elle remarqua le silence qui régnait dans la salle commune. Elle s'essuya les mains sur son tablier et se tourna vers Lona :

— Que se passe-t-il ?

L'aînée haussa les épaules, les yeux rougis par les oignons qu'elle coupait soigneusement en tranches.

— C'est curieux, tout de même.

Elle se dirigea vers la porte qui séparait les cuisines de la salle commune et l'entrouvrit pour jeter un coup d'œil.

Son époux se dressait sur le seuil de la pièce, le bras passé autour des épaules de Meyra. Quatre individus lui emboîtaient le pas et Domane sut à l'instant même où elle les vit que quelque chose n'allait pas. Les soldats, eux aussi, observaient les nouveaux venus dans un silence pesant. Elle décida de venir à la rencontre de son époux et d'un pas volontaire, traversa la salle commune plongée dans la fumée âcre des pipes. À mi-parcours, elle lorgna le capitaine. Il caressait négligemment sa barbe, un œil vissé sur les visiteurs et la main gauche posée sur la garde de son épée. Une tension presque palpable imprégnait les lieux.

Sensible à l'odeur viciée qui flottait à proximité des visiteurs, elle arbora une mine sévère même si elle s'était juré, dix ans plutôt, de

conserver en toute circonstance un sourire engageant en présence des clients. Elle s'arrêta juste devant son mari :

— Aldorn ? s'exclama-t-elle. Pourquoi restes-tu planté là ?

Elle ne savait pas quelle attitude adopter et préférait s'en tenir à ce qu'elle voyait. En dépit de leur mise et de leur aspect inquiétant, les visiteurs n'étaient sans doute que des troubadours gênés ou intimidés par la présence des soldats. C'était du moins la seule idée qui lui vînt à l'esprit. Ces lèvres violacées ou ce teint livide n'étaient peut-être qu'un maquillage de mauvais goût et cette odeur, une preuve que ces gens-là venaient de loin et n'avaient pas encore eu l'occasion de profiter d'un bain. Elle pensa presque naturellement aux chambres à l'étage et à l'éventualité de pouvoir les remplir pour la nuit, sans compter l'eau chaude qu'elle pourrait facilement faire payer deux ou trois pièces de plus. Un détail, pourtant, l'empêcha d'y croire bien longtemps. Un maquillage ne résistait pas longtemps sous la pluie et cet homme, gros et repoussant, était trempé des pieds à la tête. Elle détailla son visage gras et les clous qui parsemaient sa poitrine avant de sentir les battements de son cœur s'accélérer.

— Ces... ces gens sont affamés, ma douce, souffla Aldorn en poussant Meya devant lui.

Elle connaissait chacune des expressions de son époux et la grimace qu'il voulait faire passer pour un sourire engageant l'incita à se taire. Il avait peur, lui qui ne craignait que les Féals, et cette idée la bouleversa. Confuse, elle prit Meya par la main et commença à la traîner en direction de la cuisine.

Le capitaine Loghorn les en empêcha. Alors qu'elles passaient devant lui, il allongea la jambe de manière à leur barrer le passage et leva les yeux sur Domane :

— Qui sont-ils, dame ? Je peux les sentir d'ici et cette odeur me déplaît.

— Je ne peux pas les chasser, messire, protesta-t-elle sans conviction.

Le capitaine renifla et embrassa la salle du regard. Son instinct ne l'avait jamais trompé et même s'il n'avait pas encore vu la présence manifeste d'une Sombre Sente, il lui semblait bel et bien que quatre Charognards venaient d'entrer dans cette auberge. Cette éventualité le terrifiait mais il représentait ici l'autorité impériale. Il avait déjà combattu sur le front d'une Sombre Sente, il avait constaté avec quelle sauvagerie les Charognards déferlaient sur le M'Onde et ne parvenait pas à concilier ce souvenir avec le comportement si ordinaire des visiteurs qui patientaient en silence derrière l'aubergiste. Tout de même, il y avait cette odeur, parfaitement identifiable, ainsi que la peur tangible de l'aubergiste qui tentait sans succès de ne rien laisser paraître.

Il se leva lentement et écarta doucement l'hôtesse et sa fille. Le regard des soldats était fixé sur lui et, dans la mesure où son intuition était bonne, il se devait de montrer l'exemple. La gorge serrée, il caressa le pommeau de son épée et se porta à hauteur de l'aubergiste.

Symentz fixait la petite fille avec une intensité douloureuse. Il avait perçu la pureté de son esprit à l'instant même où il quittait la rive du fleuve des Cendres pour s'incarner ici, dans le sillage du Seigneur Arnhem. Le Basilik avait espéré que l'âme du dénommé Aldorn parviendrait à étancher sa soif mais il n'avait trouvé que des choses simples, rigoureuses et tristes. En revanche, l'esprit de la fillette brillait dans cette pièce comme un soleil blanc, un trésor inestimable qu'il brûlait de découvrir. Ensorcelé et incapable de se raisonner, il remua les lèvres et s'entendit murmurer :

— J'ai faim...

— Oh non, je t'en prie... supplia le Licornéen d'une voix exacerbée.

Le capitaine, qu'une seule coudée séparait désormais de l'aubergiste, s'adressa à lui d'une voix ferme :

— Monsieur, tenez-vous à laisser ces gens entrer ?

Hanté par le regard du Basilik, Aldorn vit les lèvres du capitaine bouger mais n'entendit rien.

Jaëlle s'impatientait. Rien, pas même Arnhem, n'aurait pu l'obliger à froisser le Basilik mais la situation commençait sérieusement à leur échapper. D'ici peu, ce capitaine trop curieux allait les pousser au pire alors que le roi avait formellement exigé la plus grande discrétion. Elle maudit le destin qui l'avait jadis conduite sur les traces de Januel et qui l'obligeait, aujourd'hui, à le retrouver pour le tuer. Elle gardait un souvenir agréable de l'enfant et plus particulièrement de sa mère, prostituée des champs de bataille. La Pégasine avait passé de longues heures auprès de cette femme. Elle avait partagé son lit et avait même songé un moment à abandonner le mercenariat pour vivre auprès d'elle. Cette époque lui paraissait si lointaine... Elle regarda Symentz et sut que rien ne parviendrait à le détourner de cette fillette, pas même la promesse de revenir une fois la nuit tombée. Tout cela déplairait au Seigneur Arnhem et elle redoutait de mettre en colère un homme aussi puissant.

— Bon, lâcha-t-elle. Va falloir passer aux choses sérieuses.

Elle étendit le bras dans son dos pour attraper une arbalète aux reflets d'émeraude. Elle lui avait longtemps préféré l'arc pégasin mais l'âge aidant, elle s'était laissée séduire par l'efficacité et la puissance de l'arme.

Son geste provoqua un ricanement sinistre du Ferreux.

— Ouais, bien parlé, Jaëlle.

Elle lui jeta un regard méprisant.

— Je vous en prie ! s'exclama Aphrane en levant les bras au ciel. Mais vous vous rendez compte ? Très franchement, j'ai vraiment, mais alors vraiment la sensation d'être le seul à vouloir sauver les apparences dans ce tripot sordide...

Néanmoins, il dégaina son épée, une lame longue et fine, pour saluer les soldats médusés d'une courbette gracieuse. Le capitaine Loghorn avait reculé de trois pas lorsque la Pégasine s'était armée d'une arbalète. Il eut la même réaction en voyant le Licornéen dégainer une épée. À présent, les soldats attendaient ses ordres. Tous s'étaient levés, l'arme à portée de main.

— Monsieur, écarterez-vous, dit-il à l'intention de l'aubergiste.

Aldorn ne réagit pas et le capitaine insista :

— Monsieur, venez vers moi...

À bout de patience, la Charognarde se glissa juste derrière l'aubergiste.

— Toi, dégage, siffla-t-elle entre ses lèvres pincées.

Le carreau transperça le dos de l'aubergiste avec une violence inouïe. Les trente pouces de métal s'enfoncèrent sans difficulté dans la peau, râpèrent sur une côte et s'inclinèrent vers l'intestin grêle qu'ils déchiquetèrent avant de ressortir dans une gerbe de sang et d'esquilles à hauteur du nombril. Freiné en partie, le carreau poursuivit néanmoins sa route et se ficha, avec un bruit sec, dans le pied d'un tabouret. Propulsé en avant par la force du choc, Aldorn trébucha jusqu'au capitaine et s'effondra dans ses bras tandis que les hurlements de Domane déchiraient le silence.

— Plus le choix, fit Jaëlle en se tournant vers ses compagnons. Gardez la fille vivante et tuez tous les autres.

Le Ferreux et le Licornéen acquiescèrent d'un mouvement de tête et s'élancèrent vers les premiers soldats. Leur capitaine soutenait le corps de l'aubergiste par les aisselles. Secoué par des spasmes, Aldorn agonisait, une bave rosâtre sur les lèvres tandis que ses intestins se déversaient lentement vers le sol avec un bruit visqueux. Loghorn hurla à son tour pour s'empêcher de vomir :

— Des Charognards ! Aux armes, aux armes !

Les soldats impériaux n'avaient pas attendu son ordre pour dégainer leurs épées. Frappés par la mort de l'aubergiste, ils se dressèrent devant leurs tables et repoussèrent du talon bancs et tabourets. Le Ferreux s'était déjà propulsé sur une table avec une agilité déconcertante. Le bois gémit sous son poids mais tint bon. Deux soldats se tenaient de chaque côté. Le bâton, tenu de la main droite, amorça aussitôt un large mouvement horizontal et frappa avec un craquement sec les deux premiers soldats. Le fer qui pesait à l'extrémité de son arme les percuta à hauteur des tempes sans leur laisser la moindre chance. Ils s'écroulèrent, le crâne fracassé, avant

même d'avoir levé leurs épées. Le Ferreux pivota légèrement sur lui-même et, de la main droite, se saisit du bâton qui achevait sa trajectoire pour le relancer avec autant de force de l'autre côté de la table. Trompés par la masse spectaculaire du Charognard, les deux hommes n'avaient pas anticipé sa vivacité. Leurs épées se levèrent dans un effort pathétique pour parer la course folle du bâton et ne parvinrent qu'à le détourner légèrement de sa trajectoire initiale. Le bâton manqua le crâne et les cueillit à hauteur du cou en disloquant leurs vertèbres cervicales. Ils s'affaissèrent sur le sol alors que le Ferreux bondissait déjà sur une autre table.

De son côté, le Licornéen avait rapidement jaugé ses adversaires. Des jeunes gens, pour la plupart engagés volontaires, sans grande expérience du combat, fatigués et sous le choc. Des vétérans se seraient empressés de repousser les tables afin de mettre à profit leur supériorité numérique. Ces pauvres garçons, eux, s'en servaient comme des remparts, visiblement peu pressés d'engager le combat. Pour autant, il n'avait pas l'habitude de sous-estimer ses adversaires et se méfiait des deux archers qui se servaient à l'instant même de la confusion pour se hisser sur le comptoir et profiter ainsi d'un angle de tir plus favorable. Il hésita un bref instant entre le capitaine, empêtré par le corps de l'aubergiste, et les deux tireurs. Il lorgna du côté de Jaëlle pour savoir si elle les avait repérés et s'aperçut, avec une grimace, que des poutres l'empêchaient de voir les deux soldats. Il plongea aussitôt entre les tables en ayant à cœur de franchir les vingt coudées qui le séparaient du comptoir sans être arrêté. Il évita une épée d'un mouvement du torse, se baissa pour en éviter une deuxième et s'aïda d'un tabouret pour sauter au-dessus d'une table que des soldats avaient fait basculer devant eux. Il se reçut avec souplesse de l'autre côté et s'apprêtait à bondir lorsque l'impulsion brisa net le talon de sa botte gauche.

— Je vous en prie ! s'écria-t-il devant trois soldats qui, pétrifiés par son apparition, levaient leurs épées pour lui barrer le passage.

Derrière eux, les deux archers debout sur le comptoir bandaient leur arc en direction du Ferreux.

— Mon talon ! gémit le Licornéen en le raflant au sol pour le jeter au visage d'un soldat.

Ce dernier l'évita par réflexe et le Charognard profita de l'effet de surprise pour le percuter de l'épaule, et s'engouffrer dans l'espace libéré. L'épée d'un soldat accrocha sa cape et lui arracha un gémissement.

Les deux archers notèrent sa présence au dernier moment et décochèrent leurs traits à bout pourtant. Le Licornéen avait anticipé leur réaction et s'était déjà jeté au pied du comptoir. Les deux flèches sifflèrent au-dessus de sa tête et se brisèrent au sol. Il se releva, face

aux deux soldats, prit le temps de saluer en dressant son épée à la verticale puis, d'un geste précis, faucha la surface du comptoir à hauteur de leurs chevilles. Forgé dans le désert, le tranchant effilé de sa lame coupa les os avec une facilité et une précision redoutables. Les deux archers hurlèrent et basculèrent en arrière. Le Licornéen balaya les membres sectionnés avec un petit rire aigret et se retourna pour affronter les soldats qui accouraient en renfort.

Symentz ne prêtait aucune attention au combat qui faisait rage autour de lui. En proie au vertige des ténèbres, il ne distinguait plus qu'un ballet de formes grises dont les voix ressemblaient au murmure de l'acier. Son désir oscillait au rythme lancinant des pas de la fillette qui reculait lentement. La scène ravivait tant de douleurs oubliées qu'il commença à geindre, les mains tendues devant lui pour tenter de la retenir. Il trébucha, percuté par quelque chose ou quelqu'un mais continua à avancer. La faim broyait son esprit dans un étau et ses yeux semblaient sur le point d'exploser dans leurs orbites. Ses gémissements s'amplifièrent.

Jaëlle vit la silhouette du Basilik s'engager entre les tables sans se rendre compte du danger. Sur la gauche, le Ferreux tenait en respect plusieurs soldats en imprimant à son arme des moulinets dissuasifs. Au fond, Aphrane s'était hissé sur un comptoir et virevoltait d'un bout à l'autre en évitant les épées des soldats qui visaient ses jambes. L'arbalète jetée sur l'épaule, la Pégasine se précipita vers Symentz, repoussa un soldat qui tentait de s'interposer en le menaçant avec son arme et attrapa le Charognard par le col de sa robe.

— Toi, tu viens avec moi, fit-elle en le tirant en arrière.

Elle n'avait pas imaginé que le Charognard, aveuglé par sa folie, puisse s'en prendre à elle. Il se contenta de faire pivoter sa tête dans sa direction et de la fixer avec intensité. La scène ne dura que le temps d'un soupir mais Jaëlle entendit distinctement la plainte sourde du métal froissé avant d'être percutée, à hauteur de la poitrine, par le plat d'un bouclier invisible. Arrachée du sol et propulsée dans les airs, elle vola sur près de dix coudées avant de s'écraser lourdement sur une table qui se brisa en deux sous la violence de l'impact.

Le bruit attira l'attention de ses deux compagnons. Le Ferreux se précipita aussitôt dans sa direction, imité par le Licornéen qui, d'un bond majestueux, abandonna son refuge pour la rejoindre. Symentz, lui, s'était remis à marcher, indifférent au destin de ses compagnons, et titubait comme un aveugle vers la fillette.

Recroquevillée derrière une poutre, Meya pleurait. Elle n'avait que treize ans mais elle avait déjà vu des hommes mourir et ce qui était arrivé à son père quelques instants plus tôt y ressemblait trop pour qu'elle puisse croire qu'il la serrerait encore une fois dans ses gros bras. Et sa mère ? Elle l'avait abandonnée, elle avait couru vers

son père et l'avait laissée toute seule, au milieu des soldats qui criaient et qui gesticulaient. Elle s'était glissée derrière cette poutre pour se cacher, pour disparaître et ne plus voir le petit homme pâle qui lui avait caressé le visage devant l'écurie. Elle avait détesté le contact glacé de sa main, le feu ténébreux qui brûlait dans son regard.

Les yeux embués par les larmes, elle vit soudain la porte de la cuisine s'ouvrir. Lona apparut et vint s'agenouiller à côté d'elle, haletante :

— Viens avec moi, souffla-t-elle, vite !

Elle refusa en bougeant mollement la tête de gauche à droite. Il ne fallait pas que le petit homme la voie. Si elle quittait sa cachette, il l'attraperait.

— Ne sois pas idiote, gronda Lona en jetant des regards affolés autour d'elle. Allez, viens !

Meya baissa les yeux.

— Mais quoi ? supplia sa sœur. Il faut qu'on file par derrière, qu'on se cache dans la forêt. Les soldats se font massacrer...

Sa main ferme empoigna Meya par le bras et la força à se relever. Elle entendit un grondement assourdissant du côté de l'entrée et vit l'homme à peau d'ébène abandonner le comptoir pour se précipiter dans la direction du bruit.

— C'est le moment... On y va.

Courbées en deux, elles s'avancèrent vers la porte et voulurent la franchir lorsqu'elle se referma brutalement devant elles. Lona n'avait vu personne et savait qu'un coup de vent n'aurait pu la faire claquer avec une telle violence. Elle saisit la clenche et retira ses mains avec un cri rauque. Le métal était aussi brûlant que de la chaux.

— L'adorable enfant... murmura une voix dans leur dos.

Meya ne voulait pas se retourner. Elle avait la certitude que si elle croisait encore une fois les yeux du petit homme, elle mourrait. Elle regarda la porte et d'une voix étranglée qui s'écoula de sa bouche comme un murmure, supplia les Griffons de lui venir en aide. Elle entendit un pas feutré dans son dos et rentra les épaules. La main du petit homme se tendait sûrement vers elle, sur sa nuque qu'il crocherait pour la forcer à se retourner...

Elle hurla lorsqu'un bras ferme la souleva par la taille et commença à se débattre.

— Calme-toi, lui intima une voix rauque.

La fillette serrée contre son torse, le capitaine Loghorn tenait en respect le Charognard de la pointe de son épée. Il avait abandonné le cadavre de l'aubergiste à sa femme. Elle s'était jetée sur son époux avec des larmes de rage et tentait encore de retenir avec ses mains les viscères qui coulaient par l'horrible blessure lorsque le capitaine s'était ressaisi. L'officier impérial ne gardait aucun souvenir des quelques

instants qui s'étaient écoulés depuis la mort de l'aubergiste. Il avait vu l'homme au teint livide passer devant lui sans pouvoir esquisser le moindre geste, il avait entendu le cri déchirant de ses hommes mais son esprit niait l'évidence, son esprit refusait de croire qu'une Sombre Sente pouvait s'incarner si facilement dans le M'Onde. Les sanglots étouffés de la fillette avaient fini par le sortir de sa torpeur. Déchiré entre son devoir et le destin de cette petite fille qui semblait être à l'origine du combat engagé par les Charognards, il hésitait à fuir. L'issue probable de la bataille retint son sacrifice. Il aurait volontiers péri avec ses hommes si le salut de la fillette n'en avait pas dépendu mais la présence de ce petit corps paralysé par la peur étouffa ses derniers scrupules. Elle avait jeté ses bras nus autour de son cou et le serrait de toutes ses forces. Il la rassura dans un murmure et détendit sa jambe pour enfoncer la porte de la cuisine.

Symmentz avait poussé un cri de désespoir lorsqu'une forme grise et menaçante s'était interposée entre lui et sa proie. Il aurait aimé broyer ce fantôme d'une simple pensée mais il craignait de blesser l'enfant. Il ne fallait surtout pas l'abîmer, ne pas risquer de fissurer la pureté de son esprit. Il tendit les mains pour retenir le fantôme et entendit au même moment la porte céder dans un craquement.

— Non... implora-t-il, rends-la-moi.

Il regarda autour de lui et murmura :

— Aidez-moi... aidez-moi.

Précédé de Lona qui s'était engouffrée par la porte brisée, le capitaine Loghorn songeait aux soldats qu'il laissait derrière lui. Sa fuite entacherait à jamais son âme, il le savait et, curieusement, il parvenait à l'accepter. Il espérait seulement avoir l'occasion de découvrir pourquoi.

— Par ici ! lui lança la grande sœur en ouvrant une porte solide qui donnait à l'extérieur.

Il se baissa pour la franchir avec la fillette et l'entendit murmurer :

— Tu reviendras pour chercher maman ?

— Oui, lui répondit-il spontanément. Je te le promets.

Dehors, la pluie torrentielle qui avait guidé sa troupe jusqu'au Sanglier Noir continuait de tomber. La grande sœur courait déjà vers l'est, vers la masse opaque d'une forêt qui assombrissait l'horizon. Le capitaine se retourna et, dans la perspective de la cuisine, aperçut le Charognard au teint pâle recroquevillé sur le sol. Pourquoi la Charogne avait-elle envoyé cette créature ici, dans cette auberge isolée ? Il grogna, cala la fillette sous son bras et emboîta le pas à sa sœur en se jurant de les sauver toutes les deux.

Sonnée par le choc, Jaëlle saisit la main du Ferreux pour se

remettre sur pieds. Protégé par le Licornéen qui tenait tête aux soldats, il tendit l'arbalète à la Charognarde :

— Je t'avais dit de ne pas le toucher, grommela-t-il.

— Il me le payera, ne t'en fais pas, siffla-t-elle.

Profitant de l'accalmie, la dizaine de soldats qui étaient encore en état de se battre se regroupaient en demi-cercle autour des Charognards. Jaëlle avisa Symentz qui, au fond de l'auberge, se rapprochait des deux filles. Elle aperçut soudain le capitaine surgissant de la pénombre pour soulever la fillette, l'épée à la main.

— T'as vu ? lui dit le Ferreux.

— Ne bouge pas, surtout, ordonna-t-elle. Il n'a qu'à se débrouiller tout seul.

Malgré le sentiment qu'il éprouvait à l'égard de la Charognarde, l'obèse hésita :

— T'es sûre ?

— Absolument. On se débarrasse des soldats et on verra après.

— Bon... admit le Ferreux à contrecœur.

Aphrane, qui s'efforçait de tenir les soldats à distance respectable, jeta un regard par-dessus son épaule :

— Loin de moi l'idée de vous déranger mais j'ai dix jeunes gens enrégés qui espèrent faire un sort à mon costume avant la fin de l'orage... Sans vous obliger, un petit coup de main serait le bienvenu.

Il se courba pour éviter l'attaque maladroite d'un soldat et accueillit la présence du Ferreux à ses côtés avec une grimace :

— Pas trop tôt, l'ami.

Le combat s'acheva rapidement. Lorsqu'un soldat avisa la disparition du capitaine, la panique rompit les rangs clairsemés de la troupe et laissa aux Charognards le champ libre pour massacrer ceux qui tentaient de fuir.

Jaëlle ne fit rien pour empêcher la fuite du capitaine. Elle n'assumerait pas ce massacre et entendait bien faire de Symentz le principal responsable. Avec un peu de chance, le Seigneur Arnhem en référerait au roi et ce dernier accepterait de rappeler le Basilik en Charogne.

Ils achevèrent les soldats un par un dans une auberge transformée en boucherie. Lorsque le silence revint, le sang maculait les poutres et s'étendait en mares écarlates sous les corps mutilés des soldats. Jaëlle acheva la femme de l'aubergiste d'un carreau à la base du crâne, tiré à bout pourtant. Le corps tressauta et s'immobilisa, dans une ultime étreinte, sur le cadavre de son mari.

— Quelle perte de temps, marmonna la Pégasine en relevant un tabouret.

Elle s'assit et regarda dans la direction de Symentz. Il gisait à même le sol, en position foetale, et gémissait doucement.

Appuyé sur son bâton, le Ferreux interrogea la Charognarde du regard :

— T'en penses quoi ?

La Pégasine avait posé l'arbalète sur ses cuisses et caressait le bois dur avec application :

— Je ne sais pas. Si on doit le garder jusqu'au bout, je crois qu'on a de sérieuses raisons de s'inquiéter.

Aphrane s'était rapproché et posa ses fesses sur le bord d'une table encore debout.

— Personnellement, dit-il, je trouverais normal de s'en débarrasser. Enfin, quoi, quels pouvoirs le rendent si précieux ?

— Tu as vu ce qu'il m'a fait ? lui rétorqua-t-elle sèchement.

— Impressionnant, je te le concède.

— Sacrement balaise, ouais ! renchérit le Ferreux.

— Sait-on d'où il vient ? demanda le Licornéen.

— De Basilice, ricana l'obèse.

Aphrane se tourna vers lui avec un sourire forcé :

— Écoute-moi bien, obscur pachyderme. Ferme-la et limite-toi à agiter un bâton, ça vaudrait mieux pour tout le monde...

— Tu veux en tâter, beau gosse ? fit l'obèse d'une voix narquoise en caressant son arme.

— Arrêtez, vous deux ! intervint Jaëlle.

Elle posa un nouveau carreau sur le fût de son arme et se tourna vers Aphrane :

— On ne sait pas grand-chose... Il est né en Basilik, il a été un sculpteur de rêves et il a fini par échouer en Chimérie comme mercenaire.

— Sculpteur de rêves, hein ! grogna l'obèse en crachant en direction de Symentz.

— Quelle obédience ? demanda Aphrane.

— Métal, je crois.

— C'est quoi, cette histoire d'obédience ? dit le Ferreux.

— Je t'en prie... fit Aphrane en claquant des mains.

— Il sculpte les rêves en métal, c'est tout. Il entre dans ta tête, il traque ton inconscient et tout ce qu'il voit, il l'imagine en métal. D'autres sculptent le bois, l'argile... Lui, c'est le métal.

— Les plus dangereux, dit-on, dit le Licornéen avec gravité.

— Il paraît, oui, admit Jaëlle.

— Et la fillette ? lança le Ferreux. On...

— Tu l'oublies ! le coupa la Charognarde. On n'en parle plus, vu ?

— Jaëlle, je t'en prie ! réagit Aphrane. Elle est partie avec ce capitaine... Un officier de l'armée impériale. Il va forcément alerter ses supérieurs, qu'est-ce que tu imagines ? Dès demain, des troupes

vont débarquer ici, patrouiller dans toute la région à notre recherche. Enfin, franchement, voyons les choses en face !

— Tu paniques un peu vite, l'ami. Primo, on ne va pas rester ici...

— Mais qu'est ce que tu en sais ? l'interrompit-il.

— Laisse-moi finir ! Primo, donc, on ne reste pas. Deuxio, mets-toi un instant à la place de ce capitaine... Réfléchis ! Tu penses qu'il court déjà vers la capitale ? Je te rappelle qu'il a deux gamines avec lui et il doit penser qu'on est à ses trousses. Tu sais ce que je pense ? Ce gars-là va se faire tout petit dans les jours à venir. Il va se cacher et veiller sur les mêmes. Et d'ici là, on sera loin.

— Peut-être bien, admit-il. Mais encore faudrait-il qu'Arnhem revienne nous chercher.

Jaëlle acquiesça d'un petit mouvement des paupières. Sans le Seigneur, ils étaient bloqués ici, sur cette colline soumise à l'aura de la Charogne. S'ils quittaient l'espace délimité par la Sombre Sente, leurs corps seraient foudroyés presque instantanément. Arnhem, lui, avait ouvert un chemin invisible depuis ce sanctuaire afin de régler quelque affaire personnelle dans le M'Onde. Au pire, ils pouvaient essayer de marcher sur ses pas. Au pire... De toute façon, se rassura-t-elle, il avait promis de revenir dans la nuit afin de prolonger la Sombre Sente jusqu'à Aldarenche et, dans la mesure du possible, jusqu'à la Guilde-Mère des phéniciens. Il lui tardait d'être à son tour un Seigneur et d'apprendre à maîtriser les Sombres Sentences. Elle supportait de moins en moins l'idée d'être livrée aux caprices d'Arnhem, de n'être qu'une passagère silencieuse des sentiers ténébreux, soumise au bon vouloir de son guide. Pour l'heure, il fallait espérer que le Seigneur ne serait pas retenu en chemin et reviendrait les chercher avant que le capitaine n'ait trouvé le courage d'alerter l'armée. Une poignée de soldats ne l'avait jamais effrayée. En revanche, elle redoutait les Griffons et la perspective de les affronter la rendait nerveuse.

— Qu'est-ce qu'on fait de lui ? l'interpella soudain le Ferreux en montrant Symentz.

— On attend qu'il reprenne ses esprits, rétorqua-t-elle.

— On pourrait le tuer, murmura le Licornéen. Il serait très facile de s'en débarrasser maintenant et de mettre sa mort sur le compte des soldats.

Jaëlle massa le creux de ses seins à l'endroit où Symentz l'avait frappée. La proposition d'Aphrane la séduisait mais son intuition lui dictait le contraire. Le Basilik pouvait s'avérer extrêmement utile pour atteindre Januel, elle en avait conscience. Tout comme le roi qui avait exigé sa présence au sein du groupe malgré l'avis défavorable des trois autres.

— On a besoin de lui, concéda-t-elle à contrecœur.

— T'es sûre ? insista le Ferreux. Ça prendra pas longtemps pour faire éclater sa petite gueule en porcelaine.

— L'élégance de ce triste pachyderme me fascine... persifla Aphrane avec un regard désespéré.

— Ta gueule, coquette.

— Plaît-il ?

Le ton avait monté d'un cran.

— Vous pouvez pas la fermer, tous les deux ! s'écria Jaëlle.

— C'est lui qu'a commencé, bougonna l'obèse.

— Eh bien, ignore-le et arrête de faire son jeu.

— Ouais, ouais, marmonna-t-il en décochant un coup de pied rageur dans le cadavre d'un soldat.

Le Licornéen fit claquer sa langue et rengaina son épée puis se dirigea vers Symentz. Le Basilik ne gémissait plus. Les yeux fermés, il s'agitait comme un homme en proie au cauchemar. Aphrane s'accroupit près de lui et le remua doucement par l'épaule.

— À ta place, je ne le toucherais pas, fit Jaëlle en s'approchant.

Le Licornéen retira sa main et leva les yeux sur la Charognarde :

— Il peut agir dans son sommeil ?

— Il est encore plus puissant quand il dort, affirma-t-elle d'une voix sinistre. D'autant qu'il n'a pas eu ce qu'il voulait...

— Quand il a prétendu avoir faim, j'ignorais qu'il parlait de la fille.

— Il apprécie les rêves des enfants. Ça le soulage.

— Malsain, horriblement malsain.

Jaëlle laissa échapper un petit ricanement. L'ambiguïté de son compagnon la surprenait toujours. Le Licornéen pouvait s'émouvoir au spectacle d'une fleur fanée et massacrer avec indifférence un village entier.

— Bon, conclut-elle, on va se relayer pour garder un œil sur lui.

— On a autre chose à faire ?

— Trouver des bottes à ta taille, peut-être, railla-t-elle.

Le Licornéen ne répondit pas. En observant le visage tourmenté du Basilik, il revoyait distinctement celui de Januel, cette petite tête si fragile que sa mère berçait à mots doux après de terribles cauchemars. La scène s'imposait dans son esprit avec une acuité troublante. Il distinguait les murs de la roulotte, son mobilier sommaire et cette bassine de cuivre où il se baignait après l'amour. Le souvenir était précieux, presque trop paisible. À la lumière d'une lanterne capuchonnée, elle frottait son dos avec une brosse aux crins épais et lui murmurait des poèmes à l'oreille, elle...

— Ça va, Aphrane ? l'interpella Jaëlle.

Arraché brutalement à son rêve, le Licornéen tressaillit comme si on l'avait pris en faute.

— Oui, marmonna-t-il. Je songeais à Januel. À... notre mission.

— Un problème ?

— Crois-tu que nous ayons une chance ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu crois qu'on peut réussir ?

— Oui, répondit-elle franchement. Oui, je crois. Celui-là (elle désigna Symentz du menton) devrait rendre les choses faciles.

— Pourquoi ?

— Il connaît bien les rêves de Januel. Il s'en servira.

— Je vois...

L'après-midi s'écoula lentement, assombri par le voile de la Charogne que les cadavres nourrissaient. La pluie avait cessé de tomber, révélant une campagne morne et humide. Les Charognards restèrent silencieux, perdus dans leurs pensées. Puis la nuit vint et à l'instant même où le dernier rayon du soleil mourut à l'horizon, le Seigneur Arnhem apparut sur le seuil. Il embrassa la scène du regard et, le visage indéchiffrable, leur fit signe de le suivre à l'extérieur.

Chapitre 12

Assis à l'arrière du bateau, Januel observait la cité taraséenne qui se dévoilait dans la lumière de l'aube. Un large auvent tendu de velours les protégeait, lui et ses compagnons, des regards indiscrets. Le Mercantil avait pris ses précautions pour que le voyage depuis les quais d'Aldarenche jusqu'à la cité passe inaperçu.

Farel se tenait à ses côtés, enveloppé dans une houpelande et le capuchon rabattu sur son visage afin de voiler l'éclat bleuté de son corps.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il.

À la limite du capuchon, Januel croisa les yeux azur de l'Onde.

— Bien.

— Ton sommeil était agité pourtant.

— Un cauchemar...

— Tu veux m'en parler ?

— Non. Enfin, peut-être...

— Tu devrais. Il est important de déchiffrer ses rêves.

— Celui-là était confus.

— Raison de plus.

L'Onde ajusta un pli de sa houpelande et se pencha vers le phénicien :

— Te souviens-tu de ce que te disait l'Asbeste à propos des rêves ?

— Non, avoua Januel.

— Précepte trente-quatre : « Si le bois est vie et si le rêve l'enflamme, alors tu éclaireras ta vie. »

— Un rêve peut nous éclairer ?

— Bien sûr. Le rêve consume ton existence. Il puise dans tes souvenirs pour en extraire le meilleur ou le pire. S'éclairer à la lumière d'un tel feu, c'est essayer de mieux comprendre son passé.

— Difficile à croire.

— Parle-moi de ton rêve.

Januel hocha la tête :

— J'étais... Je marchais dans un marécage. J'avais beaucoup de mal à avancer, je m'enfonçais presque à chaque pas. Je me souviens surtout de la lumière... Très diffuse, comme celle de l'aube.

Et puis... Il y a eu un bruit étrange. Une brume s'est levée. Elle m'a entouré, elle m'a... englouti.

— Englouti ?

— J'avais l'impression de me noyer.

— Tu avais la sensation de ne plus pouvoir respirer ?

— Oui. Et j'étais paralysé par la peur. Je ne pouvais pas lui échapper, je voulais courir mais le marécage m'en empêchait.

— Et ?

— C'est tout.

— Tu t'es réveillé ?

— Je ne me souviens plus.

— Tu t'es réveillé, Januel, affirma l'Onde. Tu haletais et tu transpirais, les yeux hagards. Je t'ai parlé mais tu ne semblais pas m'entendre.

Le phénicien fronça les sourcils :

— Je ne me souviens de rien.

— Qu'en penses-tu ? Que vois-tu derrière ce rêve ?

Januel réfléchit, bercé par le tangage. Il gardait un souvenir pénible de la nuit passée et trouvait encore plus pénible de devoir s'en remémorer les détails. La sensation de suffoquer l'avait marqué sans pour autant lui délivrer un message identifiable.

— Je l'ignore, maître. Il n'y a sans doute rien de plus que... la peur. Franchement, je n'en sais rien.

— La peur... répéta l'Onde. Possible, mais il s'agit surtout de savoir pourquoi tu as choisi de la représenter sous la forme d'une brume. As-tu une idée là-dessus ?

Januel hésita avant de répondre, piqué au jeu malgré lui. Que pouvait évoquer la brume à ses yeux ?

— La brume est insaisissable, murmura-t-il en déroulant ses pensées à voix haute. Elle n'a pas de visage, elle est partout et nulle part...

En parler si ouvertement fit rejaillir de nouveaux détails. Il se souvint d'avoir décelé une odeur particulière, semblable à celle qui emplissait la Tour de Sédénie lorsque les forgerons étaient à l'œuvre.

— Ce n'était peut-être pas de la brume, dit-il. Mais plutôt de la fumée.

— C'est très différent, concéda l'Onde. Sais-tu d'où elle venait ?

— Non, mais il me semble avoir essayé de le savoir... L'odeur m'était familière. Vous savez, comme celle qui envahissait la Tour lorsque les forgerons trempaient leurs lames dans l'eau.

Januel vit distinctement l'éclat de l'Onde vaciller.

— Comme si on avait jeté de l'eau sur un feu... dit-il.

— Oui ! s'exclama Januel. C'est exactement ça !

— Et la fumée menaçait de t'engloutir ?

— Oui. L'eau et le feu... ce sont les mots du général Dan'Khan lorsqu'il parlait de moi.

— L'Onde et le Phénix, murmura Farel. L'éternel combat...

— Un combat, maître ? Mais...

— N'en parlons plus, l'interrompit-il.

Son visage recula sous le capuchon.

— Enfin, maître ?

Assoupi sur une banquette, Tshan leva une paupière et maugréa d'une voix pâteuse :

— Qu'est-ce qui se passe ? On est arrivé ?

Januel l'ignore et guetta une réponse de l'Onde mais celle-ci ne tenait visiblement pas à poursuivre la discussion.

— Sacré nom d'un chien ! siffla soudain l'Archer Noir en se redressant sur la banquette.

Januel suivit la direction de son regard et, le souffle coupé, admira le relief majestueux de la cité taraséenne qui occupait désormais l'horizon tout entier.

Ses yeux se posèrent sur la gueule de la Tarasque, semblable à celle d'un Dragon exceptée par la taille. On y glisserait aisément la Tour de Sédénie, songea le phénicien. Elle émergeait à hauteur des yeux, deux grands globes couleur de miel, et supportait sur son crâne le poids de petites tours en corail où, selon la légende, logeaient les maîtres de la cité. La gueule se prolongeait par un long cou recouvert d'écailles roussâtres.

Puis venait le corps du Féal en forme de colline ceinte à la base par une longue muraille aux reflets de miel. Sur ses flancs s'élevaient des centaines de petites maisons de corail blotties les unes contre les autres, dominées au sommet par un palais aux formes arrondies.

Les couleurs chatoyantes des coraux éclairaient la cité d'une lumière irréaliste. Malgré l'aube naissante, des petites lumières scintillaient aux fenêtres comme des nuées de lucioles. Pour Januel, l'architecture n'évoquait rien de connu. Il distinguait des terrasses ondulées, d'étranges passerelles serpentine, de petites tours amalgamées en bouquet... L'œil ne parvenait pas à saisir toutes les nuances mais l'ensemble dégageait une harmonie troublante à tel point que les occupants du bateau demeuraient parfaitement silencieux, hypnotisés par le spectacle.

Seul le Mercantil demeurait impassible. Il avait traversé le pont pour rejoindre le phénicien et murmura :

— Voici Ancyle, septième cité taraséenne. Près de six cents coudées de large... Impressionnant, n'est-ce pas ?

— Fascinant, répondit Januel d'une voix serrée par l'émotion.

Le vent qui gonflait les voiles portait le bateau à la rencontre d'un quai prolongé jusqu'à la muraille par les fines lamelles d'un

corail couleur d'émeraude.

— Nous allons bientôt débarquer, dit Medel'Hen. Préparez-vous.

Tandis que Tshan prêtait main-forte à la Draguénne pour l'aider à rejoindre le pont, Januel observait les Taraséens qui se dressaient sur le quai pour les accueillir.

Ils étaient pour la plupart de petite taille. Torse nu, ils ne portaient qu'un pantalon ample de soie et une large ceinture à laquelle un coquillage servait de ceinturon. Ils avaient les yeux bridés, des traits fins et de longs cheveux couleur d'onyx. Jadis, Januel avait croisé la route d'un Taraséen mais l'homme vivait à l'intérieur des terres, autrement dit loin du Féal et de son aura. Ceux-là, en revanche, y étaient exposés nuit et jour et tenaient de la symbiose une couleur unique, un subtil mélange de bleu et de vert qui leur faisait une peau turquoise. Januel se sentit spontanément attiré par ce peuple de la mer, conscient des similitudes qui pouvaient exister entre l'Onde et la Tarasque.

Lorsque le bateau fut solidement amarré, on fit glisser une étroite passerelle jusqu'au quai. Le Mercantil invita ses passagers à le suivre et se dirigea vers le seul Taraséen qui n'avait pas participé aux manœuvres d'accostage.

Bien qu'il fût vêtu à l'identique d'un simple pantalon de soie, il portait deux sabres croisés dans le dos ainsi qu'un large collier de coquillages enroulé autour du cou. Le Mercantil s'approcha de lui et entama une longue discussion en taraséen.

Ce langage était réputé complexe et exigeait des marchands qui négociaient avec le peuple de la mer une parfaite maîtrise de la grammaire pour avoir une chance d'être compris. Le vocabulaire était restreint mais les combinaisons pratiquement infinies. Chaque mot pouvait prendre un sens différent en fonction de l'intonation, du contexte et de la ponctuation. Pour ceux qui n'y entendaient rien, cela ressemblait surtout à une chanson aux rythmes abscons.

La discussion entre le Mercantil et le dignitaire taraséen se clôtura par une poignée de mains. Le Grifféen salua et retourna auprès de Januel :

— Il vous accepte à bord, affirma-t-il. Dans neuf jours exactement, la cité croisera au large de la Caladre. Vous débarquerez dans une petite ville portuaire, et de là, il faudra vous débrouiller tout seul. Une maison va être mise à votre disposition pour toute la durée du voyage. Vous pourrez y loger avec vos compagnons. Un serviteur s'occupera de vous, vous ne manquerez de rien.

— Merci, fit Januel en saluant du signe de l'Asbeste. Puissent les flammes du Phénix éclairer votre chemin, Mercantil.

Medel'Hen eut un geste pour dire que les remerciements

étaient inutiles et ajouta :

— Votre guide s'appelle Mutzu. C'est un *Shejisten*, un... capitaine-pasteur. Difficile de traduire mais sachez que c'est un personnage important et influent.

— J'ignore tout de leurs usages, fit remarquer Januel avec une pointe d'inquiétude.

— Ne vous inquiétez pas, ils ont l'habitude d'accueillir des étrangers. Ils ne se formaliseront pas de grand-chose. Le seul conseil que je peux vous donner, c'est de ne jamais monter jusqu'au palais. Aucun étranger n'a le droit d'y pénétrer, pas même un empereur. Mutzu vous en parlera mieux que moi, de toute façon.

Il marqua une pause et serra la main du phénicien avec force :

— Je vous souhaite de réussir, Januel. Pour nous tous.

Le phénicien hocha la tête et laissa le Mercantil regagner son navire. La passerelle fut hissée sur le pont et les Taraséens commencèrent à dénouer les cordes enroulées autour des bittes d'amarrage.

— Soyez les bienvenus, déclara le *Shejisten* en inclinant la nuque d'un petit coup sec. Veuillez me suivre.

Il s'exprimait avec lenteur, en prenant soin d'articuler chaque mot. Il n'attendit pas de réponse, fit volte-face et commença à gravir les grandes marches en lamelle qui menaient aux portes de la cité.

Ils lui emboîtèrent le pas en silence, intimidés par les hautes murailles de corail qui étincelaient sous le soleil.

Lorsque les deux battants de la porte s'ouvrirent pour les laisser passer, tous retinrent une exclamation de surprise. Ils se trouvaient au bas de la colline et foulaient pour la première fois de leur vie le sol écaillé du dos de la Tarasque. Devant eux, une grande rue montait vers le sommet pour s'échouer devant le palais, empruntée par des centaines de passants et de commerçants. L'animation qui régnait ici dépassait tout ce que Januel avait pu voir par le passé. Il y avait là une population hétéroclite et chamarrée qui montait et descendait la rue en vagues confuses et inépuisables.

— Regardez ! s'exclama-t-il, en ouvrant des yeux émerveillés.

D'étranges animaux, pareils à des raies manta, évoluaient à quelques pieds au-dessus de la foule. Conduits par des Taraséens, ils ondulaient gracieusement dans l'axe de la rue, les ailes ployées sous le poids de ballots et de tonnelets. Il avisa également de grandes colonnes en vitrail disposées à intervalles réguliers et remplies d'une eau phosphorescente qui éclairait le côté sombre de la rue. Il aperçut des excroissances osseuses de la Tarasque qui formaient par endroit des arcades gravées à la main, de grands Licornéens coiffés d'un masque de requin qui haranguaient les badauds...

— C'est magnifique... murmura Tshan.

— Ne nous attardons pas, ajouta l'Onde qui gardait la tête inclinée en avant de manière à garder le visage dans l'ombre du capuchon.

Le Shejisten acquiesça et les invita à emprunter une ruelle qui s'éloignait sur la droite. Ils s'enfoncèrent dans un labyrinthe de venelles sombres où flottait un parfum entêtant de sel et de poisson. Les murs des maisons étaient tous taillés dans le corail et révélaient par endroits de véritables œuvres d'art. Visiblement, chaque habitant de la cité s'exerçait à la sculpture et pour certains, le talent était incontestable. Ils remarquèrent également que les fenêtres étaient toutes constituées d'une étrange membrane, opaque et tiède, qui se plissait légèrement au contact de la main.

Ils traversèrent de petites places, virent des musiciens qui utilisaient les squelettes de gros mammifères marins pour jouer d'étranges mélodies. Ils tenaient le squelette à la verticale, bloqué entre leurs jambes, et caressaient les arêtes comme les cordes d'une harpe. Ils aperçurent des duellistes qui croisaient le fer et qui semblaient se mouvoir avec l'agilité de danseurs accomplis. Ils s'écartèrent pour laisser passer un cortège de jeunes filles qui dispersaient sur le sol de petits coquillages aux reflets d'argent. Lorsqu'elles se furent éloignées, le sol frémit et les coquillages disparurent dans le sol.

— Une offrande, commenta sobrement Mutzu.

Ils lui emboîtèrent le pas sans trop y croire, lorgnant les écaillés lissées qui pavait la rue. Lorsque leur guide s'arrêta enfin devant une maison, le palais se trouvait sur leur gauche, au sud-ouest. Ils se trouvaient à l'angle de deux rues formé par une bâtisse en forme de cloche.

Le Shejisten décrocha de son collier un petit coquillage écarlate, le fit coulisser dans l'empreinte de la serrure et ouvrit la porte.

La maison ne comportait qu'une seule pièce. La lumière était filtrée par le plafond, un grand vitrail concave qui représentait une Tarasque jaillissant des flots. À une coudée du sol, les murs épais avaient été creusés pour constituer de petites alcôves tapissées de coussins brodés. En guise de mobilier, il n'y avait qu'une seule table, qui s'élevait à un pied au-dessus du sol, entourée de coussins.

— Vous êtes chez vous, fit le Shejisten en tendant à Januel le coquillage qui servait de clé. Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

Et il s'effaça.

Januel demeura au chevet de Scende jusqu'au soir. La Draguénne ne souffrait presque plus mais nécessitait des soins constants. Ce repos forcé l'irritait et la rendait nerveuse mais le phénicien se réjouissait d'être ainsi auprès d'elle. Il changeait ses

bandages, appliquait sur ses blessures une mixture préparée par Tshan et plusieurs disciples de la Tour et veillait sur son sommeil.

Lorsqu'elle dormait, il s'asseyait sur un coussin, au pied de l'alcôve où elle logeait. Les jambes croisées, il s'efforçait de se concentrer, de prier afin de retrouver cette paix intérieure que l'Asbeste lui avait si souvent apportée.

Le Phénix demeurait silencieux. Januel essaya à plusieurs reprises de renouer le contact avec le Féal mais ce dernier refusait ou n'entendait pas ses appels. Cette attitude étrange commençait à l'inquiéter. Il doutait à présent de la complicité qu'il croyait avoir tissée avec lui. Des images se formaient derrière ses paupières fermées. La crique sous un ciel nuageux, le Phénix assoupi sur le sable, sa mère... Et puis ce rêve étrange, cette brume étouffante qui l'avait englouti et dont la signification cachée avait visiblement troublé maître Farel. L'Onde s'était d'ailleurs absentée sans donner d'explication. Il s'était imaginé qu'elle avait suivi Tshan mais l'Archer Noir, de retour en milieu de journée après avoir arpenté le quartier pour se familiariser avec l'atmosphère de la cité, affirma ne pas l'avoir vue.

En dépit de ses inquiétudes, le phénicien parvint à prendre du recul et à faire le silence dans son esprit. Depuis qu'il avait franchi le seuil de la Guilde-Mère, il n'avait pas eu d'occasion de ce genre. Il put enfin regarder derrière lui et comprendre comment il avait réussi, jusqu'ici, à résister à la pression des événements. Il s'étonnait d'être encore indemne, d'avoir échappé à l'Église grifféenne et aux armées impériales. L'histoire, son histoire, s'écrivait si vite... L'invitation de l'empereur l'avait propulsé sur le devant de la scène et l'avait arraché à l'enfance avec une telle violence qu'il se refusait encore à se considérer comme un adulte.

Comme un élu.

Il se faisait à l'idée. Il parvenait petit à petit à la forger pour qu'elle cesse de le terrifier, pour qu'elle soit simplement un fait accompli et qu'il puisse s'accepter tel qu'il était. Confronté à la délégation impériale, il avait découvert son pouvoir sur la vie et s'interrogeait sur sa pertinence. Que devait-il en penser au regard de cet autre pouvoir sur les Féals des Origines ? D'un côté, il était capable de forcer le joyau noir qui brillait au front de ces animaux légendaires. Par sa seule volonté, il pouvait décider de les livrer à leurs appétits primordiaux. Autrement dit, à la folie, la violence et la mort. De l'autre côté, il pouvait retirer de chaque homme une perle de vie et le condamner, au même titre que les Féals, à un destin funeste. Le paradoxe le frappa. Il avait été conçu pour être l'artisan de la vie et ses pouvoirs ne donnaient que la mort. Certes, l'eau et le feu s'opposaient par nature mais, concrètement, pour lui, cela ne faisait

aucune différence. Seule la présence du Phénix témoignait en faveur de la vie et, malgré son silence, lui rappelait qu'il n'était pas seul pour affronter les épreuves à venir.

Il y avait Scende, aussi, ainsi que Tshan et maître Farel, mais aucun ne partageait son sang, aucun ne pouvait ressentir les moindres palpitations de son cœur. Une telle intimité, semblable à celle qui unissait l'enfant et sa mère, découlait d'un acte fondateur.

Scende gémit dans son sommeil. Il se releva et se pencha dans l'alcôve pour écarter une mèche qui barrait sa joue. Il la contempla en silence, simplement ému par sa beauté. Elle s'agita et souleva les paupières comme si elle avait perçu l'intensité de son regard :

— Januel ?

— Comment te sens-tu ?

Elle se redressa sur un coude avec une grimace :

— Pas très bien, dit-elle en souriant faiblement.

— Tu veux que je desserre tes bandages ?

Elle baissa les yeux sur son torse enveloppé de bandes de linge blanc.

— Non, fit-elle en se calant contre un coussin. Non, ça ira.

— Comme tu veux.

— Où sont les autres ?

— Tshan voulait absolument visiter la ville. Et maître Farel, je ne sais pas.

— Tu as beaucoup de chance d'avoir cet homme auprès de toi.

— Tu crois ? Il est étrange, parfois. Je l'aime mais je... j'ignore quel est son sentiment à mon égard. Avant, nous avions la Tour, les Phénix... une forme d'amitié même si j'étais son disciple. Maintenant, c'est... c'est différent. J'ai l'impression qu'il est auprès de moi pour la simple raison que je suis l' élu.

— Peux-tu le lui reprocher ?

— J'imagine que non, concéda-t-il.

— Je comprends... ajouta-t-elle en posant une main sur son bras. C'est sans doute incomparable puisqu'il s'agissait d'amour – entre un homme et une femme, je veux dire. Mais moi aussi, j'ai aimé un... fantôme.

— Parle-moi de lui.

Elle éclata d'un petit rire et posa sur Januel ses grands yeux violets :

— C'est un ordre, jeune homme ? Je ne crois pas avoir envie de t'en parler.

— S'il te plaît. J'ai le droit de savoir.

Elle haussa les sourcils :

— Ah oui ? Et depuis quand ?

— Depuis... depuis que tu as choisi, pour me sauver, de

devenir Dragon.

Le visage de Scende s'assombrit et son regard se perdit dans le vide. Elle se mordilla les lèvres et souffla :

— Pour toi, j'ai renié un serment.

— Alors, à quoi bon garder tout ça secret ? Va jusqu'au bout.

Elle ne répondit pas.

— Va jusqu'au bout... répéta Januel.

Scende songea à cet amant qui avait transformé sa vie, à cet amour sacrilège que l'Église Draguéenne considérait comme un crime. Pourquoi avait-elle tant de difficulté à en parler ? Sa main se referma spontanément sur le médaillon qui pendait à son cou. Elle tirait sa force de ce profil silencieux figé dans le bronze, de ce bijou glacé qui demeurerait le seul lien tangible entre elle et le passé. Elle chercha une raison pour refuser à Januel cette confession douloureuse mais n'en trouva aucune. Elle s'était toujours refusée à trahir le souvenir de Lhen et à trouver dans les bras d'un autre homme une consolation éphémère. Elle n'avait pas su expliquer cette fidélité obstinée, ce dégoût viscéral que lui inspirait la perspective de tomber amoureuse. Elle avait éprouvé un désir sincère à l'égard de quelques hommes qui avaient su retenir son attention. Seulement, elle n'avait jamais fait l'amour avec Lhen et redoutait qu'à la faveur d'une étreinte, sa promesse s'effiloche et, surtout, qu'elle devienne une souffrance.

— D'accord, céda-t-elle.

Januel la remercia avec le salut de l'Asbeste. Puis, une fesse posée sur le bord de l'alcôve, il croisa les bras et l'invita à parler d'un petit mouvement du menton.

— C'est difficile, avoua-t-elle.

Le phénicien sentit son cœur s'accélérer. La timidité de la Draguéenne la rendait plus touchante encore.

— Qu'est-ce que tu sais de l'Église Draguéenne ? lui demanda-t-elle.

— Je ne vois pas très bien le rapport.

— Réponds-moi, insista-t-elle.

— Eh bien, pas grand-chose...

— Écoute-moi bien, alors. Il y a une chose que tu dois savoir avant que je puisse te parler de Lhen. Lorsque j'ai été formée pour devenir une prêtresse, j'ai été baptisée par un Dragon. Il est devenu mon tuteur... ou ma source d'inspiration. Tout dépend de ce qui t'anime. Notre Église raisonne avant tout en termes de savoir, c'est cela que tu dois retenir. Le savoir à tout prix, un savoir empirique fondé sur l'expérience du rêve.

— Ce n'est pas très clair, Scende. Pas du tout, même.

— Je sais, laisse-moi finir. Les Dragons forment une chaîne, au sens où chaque génération transmet à l'autre ses connaissances.

Comme si... l'enfant héritait de l'esprit de ses parents, tu comprends ?

— Oui, jusqu'ici.

— Bien. Tu peux aisément imaginer ce que cela représente depuis le temps des Origines. Un savoir grandissant, encyclopédique. Les Dragons sont considérés comme des philosophes, des maîtres à penser. Et c'est par le rêve que nous pouvons accéder à cette connaissance. Une empathie qui nous permet de remonter dans le temps, de fouiller la mémoire des Dragons. La maîtrise des songes offre à nos plus grands prêtres l'opportunité de voyager le long de la chaîne, d'aller de plus en plus loin et parfois d'entrevoir le temps des Origines...

— Je l'ignorais, avoua Januel avec gravité.

— Chaque lignée de Dragons forme une chaîne indépendante, un collier de souvenirs et de pensées qui définit les différentes obédiences de notre Église. J'appartenais à la lignée considérée par certains comme la plus... dangereuse.

Ses yeux se troublèrent :

— La plupart des lignées ne travaillent qu'un seul sens, reprit-elle. Pour certaines, il s'agira par exemple d'*entendre* le souvenir, d'écouter les Dragons évoquer leur histoire, parfois même d'entamer de véritables discussions.

— Un dialogue ? Les souvenirs ne sont pas... figés dans le temps ?

— D'une certaine manière, si. Mais des hauts prêtres risquent leur vie pour accéder à la conscience d'un Dragon éteint depuis des siècles. C'est un exercice périlleux, une expérience inoubliable... Toujours est-il que ma lignée se consacre aux cinq sens. Il ne s'agit plus vraiment d'un rêve. Lorsque tu pénètres dans l'esprit du dernier Dragon de la chaîne, celui qui t'a baptisé et auprès duquel tu passes la majeure partie de ton temps... il t'ouvre la porte sur une autre réalité, comme si tu vivais ce rêve, comme si tu vivais le passé.

— J'ai du mal à comprendre ce que cela implique.

— J'imagine, admit-elle. On ne peut pas se représenter l'excitation, le vertige et l'ivresse d'une transe comme la nôtre. Tout disparaît. Il n'y a plus que toi et le rêve incarné, un espace hors du temps.

— Comme en Charogne ? hasarda Januel.

— Non. La Charogne existe même si elle ne partage la réalité physique de ce M'Onde. Le rêve, lui, n'existe qu'une fois.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'une fois vécu, le rêve s'évanouit à jamais. En fait, tu ne le vis qu'une fois. Lorsqu'un prêtre remonte le temps, il consomme le passé qu'il visite, il efface la mémoire du Dragon.

— C'est...

— ...notre rôle, le reprit Scende. Peser chaque rêve et en consigner chaque détail pour qu'aucun souvenir ne soit perdu. Une telle logique implique une série de conséquences dont tu ne pourras jamais avoir idée à moins d'être toi-même prêtre et draguéen. Certaines époques de notre histoire sont si prisées que des Dragons font l'objet d'innombrables négociations pour que des prêtres puissent avoir accès à leur mémoire. Ils sont devenus fous, tu sais. Aveuglés par une quête du savoir qui se nourrit d'elle-même, qui se transforme bien souvent en obsession. Certains donneraient leur vie pour connaître l'odeur qui régnait dans un endroit *précis* à un moment *précis* de l'histoire...

— Et toi, alors ?

— Moi ? Moi... je suis une *Mohen*, une pillarde. Une prêtresse qui a volé la mémoire de ma lignée.

— Pour Lhen ?

— Oui. Il vivait en Chimérie voilà près d'un siècle et demi. C'était un Draguéen de haute lignée, un prêtre et surtout un poète qui avait un rêve.

Elle respira et détourna les yeux :

— Un seul rêve... Remonter la chaîne jusqu'aux Mères-Dragon. Celles qui se sont abreuvées les premières, celles qui ont donné naissance aux premières lignées.

— Pourquoi ?

— Pour connaître le secret de la naissance... le secret de la vie. Il voulait sentir le goût de cette eau primordiale, la sentir couler dans sa gorge. Il était si sensible, si... fragile. Je ne sais comment ni pourquoi je suis tombée amoureuse. J'aimais son visage, sa voix... Je me sentais protégée à ses côtés, je me sentais libre...

— Tu discutais avec lui ?

— Oui, je l'ai arraché au passé, j'ai pillé la mémoire de ma lignée pour jouir de chaque instant. L'Église ne me l'a pas pardonné. Elle considère que j'ai agi par égoïsme et surtout que j'ai commis un crime impardonnable en ne notant rien de nos rendez-vous. Pas un mot... Je le voulais pour moi, et c'est peut-être en ce sens que je me suis trompée.

— Que veux-tu dire ?

— Je l'ai aimé, c'est sûr. Mais jusqu'où n'ai-je pas cherché à défier mes maîtres ? Je n'ai pas choisi de devenir prêtresse. Dès l'âge de cinq ans, j'ai passé la plupart de mes journées dans les immenses bibliothèques de Dohoss la Noire. Plusieurs fois, j'ai voulu m'échapper. Par jeu, surtout, je n'étais encore qu'une enfant. Mais j'étais douée et l'Église me pardonnait ces petits écarts de conduite. Je me souviens de la nuit de mes onze ans, d'un anniversaire que mes maîtres avaient organisé. Je me suis enfuie. J'ai eu peur de leurs

visages fermés, de leurs sourires crispés. Je me suis cachée et, pour la première fois, je me suis évadée par le rêve... J'ai plongé dans les souvenirs-dragon, j'ai pris une scène au hasard et je m'en suis délectée. Je suis devenu une Mohen ce jour-là... Je découvrais le pouvoir qui était le mien, la chance de pouvoir quitter mon corps et de narguer l'Église, mes maîtres et tous ceux qui voulaient faire de moi une grande prêtresse.

Elle soupira gravement, sous le coup des souvenirs qui affluaient.

— Pendant des années, j'ai résisté comme ça. Lorsque j'étais seule, je pillais des souvenirs-dragon pour moi seule. C'était mon jardin secret, ma force... Je prenais toujours des scènes au hasard. Et puis, j'ai rencontré Lhen. Tout a basculé à compter de ce jour-là. J'avais pris soin, auparavant, d'agir avec discrétion, de ne jamais laisser de traces, de voler des souvenirs à des époques négligées par l'Église. En présence de Lhen, j'ai oublié d'être prudente. Sans doute voulais-je être surprise... J'avais trouvé ma clé pour sortir, j'avais en main l'ultime défi qui me donnerait le courage de quitter l'Église. J'ai pillé les souvenirs de Lhen avec une telle... frénésie que les prêtres n'ont pas tardé à découvrir la vérité. J'étais ivre, tu comprends ? De lui, de mon insolence, de ma liberté...

» À chaque rendez-vous avec Lhen, je prenais ma revanche. Une revanche sur tous ces visages mornes et livides qui se penchaient sur moi et sur mon destin depuis ma naissance. Je ne supportais plus leurs manières, l'enfermement, ce souci maladif de transcrire chaque mot du passé... On ne vit pas dans l'Église Draguénne. On... se contente de faire écho à ce passé, de le faire exister une seconde fois. J'avais besoin d'espace, de vent, de ciel. Besoin de gonfler mes poumons et de ne plus respirer cette odeur de parchemin, cette odeur de poussière qui ressemblait à la mort. Je n'ai jamais oublié ces murs gigantesques où s'entassaient des milliers de grimoires, de codex... Un empire du silence qui m'étouffait. Je leur ai jeté Lhen et ses souvenirs pillés au visage. Comme une gifle, un pamphlet... Je n'ai jamais douté de mes sentiments à l'égard de Lhen. J'étais sincère, j'étais amoureuse. Mais c'était aussi un suicide, un poison délicieux qui me condamnait à devenir une Mohen.

— Tu regrettes ?

Elle chercha ses mots, plissa le nez et sourit :

— Non. J'ai vécu des moments extraordinaires avec Lhen. Il était mon refuge, mon sanctuaire. À ses côtés, je me sentais libre. Nous parlions de tout, souvent de choses insignifiantes... surtout de choses insignifiantes. D'une chanson, d'un vin... De petits détails de la vie qui me rendaient heureuse. Oui... vraiment heureuse.

— Et lorsque l'Église t'a chassée, tu as réagi comment ?

— Au début, j'ai cru que le souvenir de Lhen m'empêcherait de goûter à cette nouvelle liberté. Je n'appartenais qu'à moi-même, et c'était exactement ce que j'avais voulu. Pourtant, je ne pensais qu'à lui, je rêvais de lui... J'ai erré aux frontières du royaume pendant plusieurs mois. La foule, le soleil... me terrifiaient. Et puis, petit à petit, je me suis habituée.

» Je me rappelle... une nuit sans lune. Je vivais encore dans une forêt à l'époque. Je me nourrissais de baies et de gibier. Cette nuit-là, je suis entrée dans un village, j'ai franchi le seuil d'une auberge et j'ai su, en m'adossant simplement au comptoir, que je venais de franchir une nouvelle étape de ma vie. Je m'en souviens ! ricana-t-elle. J'étais d'une saleté repoussante. Mes cheveux crasseux ressemblaient à des racines, j'avais le visage couvert de boue, des habits en lambeaux. En échange d'une promesse de lecture quotidienne, l'aubergiste m'a offert un bain et une chambre pendant quelques jours. Un brave homme qui regrettait de n'avoir jamais su lire et écrire. Je lui contais de vieilles histoires consignées dans un grimoire qu'il avait acheté à prix d'or et lui me laissait aller et venir comme je l'entendais. Je suis restée chez lui une semaine, puis deux, puis quatre... Un an en tout et pour tout. Un an durant lequel j'ai appris à me servir d'une arme, à me muscler... Je me suis consacrée à mon corps pour oublier le règne de l'esprit. Excepté mes lectures, je ne pensais à rien d'autre. Je m'exerçais nuit et jour et chaque courbature m'éloignait un peu plus de l'Église. Et puis, je suis partie. Je voulais découvrir le M'Onde et je l'ai fait. Je suis devenue une mercenaire avec, pour seul souvenir, ce médaillon.

Elle le souleva et fit jouer un mécanisme invisible qui l'ouvrit en deux. À l'intérieur, dans une cavité minuscule, se trouvait un cheveu, une boucle dorée qu'elle attrapa délicatement entre deux doigts pour le porter à hauteur des yeux.

— C'est...

— Un cheveu de Lhen, oui. Je l'ai volé dans une nécropole de Dohoss la Noire lorsque j'étais un Archer Noir.

— Pourquoi ? Je croyais que tu avais réussi à... tourner la page ?

— Non, Januel. Je l'ai tournée mais je ne l'ai jamais refermée. Je n'ai pas pu dire adieu à Lhen, les prêtres m'en ont empêchée. Alors, j'ai volé cette relique. Je l'ai volée parce que l'Aveugle m'avait juré que, des cendres de ce simple cheveu, il pourrait faire renaître Lhen. Pendant un tout petit instant, qui m'offrirait une chance de lui dire adieu.

— L'Aveugle... Tu parles de maître Ignence ?

— Oui, le maître de Sédénie.

— Mais ce cheveu... Je ne comprends pas, Scende. Les

phéniciens n'ont pas ce pouvoir, tu le sais bien.

Elle plongea son regard violet dans le sien et secoua la tête :

— Je... je crois que tu as raison.

— Tu as risqué ta vie pour moi en sachant que c'était un mensonge ?

— Je ne crois pas qu'Ignence m'ait menti. Il... a compris que j'avais besoin d'y croire pour continuer à vivre. La compagnie des Archers Noirs était dissoute lorsque nous nous sommes rencontrés. J'étais fatiguée. Je croyais que la féerie du M'Onde chasserait définitivement Lhen de ma mémoire mais je m'étais trompée. J'avais dressé entre lui et moi autant d'aventures qu'il est possible d'en vivre en tant que mercenaire. J'avais échappé à la mort plusieurs fois, j'avais tué à peu près tout ce qui existe à la surface de ce M'Onde... J'étais fatiguée, Januel. Lhen ne m'avait jamais quittée durant tout ce temps. Et Ignence m'a écoutée. Il avait besoin d'un mercenaire et j'ai accepté.

— Malgré sa promesse ?

— Oui, malgré sa promesse, répéta-t-elle avec un air songeur. J'avais surtout besoin de m'arrêter, de freiner cette course éperdue qui ne menait nulle part. Sédénie valait bien qu'on s'y attache. La neige, le silence, les montagnes aux alentours... J'avais besoin, à ce moment-là, de me reposer un moment, de regarder derrière moi et de voir le chemin parcouru depuis que l'Église m'avait chassée.

» Ignence savait exactement ce que je voulais entendre. Je l'ai compris alors que nous marchions toi et moi en compagnie des montagnards. Il ne m'a pas menti. Il m'a fait un cadeau, une promesse qui avait le mérite de faire exister ce médaillon. Et c'est la seule chose dont j'avais besoin, crois-moi.

Elle se tut et Januel garda le silence. Le récit de Scende l'avait bouleversé et, l'esprit confus, il se baissa lentement vers elle. Guidé par l'émotion et la certitude que seul un baiser pouvait clore cette confession, il approcha son visage des lèvres pâles de la Draguéenne.

— Qu'est-ce que tu fais ? souffla-t-elle.

Sa poitrine se soulevait comme si elle cherchait à reprendre son souffle. Il continua d'aller vers elle, le corps frémissant d'un désir qu'il avait étouffé trop longtemps.

— Non, Januel, murmura-t-elle en se dérobant au dernier moment.

Ses mains le saisirent par les épaules pour le repousser doucement. Il frissonna, le regard désespéré.

— Non, répéta-t-elle d'une voix embarrassée.

Januel vit le cheveu qu'elle serrait dans son poing. Il se releva lentement, le crâne pris dans un étau. Il ébaucha un sourire maladroit, voulut lui dire qu'il comprenait mais les mots restèrent bloqués dans

sa gorge.

— Januel... dit-elle en tenant une main vers lui.

Il recula en titubant, les joues brûlantes.

— Reste, lui dit-elle.

Son corps tout entier trembla. Il fit volte-face et marcha jusqu'à la porte d'entrée. Il l'ouvrit et s'immobilisa sur le seuil comme s'il cherchait à lui dire quelque chose. Il hésita un court instant, le visage penché et les épaules voûtées. Elle l'appela une dernière fois mais il ne parut pas entendre. Il franchit le seuil de la maison et referma délicatement la porte derrière lui.

Chapitre 13

Sur un chemin boueux qui traversait une vieille forêt des faubourgs d'Aldarenche, cinq cavaliers galopaient à bride abattue en direction de la capitale. Un crachin persistant trempait la région depuis le crépuscule. Des nuages bas masquaient la lune et les étoiles. Le grondement sourd des sabots roulait sous les frondaisons des arbres comme le murmure d'un tambour de guerre.

Ces chevaux avaient franchi les rives du fleuve des Cendres. Des touffes de poils roussis marquaient leur robe d'onyx. Leur crinière ressemblait à la toison échevelée d'une sorcière, de longs cheveux gris que les cavaliers tenaient comme une bride. À la place des yeux, il n'y avait que deux orbites noircies où grouillaient de petits vers blancs. De leurs naseaux s'échappaient des volutes de fumée grasse et piquante qui flottait dans leur sillage comme un linceul.

En tête venait le Seigneur Arnhem qui guidait la Sombre Sente à la surface du M'Onde. Son esprit tout entier se concentrait sur cette tâche. Il ne pouvait pas se permettre la moindre erreur. Sa conscience maintenait la Sombre Sente à la limite de la rupture, à un degré si faible que le moindre écart pouvait rompre l'attache qui la retenait à la Charogne. L'exercice ne souffrait ni l'imprécision ni la faiblesse. Il fallait trouver un équilibre savant entre la survie et la discrétion, s'assurer que personne ne détecterait leur présence tout en veillant à ce que la Charogne continue à les protéger. Seule une poignée de Seigneurs était en mesure de réaliser cette alchimie. Même pour un homme aussi puissant qu'Arnhem, l'épreuve était douloureuse, d'autant que ses hôtes n'étaient pas de vulgaires soldats. En présence de Charognards muets et obéissants, il était toujours plus facile de conduire la Sombre Sente à son terme. En revanche, lorsqu'il s'agissait de protéger des invités de marque, il fallait tenir compte de leurs auras et savoir les canaliser entre les minces remparts du sentier.

Arnhem établit un contact bref avec le Charognard qui, en ce moment même, psalmodiait sur les rives du fleuve des Cendres pour garder ouverte la porte qui donnait sur le M'Onde. La moindre défaillance du phénicier renégat pouvait, elle aussi, les condamner. S'il succombait à l'épreuve, les Phénix des Origines se refermeraient sur la Sombre Sente comme des mâchoires de feu et couperaient net le

cordon ombilical qui reliait les cavaliers au royaume des morts.

Les pensées des deux hommes se mêlèrent dans la nuit. Aucun des deux ne pouvait réellement discerner l'autre à travers la frontière qui marquait les deux mondes. Arnhem ne sentit qu'une brise légère caresser sa nuque, un courant d'air dont il apprécia la maîtrise et qui signifiait seulement que le phénicien ne rencontrait aucun problème particulier. Il répondit de la même façon et reporta son attention sur la route.

Les fers de sa monture martelaient la terre à un rythme soutenu. Il l'utilisait comme un diapason, comme une mélodie martiale qui donnait la mesure. Chaque pulsation de sa conscience soulevait devant lui le rideau bleu de l'Onde. Le sentier qu'il conduisait ne transperçait pas le M'Onde. Il l'écartait, il l'obligeait à se rétracter afin que la Sombre Sente se faufile à sa surface. Arnhem veillait à ce que la perturbation engendrée soit la plus faible possible. Dans le cas contraire, l'intrusion se répercuterait en cercles concentriques et invisibles risquant d'alerter les Féals de la région.

Sans qu'un seul muscle de son visage ne tressaille, il songea à son roi. Cette pensée s'imposa et, bien qu'il sût qu'elle représentait un danger pour la Sombre Sente, il lui céda. Elle lui offrait une satisfaction troublante, un moment d'ivresse qu'il goûtait à chaque fois comme un mets rare et délicat.

Le roi...

Bientôt, il ne serait plus qu'un souvenir dispersé par le vent. La mort de Januel n'y ferait rien. Même si Arnhem avait juré de tuer le phénicien de ses propres mains, il veillerait avant tout à ce que le roi ne présente plus de danger. Qu'il soit enfin écarté du pouvoir, dénoncé par les siens et jeté en pâture aux Seigneurs... Le complot tissé depuis des années dans l'ombre des manoirs se jouait désormais à huis clos, au cœur de la citadelle royale.

Un bruit sourd brisa le cours de ses pensées. Du coin de l'œil, il avisa une déchirure dans l'air et focalisa aussitôt son esprit sur la blessure invisible. Il fallait la refermer avant que l'énergie de l'Onde ne se déverse dans la Sombre Sente et ne provoque une réaction violente susceptible d'être perçue par les Féals. Il raffermir sa prise sur la crinière de sa monture et tissa, le temps d'un battement de cil, une maille mentale autour de la déchirure. Un tel ouvrage n'était pas difficile à confectionner mais fractionnait un peu plus son esprit. Il devait être vigilant et, en pensée, il se reportait régulièrement en arrière pour renforcer la maille hâtivement tissée.

Ses hôtes n'avaient rien remarqué. Un seul l'intriguait, le dénommé Symentz qui, pour l'heure, galopait les yeux fermés, une main serrant cette étrange figurine en métal qu'il taillait à la seule force de son esprit. Un tailleur de rêves, l'un de ces artisans qui

hantaient les forêts profondes de la Basilice et qui pouvaient s'introduire dans votre esprit pour y puiser le matériau de leurs sculptures. Arnheim pouvait compter sur les doigts de la main ceux qui avaient pu l'inquiéter ou le faire douter de sa force dans ce monde ou dans l'autre. Le Basilik était du nombre.

Symtentz grommela dans son sommeil, contrarié par une petite lumière qui dansait sous ses paupières. Il connaissait bien ce signal qui éclairait comme les flammes d'un incendie l'esprit de ses victimes. Sa langue sèche et noire ondula d'une excitation joyeuse. Il aimait tant se réchauffer auprès de cet âtre singulier, regarder le feu dévorer une conscience et sentir sa chaleur se répandre dans son sang comme un élixir.

Sa main gauche resserra son emprise sur la statuette de fer qu'il tenait contre sa poitrine. L'objet mesurait quatre pouces de hauteur et représentait un enfant en position assise, les jambes repliées contre le torse. À la surface de l'ouvrage brillaient de sombres veinules qui convergeaient vers la tête et formaient, à la surface du crâne, un casque tressé.

Les Moribonds royaux lui avaient fourni la matière première. Il l'avait patiemment taillée à l'image de Januel le phénicien afin de pouvoir le traquer à travers le M'Onde.

Le poison qui coulait dans les veines du Fils de l'Onde avait valeur de signature. Le Fiel avait une empreinte différente en fonction de chaque Féal. Il avait fallu que le roi de la Charogne lui-même intervienne auprès d'une famille draguéenne pour obtenir un souvenir du Phénix des Origines qui avait croisé la route de Januel. En échange d'ouvrages impies et uniques qui appartenaient depuis des siècles à la bibliothèque royale, les prêtres draguéens avaient fourni de précieuses indications sur le Fiel qui logeait dans le Phénix impérial. Symtentz l'avait étudié. Il avait identifié sa teinte, son goût, sa forme, sa consistance... Autant d'indices qui avaient alimenté ses rêves et qui lui avaient permis de sculpter cette figurine.

Elle entraînait en résonance avec le Fiel de l'élus et esquissait, à la surface du M'Onde, un chemin invisible, un chemin que le Basilik ne pouvait entrevoir qu'en dormant et qui menait au cœur du phénicien.

Il plongea dans un sommeil profond et retrouva cet atelier imaginaire qu'il avait créé selon son bon vouloir. Une pièce immense, surplombée d'un grand vitrail turquoise et qui, en fonction des humeurs de son inventeur, laissait filtrer d'innombrables lumières. Autour de lui veillaient des statues silencieuses, des masses métalliques et froides dont il travaillait le relief comme de l'argile. Celle de Januel trônait au milieu, grandeur nature et réplique exacte de la statuette que le Basilik tenait contre son cœur. C'était ici, au pied de cette œuvre immatérielle, qu'il venait chercher la résonance établie

entre lui et l'élû. À la surface de la statue, des reflets changeants et déformés, pareils à une boule de cristal, réfléchissaient ce que Januel voyait par ses propres yeux.

La vie de Symentz se résumait au décor qu'il s'était choisi, à cet atelier dont il avait modelé chaque recoin et chaque défaut pour qu'il paraisse aussi réel que possible. Il aurait aimé s'y installer pour toujours, trouver définitivement refuge dans l'intimité de ses songes et ne plus avoir à perdre son temps avec la réalité qui se refusait avec obstination. Dans cet atelier, il pouvait se contenter du ballet de ses mains pétrissant le métal, de la lumière, du regard soumis des statues. Maître de ses rêves, il trouvait la réalité morne et fastidieuse.

Bercé par le galop de sa monture, il parvint à glisser dans ce sommeil béat où rien ne pouvait l'atteindre. Il déambula parmi ses compagnons silencieux et laissa sa main effleurer leur relief, se soumettre au creux des drapés, se perdre dans les plis harmonieux de leur chair sublimée. Il n'y avait là que des perfections, des corps d'une beauté irréelle qui alimentaient ses rêveries et berçaient ses fantasmes. Il ne s'était jamais consolé avec les étreintes fiévreuses que son regard glacé suffisait à commander. Les corps qui s'amollissaient ou se raidissaient sous ces caresses lui inspiraient un tel dégoût qu'il ne trouvait plus son désir qu'ici, dans cet atelier. Il avait fini par se méfier de la vie, de la vieillesse honteuse qui finissait toujours par déformer les traits les plus subtils. Il haïssait la chair avachie, la peau usée, les rides qui ressemblaient à des grimaces. Le métal, lui, ne souffrait d'aucune altération. Sa pureté se livrait intacte et figée pour l'éternité.

Depuis qu'il avait rejoint le royaume des morts, il supportait de moins en moins son propre corps soumis à la putréfaction. À chaque réveil, il devait supporter ce spectacle sordide, admettre que sa chair partait en lambeaux. Les promesses mielleuses des Carabins le laissaient indifférent. Son corps lui faisait horreur et ses rêves n'avaient jamais été aussi précieux.

Il grommela à nouveau tout en dormant et dirigea ses pas vers le mur nord de l'atelier. Il l'avait recouvert de lierre, des feuilles de fer qui dessinaient dans la pénombre un fouillis menaçant. Par endroits, le lierre rampait à même le sol et venait mourir en torsades au pied d'une colonne ouvragée. Elle supportait sa plus belle œuvre, une statue sur laquelle il revenait sans cesse afin de corriger des détails imperceptibles.

La Mère de l'Onde.

Il l'avait représentée telle qu'il l'avait quittée, dressée sur le seuil de sa roulotte, les bras croisés sur la poitrine et le visage penché de côté. Elle lui souriait, d'un sourire inoubliable qui l'apaisait encore aujourd'hui. Pieds nus, elle portait une longue robe qui laissait ses

épaules nues et mettait en valeur la noblesse de son cou.

Il poussa un soupir et créa, pour l'occasion, un escalier qui le mènerait à hauteur du visage aimé. Il s'agenouilla sur la dernière marche, glissa délicatement ses mains sur les joues lisses de la statue et pencha la tête pour que leurs deux fronts se touchent. Il frémit puis décala son visage de manière à déposer un baiser sur ses lèvres fines. Certes, il avait forgé cette bouche de ses propres mains mais elle valait surtout pour le souvenir qu'il en gardait. Un souvenir qui le portait des années en arrière, dans cette roulotte vétuste où une prostituée avait failli lui prouver que la réalité valait la peine d'être vécue. À l'époque, il ignorait qui elle était, elle et cet enfant qui jouait à l'extérieur lorsqu'elle recevait ses hôtes. Il l'avait adorée comme une déesse, comme ces rêves qui vous échappent au matin et vous abandonnent, frustré, avec le lever du soleil. L'univers s'était incarné dans cette baraque, entre la couche aux draps chiffonnés et cette bassine de cuivre où ils se rafraîchissaient après l'amour.

Lorsqu'elle avait dû quitter le champ de bataille pour se consacrer à d'autres que lui, il avait cru mourir. Il l'avait suppliée et menacée mais elle n'avait jamais fléchi. Vaincu, il s'était retranché dans son atelier imaginaire. Depuis, il n'avait jamais connu d'autres femmes, excepté cette statue. Elle incarnait sa mélancolie et, par sa beauté, apaisait les souffrances de son esprit.

Il fit disparaître l'escalier et revint à la statue de Januel disposée au centre de l'atelier. Il se souvenait des longues heures passées auprès de l'enfant pour lui apprendre à tailler le bois, à obtenir d'une simple branche un bâton effilé capable de transpercer une cotte de mailles. Il lui avait montré de quelle façon travailler le métal pour réparer une armure, la manière dont le maillet devait frapper les pièces bosselées pour qu'elles retrouvent leur inclinaison d'origine ou la meilleure façon de tisser les mailles pour qu'elles résistent à la pointe d'une épée. Il n'avait jamais réussi à devenir un ami ou même un maître pour ce garçon. L'enfant n'était pas dupe et se doutait bien que le Basilik agissait ainsi uniquement pour plaire à sa mère.

Leur ressemblance était d'ailleurs stupéfiante. Le même nez, la même bouche... Cette idée le fit frissonner.

En s'attaquant à Januel, ne risquait-il pas d'atteindre sa mère ?

Il s'imagina soudain en présence du phénicien, confronté à ce visage familier, à son regard... Serait-il capable de broyer sa conscience, de sculpter ses rêves afin qu'ils ravagent son esprit ? La mère et le fils partageaient le même sang, le sang de l'Onde, et Symentz savait que les rêves ne mentaient jamais. En fouillant l'esprit du phénicien, il croiserait à coup sûr des souvenirs riches et détaillés, des scènes qu'il avait tant bien que mal essayé d'oublier.

Il poussa un petit cri et pivota sur lui-même comme s'il cherchait du secours auprès des statues qui le cernaient. Que ferait-il en présence de tels souvenirs ? Oserait-il les détruire, les condamner au néant ? Il se tordit les mains et courut vers la Mère de l'Onde en quête d'un signe :

— Que dois-je faire ? supplia-t-il. Ma douce... dis-le-moi, je t'en prie. Ton fils... je dois le tuer. Ils exigent que je le tue... Voudras-tu me pardonner ?

Le silence lui parut pour la première fois hostile. Il tomba à genoux au pied de la colonne et tapa du poing sur le métal :

— Je t'aime, souffla-t-il.

Il glissa sur le sol, referma ses bras autour de la colonne et ne bougea plus jusqu'à ce que la voix du Seigneur Arnheim franchisse le rideau de ses rêves.

Chapitre 14

Januel s'abandonna aux venelles de la cité. Il était triste. Il marchait la tête légèrement penchée en arrière pour laisser la pluie ruisseler sur son visage. Il pensait à ce baiser de trop, à ce désir fébrile qui lui valait d'être à présent tremblant et incapable de raisonner. L'esprit confus, il ne voyait que le visage de la Draguéenne. Elle tournoyait devant lui comme un fantôme et, par moments, il levait les mains comme s'il avait voulu l'attraper.

Il titubait presque, le cœur ivre, sans savoir où ses pas le mèneraient. Il avait le sentiment de perdre son sang, d'être sur le point de s'écrouler et de ne plus jamais pouvoir se relever. Comment aurait-il pu soupçonner la force d'un tel refus, la force d'un baiser que l'autre ne désirait pas partager ? Personne, pas même maître Farel, ne l'avait alerté de cette souffrance si tangible que l'amour engendrait. Son âme saignait et il ignorait comment la soigner.

Les façades couleur de rouille se déroulaient devant lui et agissaient peu à peu comme un baume sur son cœur blessé. À la faveur des portes entrouvertes, il distingua des intérieurs chaleureux, des hommes et des femmes rassemblés autour de petites colonnes cristallines et contant des histoires qui lui parvenaient en murmures étouffés. Aux terrasses, il vit des enfants jouer au milieu de poissons volants qui tourbillonnaient en nuées argentées. Il croisa des marchands accompagnés d'énormes tortues aux carapaces rougeâtres qui formaient de lents cortèges chargés de ballots, des femmes aux longs cheveux turquoise qui lui sourirent, des étals qui ouvraient avec la nuit et proposaient d'étranges poissons translucides baignant dans de grands vases au parfum de miel. Il s'arrêta devant l'un d'eux, intrigué par l'odeur et se vit offrir l'un de ces poissons. La chair était croustillante, sucrée et savoureuse. Il s'éloigna et s'écarta au passage de plusieurs individus coiffés de méduses. L'animal lui rappela les jelhenns, ces casques organiques que les sœurs almandines lui avaient confiés pour pénétrer dans Aldarenche. Les méduses, elles, ne masquaient pas leurs propriétaires. Sous la chair gélatineuse, on distinguait leurs traits et leurs yeux fermés. Ces hommes-là semblaient prier et s'en remettre aux méduses pour les guider à travers les rues de la ville.

Plus loin, alors qu'il pénétrait sur une placette, il ressentit une vibration sous ses pieds et s'agenouilla pour poser la main sur le sol usé. La peau de la Tarasque était tiède et presque douce. Il poursuivit son chemin et échoua finalement dans une impasse prolongée par une vaste terrasse en demi-cercle. Balayée par le vent du large, elle donnait sur la mer, une étendue cobalt rayée par l'écume. Malgré la pluie qui fouettait son visage, il s'assit sur la rambarde et demeura immobile, le regard fixé sur l'horizon.

Il avait besoin de cette immensité, d'un paysage à la mesure de sa peine, d'une beauté naturelle qui éclipserait celle de la Draguéenne. Un frisson tiède et familier frôla son cœur. Il regarda en lui et sentit le Phénix s'éveiller. Le Féal émergeait lentement de sa torpeur et semblait s'aider de la plaie ouverte par Scende pour se répandre dans le corps de son maître. Januel ignorait de quelle manière un Féal pouvait ainsi agir sur les émotions les plus simples et les plus pures d'un être humain mais il sentit la douleur s'atténuer, se retrancher dans un coin de son âme pour fuir le feu brûlant des ailes du Phénix. Le feu cautérisa la plaie. Le visage de Scende demeura présent mais Januel pouvait désormais en apprécier la beauté sans en souffrir. Il comprit soudain qu'un refus ne donnait pas le droit de nier l'être aimé, que l'amour était un combat, peut-être le plus noble qu'un homme était amené à livrer et que ce baiser avait été une escarmouche. Les hommes qui fréquentaient sa mère ne se battaient pas pour obtenir ce qu'ils voulaient. Ils l'exigeaient, ils payaient et l'obtenaient. Il savait à présent que l'amour avait un prix que l'or ne suffisait pas à fixer.

La tempête qui soufflait dans son esprit s'apaisa tandis que le Phénix se déployait dans son corps. Une chaleur nouvelle crépitait dans ses veines. Il se releva, bien décidé à retourner auprès de Scende. Il lui devait des excuses. Il se doutait bien qu'il l'avait blessée en la quittant sans un mot pour disparaître dans la cité.

Il pivota pour reprendre le chemin de l'impasse et découvrit, avec un hoquet de surprise, qu'il n'était plus seul.

Les silhouettes de cinq inconnus se profilaient dans l'axe de la rue et lui barraient le passage. Une sixième s'était avancée jusqu'au milieu de la place, une épée dans la main. Elle portait une cloche de velours noir à capuchon qui masquait son visage et descendait jusqu'aux chevilles. Ses complices portaient le même habit mais en blanc et agrémenté, au cou, d'un large col en hermine.

Januel maudit son imprudence. Désarmé et seul, il n'avait presque aucune chance. D'autant que ses adversaires l'avaient piégé à l'écart des rues fréquentées afin qu'il ne puisse appeler à l'aide. Il recula instinctivement et buta contre la pierre moussue qui formait la rambarde de la terrasse. S'il voulait s'échapper de ce côté, il lui fallait sauter dans le vide et espérer que le Phénix soit en mesure de freiner

sa chute. Dix coudées au moins le séparaient du toit en contrebas.

Il reporta son attention sur son adversaire le plus proche. Il devait mesurer près de trois coudées et demie, bien que son dos fût légèrement voûté. Chaussé de bottes de cuir, il était campé sur ses jambes de manière à ne laisser aucun doute quant à ses intentions. Instinctivement, Januel renifla pour déceler dans l'air l'odeur de la Charogne mais ne sentit rien de particulier. Dans ce cas, se rassérénait-il, ce ne sont peut-être que des humains... des assassins que le royaume des morts a dépêchés ici faute de pouvoir m'atteindre avec ses Sombres Sentes. L'idée d'utiliser le pouvoir de l'Onde l'effleura mais il n'osait s'en remettre à une telle extrémité. Il doutait que son adversaire lui laisse le temps de plonger dans un rêve identique à celui qu'il avait vécu dans la Tour d'Aldarenche et qui lui avait permis, sans trop savoir comment, d'arracher les perles de vie du cœur des émissaires impériaux.

Il considéra ses chances de surprendre l'inconnu en le chargeant par surprise mais un tel assaut était promis à l'échec. Comme s'il avait perçu son hésitation, l'homme releva la pointe de son épée qu'il avait jusqu'ici tenue vers le sol.

— Qui êtes-vous ? lança Januel.

Son adversaire demeura silencieux et écarta, pour seule réponse, un pan de sa houppe. Il mit la main au fourreau d'une épée semblable à la première, la dégaina et la laissa tomber sur le sol. Puis, du pied, il la fit glisser vers le phénicien.

Ce dernier fronça les sourcils. Il craignait un piège et son regard demeura fixé sur l'épée qui gisait à ses pieds, une lame chimérienne au pommeau argenté. Il se résigna à s'en saisir lorsque son adversaire fit un pas de plus dans sa direction. Il la soupesa, en apprécia l'équilibre et se mit aussitôt en garde. Les passes de son enfance et celles que Scende avait tenté de lui inculquer durant leur voyage lui revenaient en mémoire. D'une pensée, il prévint le Phénix de se tenir prêt à agir et bondit vers son adversaire.

La pluie avait rendu la chaussée glissante et son assaut manqua de précision. L'inconnu s'écarta légèrement et para avec facilité l'épée qui visait sa poitrine. Un ricanement s'échappa des profondeurs du capuchon avant qu'il n'attaque à son tour. La feinte était gracieuse malgré la houppe qui entravait ses mouvements. Januel para in extremis et sentit la violence du choc se répandre dans son bras. Il grimaça et recula pour se mettre hors de portée. L'inconnu émit un ricanement plus grave que le précédent et commença à décrire autour de lui un cercle lent et attentif.

Januel pivota sur lui-même pour rester face à son adversaire. Il cherchait une faille, une faiblesse qu'il pourrait exploiter pour prendre le dessus. Malgré les efforts de la Draguénne et l'expérience acquise

sur les champs de bataille auprès des maîtres d'armes, il ne s'était jamais considéré comme un véritable guerrier. Certes, il connaissait de nombreuses techniques mais Scende l'avait prévenu : il lui fallait développer son style et le perfectionner chaque jour pour déterminer ses limites et trouver ses atouts.

« Des mots... grinça-t-il en pensée. Rien que des mots... »

À son avantage, il n'avait que la diversité, cette richesse théorique que ses mentors lui avaient offerte en espérant gagner ainsi de nouvelles faveurs auprès de sa mère. Il n'était rien pour eux, qu'un simple instrument, un enfant qu'ils utilisaient pour se valoriser. Il chassa cette pensée et se concentra sur le combat.

Son adversaire s'était soudain immobilisé. Au loin, un orage claqua et illumina la terrasse d'une lueur fantomatique. Januel essuya la pluie qui ruisselait sur son visage et, sentant l'attaque imminente, décida de prendre l'initiative. Il fit mine de reculer puis, prenant appui sur sa jambe gauche, se propulsa vers son adversaire en visant la tête. Il détourna son épée au dernier moment pour simuler une parade et frapper au cœur. Les deux lames se croisèrent dans une gerbe d'étincelles. Aucun des deux bretteurs ne voulut rompre l'engagement. Leurs corps se touchaient presque et Januel vit, dans les profondeurs du capuchon, les yeux de son adversaire.

Deux cercles bleu nuit qu'un éclair striait par intermittence. Comme si chaque œil avait retenu un orage prisonnier.

La surprise lui fit rompre le face à face. Son adversaire mit à profit son désarroi et, de la pointe, dessina sur sa poitrine une longue balafre. Le sang coula et lui arracha un cri de douleur. L'autre émit un grognement satisfait.

Januel comprit qu'il n'avait aucune chance. L'homme avait anticipé son attaque avec une facilité déconcertante et s'était visiblement contenté de l'égratigner pour lui donner un avertissement. Januel avisa ses complices et ferma les yeux.

À l'instant même où ses paupières se baissèrent, il établit le contact avec le Féal.

« Peux-tu mettre toutes tes forces entre mes mains ? demanda-t-il. Me donner le pouvoir de parer son épée à mains nues ? »

Le Phénix approuva. Januel rouvrit les yeux et lâcha son épée. Son adversaire fit claquer sa langue, haussa les épaules et attaqua. Le phénicien laissa la lame venir jusqu'à lui et pria pour que le Féal ne se soit pas trompé. Ses deux mains s'interposèrent et se saisirent de l'épée. Des flammes rougeâtres jaillirent. Elles s'enroulèrent autour de l'acier et de la chair mêlés, remontèrent en flammèches le long de ses bras et s'éteignirent.

L'épée céda à deux endroits, coupée net là où ses mains s'étaient refermées sur le métal comme deux pinces en fusion.

L'homme frémit et voulut reculer mais le phénicien fut plus rapide. Ses bras se détendirent et ses mains plongèrent sous le capuchon pour saisir le cou de son adversaire.

— Januel, arrête ! hurla l'inconnu.

La présence du Phénix dans l'esprit de Januel manqua d'étouffer le cri de sa victime. Ses doigts s'immobilisèrent en crochet autour du cou. Il entendit le crépitement étouffé des poils qui se recroquevillaient sous l'effet de la chaleur.

— Januel, répéta l'inconnu, arrête !

La voix était familière et surgissait du passé.

Impossible...

— Capitaine Falken... murmura Januel, abasourdi.

L'homme leva lentement les mains jusqu'à son visage et repoussa le capuchon pour se dévoiler.

— Capitaine... bredouilla de nouveau le phénicien.

Les traits vieilliss de Falken exprimèrent un réel soulagement lorsqu'il éloigna ses mains brûlantes et ordonna au Phénix de mettre fin à son pouvoir. Il était demeuré identique au souvenir que Januel gardait de lui. Un visage massif et rectangulaire, un front large, un menton volontaire et des lèvres pleines. En revanche, de ses longs cheveux noirs, il n'avait gardé qu'une tonsure couleur de fer et ses yeux... ses yeux, jadis bleus et pétillants, étaient désormais deux globes sombres zébrés par de minuscules éclairs.

Januel lorgna ses complices pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un piège mais les hommes en huppelande blanche ne bougeaient pas.

— Des moines-guerriers, dit le capitaine qui avait surpris son regard. Des hospitaliers caladriens. Ils sont là pour te protéger...

— Pourquoi ? Pourquoi m'avoir attaqué ? protesta Januel.

— Je n'avais pas l'intention de te tuer, répliqua Falken en passant une main sur son cou rougi. Simplement m'assurer que la légende disait vrai.

— Quitte à me faire ça ! gronda le phénicien en montrant l'estafilade qui marquait sa poitrine.

— Oui.

— Tu aurais pu me tuer... dit-il sans conviction.

— Ne raconte pas d'histoire ! Cela a failli être l'inverse !

— C'est vrai, concéda-t-il avec un mince sourire.

La tempête levée dans son corps par le Féal s'apaisait. Le capitaine s'approcha de lui et le serra dans ses bras :

— Je suis content de te retrouver.

Embarrassé mais gagné par l'émotion, Januel céda à l'accolade et referma à son tour ses bras sur les épaules de son vieux maître d'armes.

— Drôles de manières, quand même !

— Mon petit, répondit-il en se détachant, il fallait que je vérifie que tu as bien retenu tes leçons. Et... apparemment, tu en as appris d'autres, fit-il en jetant un regard sur ses mains.

— Le Phénix...

— Je m'en doute. Jusqu'à nouvel ordre, je n'ai jamais été assez fiévreux pour couper une lame en deux ! s'esclaffa-t-il. Allez, viens avec moi. Toutes tes petites manigances m'ont donné une sacrée soif. Et je dois te parler de certaines choses.

— Ces éclairs... dans tes yeux ?

— Entre autres. Mais pas avant d'avoir avalé une bière, conclut Falken en l'entraînant par l'épaule.

Ils s'installèrent dans une auberge modeste accolée à l'enceinte de la ville. Éclairée par des lampes à huile, elle ne comptait qu'une seule pièce et accueillait ses visiteurs autour de grandes tables basses en bois brut cernées de coussins de soie bleue. Les moines-guerriers restèrent à l'écart et laissèrent Januel et le capitaine se retrouver autour de larges coupes mousseuses.

— Cette bière, mon petit, est un don du ciel, commenta Falken en mouillant ses lèvres au bord de la coupe.

Januel ne répondit pas. Le capitaine ravivait de tels souvenirs qu'il ne parvenait pas à céder à la magie de l'instant. Il avait devant lui l'un des rares maîtres d'armes en qui il avait cru reconnaître un père et sa présence, à cet instant précis, se confondait avec celle de sa mère...

Il était incapable d'imaginer Falken sans elle. Le passé les figurait côte à côte, enlacés et heureux, jusqu'à ce jour gris où il les avait abandonnés sans une explication. Submergé par une bouffée de mélancolie, il laissa le silence s'éterniser en observant avec curiosité les éclairs qui étincelaient dans les yeux du capitaine. Ce dernier acheva sa bière, s'essuya la bouche d'un revers de main et sourit :

— Je suis devenu un exodin. Un membre de l'Ordre des Pèlerins.

Januel hocha la tête :

— Comment m'as-tu trouvé ? demanda-t-il d'une voix glacée.

— Ce sont eux qui t'ont trouvé, fit-il en montrant les Caladriens. Pas moi.

— Pourquoi tant de mystères ?

— Des mystères ? protesta le capitaine. J'ai simplement voulu savoir si tu étais bien celui qu'on me décrivait.

Januel soupira et croisa les bras. Il n'avait pas touché à sa bière.

— Qui t'envoie, Falken ? Qui et pourquoi ?

— Tu as bien changé. Tu parais si sûr de toi ! dit-il avec une

moue ironique.

— Réponds à ma question.

Le visage de Falken s'assombrit :

— Tu oublies ce que tu me dois...

— Non, je n'oublie rien. Ni la manière dont tu m'as appris le maniement des armes, ni la manière dont tu as quitté ma mère un matin sans même lui dire au revoir.

Falken détourna les yeux et grogna :

— Tu étais trop jeune pour comprendre...

— Et toi trop vieux pour te conduire en homme, cingla le phénicien.

Il porta la coupe à ses lèvres et but une longue gorgée avant d'ajouter :

— Elle t'aurait écouté, capitaine. Tu as commis une terrible erreur ce jour-là.

Falken chassa de la main une poussière invisible :

— Je te l'accorde. C'était une erreur. J'ai eu peur.

— Peur de quoi ?

— Peur de sa réaction, peur qu'elle ne m'offre une chance de...

— De devenir son époux. Oui, elle y a songé, murmura Januel.

Il revoyait distinctement sa mère effondrée sur le lit de la roulotte, les yeux humides et les traits tirés. Elle n'avait rien dit de la journée et s'était contentée, par moments, de s'asseoir sur les marches extérieures pour regarder l'horizon et guetter l'apparition du capitaine.

— Il valait mieux que je parte, avoua le capitaine du bout des lèvres.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Toi, Januel. Bon sang ! s'exclama-t-il en frappant du poing sur la table. Elle était la Mère de l'Onde et moi... moi, un vulgaire maître d'armes.

— Tu ne le savais pas à l'époque.

— Heureusement...

— Alors, pourquoi l'avoir quittée ?

Falken acheva sa coupe d'un trait et fit signe à l'aubergiste de lui resservir la même chose.

— J'étais fatigué, mon petit. Fatigué de voir, à chaque bataille, mes vieux amis disparaître, fatigué de tuer, de marcher, d'être ici et nulle part, d'avoir une vie rythmée par les tambours de guerre... J'ai croisé la route de l'Ordre bien avant de quitter ta mère et j'ai longtemps refusé de devenir l'un des siens. Cette nuit-là... l'orage grondait. J'ai vu les éclairs, leur puissance... leur éclat. J'ai regardé ta mère et j'ai su que je l'aimais plus que tout au monde. C'est vrai, Januel, je l'aimais mais elle... elle était une catin.

Il avait lâché ce dernier mot dans un souffle, les yeux baissés.

— Et alors ? fit Januel avec une froideur métallique.

— Ne m'oblige pas à le dire.

— Si, je veux l'entendre.

Le capitaine haussa les épaules :

— Très bien. C'est juste que... que je ne pouvais pas oublier tous ceux qui avaient franchi le seuil de la roulotte et qui avaient été si... bien reçus par ta mère.

— Tu devrais savoir pourquoi.

— À l'époque, j'ignorais qui elle était et, crois-moi, cela fait toute la différence.

— Peut-être bien.

— C'est une certitude, Januel. Je sais aujourd'hui que le don de son corps allait bien au-delà du plaisir, qu'elle offrait bien plus qu'une étreinte dans une vieille roulotte. Je sais, j'aurais pu m'en douter et voir à quel point les soldats qui venaient la voir étaient heureux. Comprendre qu'elle soignait leurs peurs, qu'elle s'efforçait de leur rendre moins douloureuse l'idée de mourir le lendemain sur le champ de bataille. J'aurais pu comprendre tout cela mais... de là à imaginer ce qu'elle était vraiment et pourquoi elle vivait dans le sillage des armées... Tu ne peux pas me reprocher d'avoir ignoré un tel secret. Elle ne m'a jamais laissé une chance de savoir.

Il se renfonça dans les coussins et accepta, avec un sourire, la nouvelle coupe que lui tendait l'aubergiste.

— Cela n'excuse sans doute pas mon départ, reprit-il. À vrai dire, je crois que je ne me sentais pas la force d'oublier ce qu'elle avait été ou ce qu'elle avait fait. Nous nous retrouvions au hasard des guerres et notre relation se renforçait chaque année... J'ai vu venir le jour où nous aurions été incapables de nous séparer, où j'aurais été obligé d'accepter son passé pour vivre auprès d'elle. J'ai préféré partir... Et pour cela, je te dois sans doute des excuses.

— Oui.

Il y eut un silence.

— Je crois, ajouta Januel d'une voix radoucie, que j'ai longtemps voulu te rendre responsable de sa mort.

Le capitaine fronça les sourcils :

— Pourquoi ? J'étais loin, déjà.

— Précisément. Si tu étais resté auprès d'elle, peut-être l'aurais-tu sauvée...

— Des Charognards ? J'en doute.

— Peu importe. Au début, je m'en voulais, à moi, de ne pas avoir été capable de la protéger. Puis, j'ai su que je n'aurais rien pu faire et... j'ai pensé à toi.

— Tu voulais un coupable ?

— Bien sûr. Des souvenirs que j'en garde, je ne me souviens de personne qui ait été aussi proche d'elle que toi. Tu faisais un coupable idéal.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je n'ai plus envie de chercher un coupable. J'ai accepté sa mort et... je regrette seulement que tu n'aies pas fait son bonheur en restant auprès d'elle.

— Je suis désolé.

— N'en parlons plus.

— Méfie-toi, je vais te prendre au mot.

Januel ébaucha un sourire et leva sa coupe.

— Alors levons nos verres, capitaine. À ce que je te reproche et à nos retrouvailles !

— À tes reproches ! répondit Falken en acceptant l'invitation avec un clin d'œil.

Januel acquiesça.

Ils burent en silence en sentant l'un et l'autre que cette gorgée ouvrait une nouvelle page de leur histoire.

Quelques instants passèrent, puis, les coupes reposées, Januel reprit un air grave :

— Pourquoi es-tu ici ?

— Pour que tu atteignes la Caladre sans encombre.

— Mais tu es un Pèlerin.

— L'Ordre rend parfois service à ceux qui souhaitent recourir à ses faveurs. Le monastère a demandé à mes maîtres d'embarquer sur cette cité afin de te rencontrer, de te mettre au courant de certaines choses et de s'assurer que tu atteindrais les côtes caladriennes.

— Mais pourquoi avoir voulu que ce soit toi ? Les moines-guerriers sont ici, n'est-ce pas ? Ils ne suffisent pas ?

— Très franchement, je l'ignore. Le monastère a ses raisons et ni moi, ni l'Ordre d'ailleurs, nous ne voulons les connaître. J'ai reçu, il y a quelques jours, une missive qui m'ordonnait de rejoindre au plus vite Aldarenche pour embarquer. J'ai retrouvé les hospitaliers que tu vois ici et ensemble, nous avons organisé ta protection.

— Sans me mettre au courant ?

— Nous l'aurions fait tôt ou tard mais j'avais deux bonnes raisons de retarder ce moment. Une raison très personnelle pour organiser notre petite confrontation...

— Une mauvaise idée, affirma Januel en passant l'index sur le trait rouge qui marquait sa poitrine.

— C'est ça, une mauvaise idée...

— Continue, ricana Januel.

— Je voulais aussi profiter de l'occasion pour observer ton entourage. M'assurer par exemple que cet Archer Noir n'est pas

dangereux. Ou que cette Draguéenne ne risque pas de...

— Je t'arrête tout de suite. Scende est irrécusable.

— Irrécusable ? s'étonna le capitaine avec un sourire complice. Et à quel titre, mon petit ?

— J'ai toute confiance en elle, c'est tout.

— En elle ou en ses seins ? s'esclaffa Falken.

Le bras de Januel jaillit au-dessus de la table pour lui saisir fermement le poignet :

— Ne t'avise jamais plus de lui manquer de respect, dit-il en le foudroyant du regard.

— Eh bien !

— Tu as entendu ? fit-il en resserrant sa prise.

— D'accord, mon petit, d'accord.

Januel le lâcha.

— Tu l'aimes ? Enfin, je veux dire, vous avez...

— Je n'ai pas envie d'en parler.

— Pourquoi ?

— Cela ne te concerne pas.

— C'est vrai.

— Revenons à ta mission, maugréa Januel.

— Oui. Bon, il y a dans cette cité un temple pèlerin. J'en dépends mais j'ai toute liberté pour veiller sur toi.

— Crois-tu que j'en aie besoin ?

Les yeux du capitaine cillèrent :

— Besoin de moi, tu veux dire ?

— Jusqu'ici, je me suis débrouillé sans toi.

— J'apprécie. Mais méfie-toi, la confiance en soi se savoure par petites gorgées. J'ai vu des compagnons s'enivrer de la sorte et baisser leur garde.

— Qui pourrait m'atteindre ici, dans cette ville ?

— Les Sombres Sentes s'infiltrèrent partout, Januel. Même en haute mer.

Januel eut soudain une idée audacieuse.

— Alors offre-moi le voyage. Tu es Pèlerin. Avec vos éclairs, je serais en Caladre avant ce soir.

— Ce n'est pas aussi simple.

— Pourquoi ? fit Januel en se penchant vers lui, les yeux pétillants.

— Il faut du temps pour pouvoir voyager par la foudre, pour préparer son corps à subir l'expérience. Et, de toute façon, l'Ordre refuserait.

— À quel titre ? Je croyais qu'il voulait me protéger. Le meilleur moyen, c'est de m'ouvrir les portes de votre temple !

— Non, Januel. Ne te fais aucune illusion. Et surtout, ne sous-

estime pas notre puissance. Il existe entre les Caladriens et nous une relation riche et ambiguë, semée de complots et de trahisons. Les Pèlerins sont pareils aux phéniciens. Nous veillons jalousement sur nos secrets et notre liberté. Le reste est affaire de diplomatie. Ma présence ici ne signifie rien d'autre. Un service rendu parmi d'autres, un tout petit pion déplacé sur l'échiquier du M'Onde. Rien de plus. Je suis devant toi, aujourd'hui, parce qu'ils l'ont voulu. Je peux disparaître demain.

— Mais l'Ordre a-t-il conscience de l'enjeu ?

— Je l'espère.

— On t'envoie, toi, pour me protéger, et on me refuse la foudre. Qu'est-ce que je dois comprendre ?

— Rien.

Un silence gêné plana quelques instants.

— Bon, conclut Januel en faisant mine de se lever, restons-en...

— Non, l'interrompit le capitaine, attends !

Januel hésita. Son cœur lui dictait de faire table rase du passé, d'oublier les larmes de sa mère, d'oublier la nuit où les Charognards avaient envahi la roulotte sans rencontrer de résistance, d'oublier aussi que cet homme était peut-être le seul que sa mère avait aimé. Accepter simplement ce soutien inattendu que les Caladriens lui offraient pour l'escorter jusqu'à eux. Certes, ce n'était qu'un vieil homme aux cheveux déjà gris qui prétendait lui venir en aide mais était-ce une raison pour s'en défier ? Que redoutait-il ? L'homme ou l'Ordre qui se cachait derrière ? Ou peut-être n'était-ce que de l'orgueil, la conviction qu'il saurait achever sa quête avec ceux qu'il avait choisis.

Il ferma les yeux un instant et vit, derrière ses paupières, les visages de Scende, de Tshan et même de Farel se confondre dans l'obscurité. Il les aimait de toutes ses forces, ils étaient ses piliers, ses racines... À chaque instant, il redoutait de les perdre parce qu'un jour, il avait perdu celle qui comptait le plus pour lui. Même s'il avait accepté la mort de sa mère, le sentiment de ne pas avoir su la protéger demeurerait ancré au tréfonds de son âme et, à cet instant précis, dans cette petite auberge d'une cité taraséenne, il redoutait d'ouvrir à nouveau son cœur, de se livrer corps et âme au sentiment fraternel et intact qu'il éprouvait à l'égard du capitaine Falken. Et ce, parce qu'il avait peur de le perdre une seconde fois.

— Pardonne-moi, capitaine, dit-il à voix basse.

— De quoi ?

— De ne pas t'avoir remercié d'être ici, à mes côtés.

— C'est rien, bredouilla-t-il, visiblement embarrassé.

— J'aimerais te présenter aux autres, renchérit-il.

— Je ne sais pas...

— Tu veux rester dans l'ombre ?

— Tu ne m'as pas laissé le temps d'en parler. Il y a quelques détails importants dont je dois te faire part.

— Je t'écoute.

— Tout d'abord, j'ai ceci pour toi.

Il fit signe à un Caladrien de s'approcher. Le moine-guerrier rejoignit leur table et déposa dessus un objet enroulé de soie noire. Sa forme était celle d'une épée.

— Je la tiens de ta mère, dit Falken. Elle tenait à ce que ce soit moi qui te la remette lorsque je te jugerais capable de t'en servir. Lorsque je vous ai quittés, j'ai hésité à l'emmener avec moi et puis... je me suis dit que je tenais là un prétexte pour revenir un jour auprès de vous.

Il posa la main sur la soie qui recouvrait l'arme et poursuivit :

— Je suppose que cette épée lui a été confiée par les Ondes. J'ai eu l'occasion de la présenter aux forgerons de l'Ordre et tous s'accordent à dire que sa facture est... unique. En d'autres termes, je crois qu'il s'agit de l'une des épées du Saphir.

Januel déglutit. La légende du Saphir se confondait avec l'histoire du M'Onde. Elle évoquait cinq épées forgées par les premiers hommes, cinq épées trempées dans les ruisseaux originels et habitées par un Esprit frappeur. Chaque bataille des Origines avait accouché d'un Esprit frappeur, d'une entité mystérieuse qui résumait le fracas, la violence et la force de ces affrontements titanesques entre les Féals.

Une légende...

— Je sais ce que tu penses, affirma le capitaine d'une voix grave. Et je t'assure que la légende ne ment pas. Ta mère m'avait averti : quiconque, à part toi, tenterait de se servir de cette épée risquerait d'y perdre la vie. Un ami a essayé... Il a été littéralement déchiqueté à l'instant même où il a refermé sa main sur le pommeau. Déchiqueté de l'intérieur par une force invisible et dispersé sur un hectare à la ronde. J'ai enterré ce qu'il restait de lui dans une caissette de la taille de mon poing et, depuis, je n'ai plus jamais essayé de percer le secret de cette épée. Je crois que seule une Onde est en droit de la posséder. Une Onde ou un élu tel que toi.

Il s'interrompit pour épouser, de la main, les contours masqués de l'arme.

— Du moins je l'espère, ajouta-t-il avec une pointe d'inquiétude. Je me fie uniquement au jugement de ta mère. Si elle se trompait, tu mourras.

Januel hocha la tête, les paumes moites.

— J'ignore tout de sa puissance, insista le capitaine. J'ignore si l'Esprit frappeur existe vraiment, ou s'il est mort depuis longtemps

faute d'avoir été au service d'un maître, et si, dans le cas contraire, tu serais en mesure de le maîtriser. Il doit s'agir d'une épée de vie. Je l'ai entendu, mon petit. J'ai entendu un souffle comparable à celui de mille Griffons lorsque mon défunt ami s'en est emparé. Un chuchotement qui semblait venir de la terre, qui a affolé les bêtes aux alentours et qui a bien manqué de mettre à terre une ferme voisine. Je ne sais qu'une chose, Januel. Mon rôle était de veiller sur l'épée jusqu'au moment venu. Il me semble que nous y sommes.

Januel s'empara avec respect de la frange qui marquait la limite du tissu et commença à le déplier. L'épée se dévoila dans la lumière fragile des flammèches des lampes. Elle mesurait plus de deux coudées et demie de longueur et se tenait à deux mains à en juger par la taille de la poignée. La lame était légèrement recourbée à son extrémité et zébrée, en travers, de minuscules rigoles où coulait un liquide bleuté animé d'un mouvement de va-et-vient.

— Les ruisseaux originels... souffla Januel.

Le pommeau finement sculpté représentait plusieurs Féals amalgamés et dominés par un Phénix dont les flammes s'enroulaient autour de la poignée. Le quillon comptait quatre branches ouvragées dressées à la verticale et parallèles à la lame. Quatre branches pour les quatre autres épées du Saphir.

Januel épousa d'un index timide le fil tranchant de l'épée. L'ouvrage évoquait des temps anciens et la rumeur sourde de combats titanesques qui avaient précédé la naissance du M'Onde. Il ne songea pas un seul instant à remettre en cause les paroles de sa mère... Sa main demeura un moment suspendue au-dessus de la garde. Il regarda le capitaine et sut qu'il était face à l'épreuve ultime qui consacrerait l'héritage des Ondes.

Il se redressa lentement et referma un à un ses doigts sur la poignée. Il frissonna au contact glacé de l'acier. Sa main se coula dans la garde comme dans un moule et il ferma les yeux.

Pendant un bref instant, il ne se passa rien. Il perçut la respiration sifflante du capitaine, le murmure confus de la rue, le tousotement inquiet d'un moine-guerrier. Puis, sans le moindre avertissement, une présence submergea son esprit comme un raz de marée. Il poussa un hurlement muet et tituba en arrière, incapable de stopper cette vague mentale qui s'abattait sur sa conscience avec une violence inouïe.

Ses muscles se tendirent comme des cordes sur le point de se rompre. Une plainte aiguë s'échappa de ses lèvres serrées. L'Esprit frappeur s'incarna en une eau sombre et rugissante, un torrent qui se déversa dans son esprit en épousant le lit de ses pensées.

Puis l'intrus trouva soudain le Phénix des Origines sur sa route. Les deux entités se figèrent et s'observèrent, pareilles à deux bêtes

sauvages briguant la même proie. L'extrémité du torrent se redressa et commença à onduler lentement comme la gueule d'un serpent.

La confrontation relevait d'un chaos originel, d'un face-à-face entre deux créatures des Origines. Tétanisé, Januel sut qu'il ne survivrait pas si elles décidaient de combattre dans l'arène de son esprit. Au prix d'un terrible effort, il échappa à l'emprise de la douleur qui le retenait prisonnier et, au mépris du danger, s'interposa entre le Féal et l'Esprit frappeur. Il n'était plus qu'une silhouette minuscule au pied d'une vague gigantesque aux reflets de saphir et d'un oiseau de feu embrasé par la colère. Aveuglé par leurs lumières croisées, il comprit que seul le double héritage de l'Asbeste et des Ondes pouvait lui offrir une chance de sceller un pacte entre les deux entités.

Un homme de l'eau et du feu.

Le Fils de l'Onde et le disciple phénicien.

Sa voix s'éleva comme une prière. Inspiré par les préceptes de l'Asbeste, il commanda l'union sacrée des deux créatures en son nom. Il intima au feu du Phénix d'accepter l'eau sombre des ruisseaux originels. Il ordonna à l'Esprit frappeur d'ouvrir le lit de son torrent aux flammes du Féal.

Les deux entités se rapprochèrent l'une de l'autre. Les ergots de l'oiseau se tendirent en avant et effleurèrent la surface miroitante du torrent dressé à la verticale. Précédée par un chuintement assourdissant, une vapeur brûlante s'éleva en tourbillons à l'endroit même où les deux entités s'étaient touchées. D'un battement d'ailes, le Phénix s'écarta et tourna vers Januel sa gueule effilée. Le désarroi se lut dans le rubis de ses yeux. L'Esprit frappeur recula à son tour dans une gerbe d'écume et reprit ses ondulations menaçantes.

Januel hésita, en proie à une panique grandissante. Sa prière n'avait pas suffi. Dans un instant, les deux entités allaient se jeter l'une sur l'autre et le broyer. Au nom de quoi pouvait-il invoquer l'union sacrée d'un Esprit frappeur et d'un Phénix des Origines ? Pourquoi s'affrontaient-ils dans un esprit où s'opérait l'alchimie entre l'eau et le feu ?

L'Esprit frappeur regroupait ses forces et grossissait à vue d'œil. Dardée en direction du Féal, la vague s'effilait comme la pointe d'une épée. Isolé et impuissant, Januel réfléchissait en essayant d'oublier le grondement qui fissurait sa conscience. Se pouvait-il que l'affrontement soit inévitable ? Même si l'Esprit frappeur incarnait le chaos et la puissance insondable de la violence des Origines, il était né dans l'écume de l'Onde, source de vie par excellence. À l'image du Phénix et de tous les siens qui avaient empêché la Charogne d'étendre son voile funeste sur le M'Onde.

En invoquant cette force primitive de la vie, il avait échoué.

Le Phénix prenait de la hauteur pour attaquer, le bec tendu en

direction de l'Esprit frappeur. Januel sentit son cœur se serrer en distinguant dans ses yeux le sombre éclat de la violence et de la mort auxquelles il s'apprêtait à céder.

À céder au Fiel.

Januel comprit à l'instant même où l'oiseau se laissait tomber comme une flèche que le Fiel avait été, depuis le début, le seul moyen d'unir les deux créatures. Il s'était laissé duper en croyant que l'Embrasement était parvenu à le consumer dans l'âme du Phénix. Les Maîtres du Feu eux-mêmes s'étaient laissés tromper.

Le phénicier ignorait comment l'invoquer et, instinctivement, lui ouvrit son cœur. Au même instant, il vit les veinules noires et longtemps invisibles du Fiel apparaître dans le plumage de l'oiseau et teinter les remous de son adversaire. Le Phénix freina sa chute au dernier moment. Son bec croisa la lame ruisselante dans un sifflement strident. Januel crut qu'il était trop tard mais le coup porté s'était déjà transformé en baiser.

Galvanisé par le pacte scellé en son nom, le Fiel convergea aux extrémités des deux entités pour jaillir sous la forme d'un cyclone noir et vapoureux. Le cylindre grandit à une vitesse stupéfiante. Il engloba le Phénix et l'Esprit frappeur puis dépassa Januel qui sentit, sur son passage, le souffle d'une violence absolue et primitive. Aspiré à l'intérieur du cyclone, il sut que le Fiel et la vie ne faisaient qu'un. Et il perdit connaissance.

Chapitre 15

La voix résonna dans le lointain. Il voulut l'ignorer mais elle insistait, elle se glissait dans les replis de son esprit endolori et toquait avec insistance au seuil de sa conscience.

Il ouvrit les yeux.

— Tu es vivant, petit ! s'exclama Falken en le serrant vigoureusement dans ses bras. Bon sang, j'ai bien cru que c'était fini !

Livide, Januel accepta l'aide du capitaine pour se redresser. Plusieurs moines-guerriers l'observaient avec inquiétude et soulagement. Il reconnut le décor de l'auberge et chercha l'épée des yeux.

— Elle est ici, le rassura Falken.

Januel la découvrit à ses côtés et se pinça les lèvres. Les veinules qui striaient la lame en travers s'étaient assombries.

— Comment te sens-tu ? s'enquit le capitaine en lui tendant une coupe. Bois un peu, tu es blanc comme un linge.

Le phénicien accepta la bière avec gratitude et se désaltéra à petites gorgées. Ses mains tremblaient mais il ne souffrait plus. Il dirigea ses pensées vers le Phénix mais le Féal dormait dans son cœur, inaccessible. Il chercha la présence du Fiel, un indice qui témoignerait du poison libéré mais ne nota rien d'alarmant.

— Que s'est-il passé ? demanda le capitaine.

— Cela ne regarde que moi, répondit-il sans hésiter.

Falken hocha la tête et s'assit à ses côtés.

— Je dois te confier une dernière chose, dit-il d'une voix caverneuse. C'est assez délicat et c'est... aussi pour cela que j'ai choisi de t'offrir cette épée.

Il se racla la gorge et poursuivit :

— Je suis un Pèlerin depuis près de cinq ans, Januel. J'ai tout abandonné pour offrir la fin de ma vie à l'Ordre et à sa puissance. Je... je n'ai pas eu le choix et j'ai dû, cette nuit même, exécuter des ordres... contraires à tout ce qui me vaut d'être ici, près de toi.

— Tu pourrais être plus clair ?

— Plus clair, oui... dit-il d'une voix lasse. Écoute-moi bien et tâche à ton tour de comprendre. L'Ordre a ses raisons que nous autres, exodins, ne pouvons concevoir. L'une d'entre elles veut que, parfois,

nous aidions des personnes... peu recommandables à voyager avec la foudre.

Januel plissa le front.

— Des personnes si peu recommandables que certains exodins ont parfois renoncé à leur serment et ont préféré quitter l'Ordre pour rester fidèles à leurs principes.

— On dirait que tu parles des Charognards, plaisanta le phénicien.

Le capitaine détourna son regard et se caressa le menton d'une main :

— Précisément, lâcha-t-il. Des Charognards...

— Tu plaisantes ?

— J'aurais bien aimé, dit-il d'une voix lugubre. Mais c'est la stricte vérité.

Januel sentit une colère sourde l'envahir :

— Tu viens pour me protéger, grinça-t-il, et tu m'affirmes que l'Ordre travaille avec la Charogne. Mais à quel jeu joues-tu, capitaine ?

— Je ne joue pas, mon petit, j'exécute les ordres et celui que j'ai reçu cette nuit...

— Tu as fait venir des Charognards ici, dans cette cité ! s'écria Januel.

— Un Seigneur et ses compagnons.

Januel leva les bras au ciel et foudroya le capitaine du regard :

— Je devrais te tuer pour ça.

— Peut-être bien. Mais tu as besoin de moi.

— Comment ça ?

— Je suis peut-être le seul à pouvoir te donner une chance de leur échapper.

— Je devrais trembler à l'idée d'affronter un Seigneur ?

— Non, je ne parle pas de lui.

— De ses sbires ?

— Tu les connais... Ils ont tous été tes mentors par le passé.

— Mais de quoi parles-tu, enfin ?

— De Jaëlle, Symentz, Aphrane et du Ferreux. Ils sont devenus des Charognards, ils sont extrêmement puissants et ils sont là pour te tuer.

Januel sentit un coin de givre s'enfoncer dans son cœur. Il chercha sa respiration et vit avec une précision effrayante les visages des quatre maîtres d'armes s'imposer à lui. Ils surgirent des brumes de son enfance comme des spectres et lui arrachèrent un long frisson qu'il étouffa en serrant les poings de toutes ses forces.

— Pour l'instant, ajouta le capitaine, ils se reposent dans l'enceinte de notre temple. Tant qu'ils seront à l'intérieur, ils seront

intouchables. Mais dès qu'ils seront à même de le quitter... la chasse commencera.

— C'est tellement absurde ! protesta faiblement le phénicien.

— Oui, le sort est cruel. Les Caladriens m'ont appelé au secours parce qu'ils me savaient proche de toi, et je suis sans doute le seul survivant parmi tous ceux qui ont connu ta mère. Comment pouvaient-ils se douter que ma présence, ici même, me mettrait en contact avec tes assassins et que je leur faciliterais la tâche ?... Si cela n'avait tenu qu'à moi, j'aurais essayé de briser le voyage mais la présence d'un Seigneur a fait que nous étions plus d'une dizaine d'exodins à veiller sur la foudre et à s'assurer qu'elle conserverait l'essence de la Sombre Sente. Je n'avais ni les moyens de m'opposer à ce voyage, ni même de le saboter. De toute façon, quand bien même j'aurais essayé, l'Ordre m'en aurait empêché. Ils savent parfaitement ce qu'ils font et m'ont simplement permis d'officier à cette cérémonie pour s'assurer de ma fidélité. Depuis, ils m'ont mis à l'écart.

— Absurde... répéta Januel.

— Je connais bien tes assassins, Januel. Nous étions tous proches de ta mère et nous partagions souvent vos repas. Je peux t'aider à leur échapper.

— Pourquoi ne pas tenter de les tuer maintenant ? Tu prétends qu'ils sont intouchables dans le temple mais Tshan, lui, a réussi à s'infiltrer dans une forteresse de l'Ordre du Lion... Nous devons profiter de l'occasion.

— Ne compare pas les chevaliers du Lion aux exodins, mon petit. Seuls les plus grands de ce M'Onde voyagent à travers la foudre et nos temples sont conçus pour les protéger. Une armée n'y suffirait pas, je te le jure.

— Et pourquoi faudrait-il que je te croie ? Tu offres à la Charogne un moyen de m'atteindre et je suis encore là à t'écouter ! C'est ridicule, je devrais déjà être parti...

— Non, tu vas rester ici et m'écouter parce que tu n'as pas le choix ! Si tu refuses mon aide, tu cours à ta perte. Le Phénix et même cette épée ne te protégeront pas éternellement, mon petit. Nous serons en vue des côtes caladriennes dans neuf jours si le voyage se déroule normalement. D'ici là, tout peut arriver.

— Alors quoi ? Tu proposes d'attendre qu'ils retrouvent leurs forces ?

— Je te le répète, ils sont intouchables dans l'enceinte du temple. Nous devons patienter et leur tendre une embuscade. Ne pas leur laisser le temps de s'organiser et prendre l'initiative.

— Pourquoi ne pas alerter les Taraséens ? S'ils apprennent que des Charognards sont ici, ils interviendront, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas qu'ils prendront ce risque. Ils risqueraient

de perturber la Tarasque et de menacer la cité tout entière.

— Tu leur cherches des excuses ?

— Non, j'ai simplement lu les mémoires de certains exodins et je sais que la situation s'est déjà présentée. L'Ordre avait alerté les autorités taraséennes de la présence d'une Sombre Sente. Le combat a duré plusieurs jours jusqu'à ce que, faute de pouvoir l'emporter, les Charognards se sacrifient pour mener la Sombre Sente jusqu'à la gueule de la Tarasque. Le Féal en est mort et la cité a sombré avec lui. Depuis, les Taraséens sont très prudents en la matière.

— Alors, quittons la cité. Affrétons un navire et...

— Pour aller où ? l'interrompt le capitaine. Tu dois rejoindre la Caladre et le seul moyen, c'est cette Tarasque.

— Pourquoi ne pas essayer d'en rallier une autre dans les environs ?

— Même si c'était possible, ça ne changerait rien. Ils utiliseraient la foudre pour nous suivre.

— Une embuscade, alors...

— Je ne vois rien d'autre.

Januel s'interrompt pour réfléchir un moment. À vrai dire, il était déjà convaincu que le capitaine avait vu juste.

— J'ignore combien de temps ils resteront dans le temple, ajouta Falken. Au moins deux nuits. Il faudrait en profiter pour nous organiser.

— Nous pouvons compter sur eux ? demanda Januel en montrant les moines-guerriers.

— Plus que sur quiconque.

— Et toi ? Jusqu'où peux-tu aller sans trahir ton Ordre ?

— En te parlant des Charognards, je l'ai déjà trahi... J'irai jusqu'où tu me demanderas d'aller.

Januel le quitta sur cette promesse et la perspective d'une nouvelle rencontre dans cette même auberge où Falken résiderait pour les deux jours à venir.

Marqué par les épreuves de la nuit, il voulait trouver la force de rejoindre la Draguéenne et de lui parler. Il ne tenait pas à ce que la blessure ouverte par ce baiser inachevé puisse remettre en cause leur amitié.

Il retrouva le chemin de la maison et resta un moment sur le seuil, immobile et trempé jusqu'aux os par une pluie qui redoublait d'intensité. Il craignait la présence de l'Archer Noir et surtout celle de l'Onde dont il redoutait le jugement en la matière. Son vieux maître l'avait plusieurs fois averti sur la nature de ses sentiments et sur le danger qu'ils faisaient planer sur sa quête. Le salut du M'Onde ne s'embarrassait pas des émois de son sauveur.

Il approcha son poing de la porte, hésita puis frappa deux

coups secs. Il entendit une voix assourdie, des pas précipités. La porte s'ouvrit en grand, barrée par l'Archer Noir.

Sur son visage, le soulagement fit place à la colère.

— Nous étions foutrement inquiets, lâcha-t-il.

— J'étais sorti, éluda Januel.

— Sorti ? L'aube ne va pas tarder à se lever et...

Il s'interrompit, les yeux fixés sur l'épée à la taille du phénicien.

— Les Chimères nous protègent... murmura-t-il en reconnaissant la garde légendaire d'une épée du Saphir.

Il avait compté parmi les nombreux mercenaires qui, au moins une fois dans leur vie, s'étaient mis en tête de retrouver l'une des cinq épées sur la foi de quelque rumeur tenace et capricieuse. Il pensa instinctivement à une copie, à l'œuvre d'un habile forgeron qui aurait abusé de la naïveté de Januel mais il y avait cet éclat couleur marine qui filtrait entre les rainures du fourreau, le travail admirable du pommeau... Il déglutit et sentit fondre sa colère.

— Comment... comment as-tu... ? bredouilla-t-il.

— Scende est ici ?

— Non... enfin, oui.

— Elle est ici, oui ou non ?

— Sur la terrasse. Mais tu devrais réfléchir avant de...

— Non, Tshan, l'interrompit-il d'une voix ferme.

Il hésita et ajouta, la voix radoucie :

— Ne te mêle pas de ça. J'ai besoin de toi.

— Tu veux que je t'aide à monter ? ricana l'Archer Noir.

— Non, que tu surveilles un homme. Tu le reconnaîtras, c'est un Pèlerin. Il s'est installé à l'Escaline, une petite auberge près des remparts. Suis-le sans te faire remarquer.

L'Archer Noir hésita et finit par hausser les épaules.

— Très bien, je m'en occuperai.

— Maintenant, Tshan.

Ce dernier grommela quelques mots inintelligibles, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, finalement, le salua du menton avant de se glisser à l'extérieur.

Januel entra et vit aussitôt maître Farel qui se dressait au bas de l'escalier, les bras croisés sur la poitrine.

— Laisse-moi lui parler, dit le phénicien en se portant à sa hauteur.

— Non, affirma l'Onde d'une voix très calme.

— Ne m'oblige pas à...

— À quoi ? Tu lèverais la main sur moi ?

La silhouette pâle de Farel oscilla dans la lumière des chandelles. Le simple bリアud qu'il portait laissait nus ses bras et ses jambes transparentes sillonnées de veines turquoises. Januel distingua

leur éclat vif, signe d'une intense émotion. Farel nota lui aussi la présence de l'épée et dans ses yeux étincela une lueur qui ressemblait à de la peur.

— Laisse-moi passer, maître, souffla Januel.

— Non. J'ai demandé à Scende de partir et je refuse que tu la voies une seule fois de plus.

— Partir ? s'écria le phénicien, les joues empourprées.

— Elle ne peut pas rester.

— Et c'est toi qui prétends en décider ? gronda-t-il.

— J'agis pour ton bien.

Un rictus déforma les traits du phénicien :

— Je décide seul, désormais, de ce qui doit être fait pour mon bien.

— Tu es trop jeune, rétorqua l'Onde. Tu trébuches faute de savoir comment marcher sur le sentier de la vie. Si tu montes cet escalier, tu tomberas et tu ne te relèveras jamais.

— J'en ai assez de tes discours, maître. Assez de tes leçons sur la vie. Celles que tu as l'arrogance de me donner sur l'amour ne valent rien. Scende reste ici, avec nous.

— Tu ne pourras pas rester son ami. C'est une cause perdue ! affirma Farel.

— Peu importe. Si elle doit partir, alors je partirai avec elle et j'oublierai le M'Onde.

— Elle ne veut pas de toi.

— Peut-être, mais moi si.

— Januel...

— Écarte-toi de mon chemin.

L'Onde tressaillit en voyant la main du phénicien planer au-dessus de la garde de son épée. La menace, tout juste voilée, en dissimulait une autre, invisible et bien plus grave. Farel pouvait sentir le parfum amer du Fiel autour de son disciple, un effluve qu'il avait redouté et qui flottait à présent sur l'élus comme le parfum d'une malédiction. Il savait cette révélation inéluctable, cette alchimie du bien et du mal nécessaire pour harmoniser et fortifier le Fils de l'Onde afin qu'il pénètre un jour dans la Charogne. Mais elle arrivait trop tôt, loin de la Caladre et de ses moines.

En barrant la route à son disciple, il offrait au Fiel une voie dorée pour creuser plus profondément dans son esprit. Le poison se nourrissait de frustrations, de colères, de toutes ces émotions primitives qui repousseraient peu à peu l'héritage des Ondes et consacraient un être dévoué à la mort et peut-être même à la Charogne. Januel ignorait encore à quoi le sacrifice des Ondes le destinait réellement et Farel manqua, à cet instant précis, de renoncer à son serment et de lui dire la vérité.

Le bras ferme de son disciple l'en empêcha. Il n'opposa aucune résistance en songeant qu'il valait mieux perdre l'élu par l'amour que par le Fiel. Dans un silence pesant, le phénicien escalada la volée de marches jusqu'au seuil de la terrasse séparée de la maison par un rideau de soie grenat. Il écarta le tissu et se glissa à l'extérieur.

Protégée par un auvent, la terrasse abritait plusieurs chaises basses en corail agrémentées de larges coussins blancs. Elles étaient disposées en cercle autour d'une cloche de cuivre percée de petites fenêtres en vitraux multicolores. À l'intérieur brûlaient des chandelles mises à l'abri du vent.

Scende était affaissée sur une chaise, un bras jeté par-dessus un accoudoir. La main tenait un verre de cristal rempli à moitié d'un liquide ambré. Son autre bras était replié sous sa nuque. Les cheveux défaits, les paupières lourdes et le teint livide, elle frémit en découvrant Januel et voulut se redresser. Le verre lui échappa et se brisa sur le sol. Elle gémit et rabattit sur ses jambes nues les pans d'une lourde cape de velours noir.

Januel la regarda et se surprit à la trouver si belle alors que son visage et son corps trahissaient l'ivresse. Elle avait visiblement arraché ses bandages qui traînaient en morceaux sur le sol. La mosaïque des couleurs filtrées par la coupole éclairait la courbe claire de ses seins visibles dans l'échancrure de la cape.

Malgré la pluie battante qui formait un rideau gris autour de la terrasse, la température était douce. Januel s'approcha d'elle et s'accroupit. Ses mains se frayèrent un passage sous l'étoffe qui couvrait les jambes de la Draguéenne et recouvrirent ses genoux. Sa peau tiède le fit frissonner. Elle émit un petit ricanement et ramena son bras pour le chasser. Januel refusa le geste silencieux qui l'invitait à renoncer.

— Scende, murmura-t-il.

— Je n'ai pas pu partir, souffla-t-elle.

Il ignorait si elle s'adressait à lui ou à elle-même. Sa main qui avait essayé de repousser celles du phénicien remonta jusqu'à son cou et prit avec force le médaillon.

— Scende, je veux que tu restes avec moi. Je... je t'attendrai mais je veux que tu me promettes quelque chose.

Ses grands yeux violets le fixèrent avec une étrange lucidité.

— Donne-moi une chance de me faire aimer, ajouta-t-il d'une voix serrée. Donne-moi une chance d'effacer Lhen de ta mémoire.

L'ivresse qui voilait encore le coin de ses yeux disparut. Elle se redressa, sourit et, avec une grimace, arracha d'un coup sec le médaillon. La cordelette céda du premier coup. La Draguéenne le tint dans son poing fermé puis le lâcha. Le bijou tinta sur la pierre avec un bruit cristallin.

— Je n'attendrai pas, souffla-t-elle.

Les mots qui s'échappèrent de ses lèvres enhardirent le cœur du phénicien. Ses mains dépassèrent timidement le creux des genoux et glissèrent sur les cuisses. Dans ses entrailles, il sentit un feu comparable à celui du Phénix et épousa, la gorge nouée, les hanches de la Draguéenne. Ses doigts s'attardèrent aux courbes pleines du bassin. Son visage s'inclina et ses lèvres se posèrent sur les cuisses nues pour monter à leur tour à l'assaut du ventre. Sa langue déclina jusqu'à son pubis un chemin initiatique, un sentier frémissant et humide que Sildinn lui avait décrit, un jour, comme le plus beau voyage du corps.

Son visage se scella à l'intimité soyeuse de la Draguéenne. Il ferma les yeux, ensorcelé par l'odeur musquée de son sexe. Scende se cambra et guida ses mains jusqu'à sa poitrine. Il manqua de défaillir lorsque ses doigts se refermèrent sur les deux orbes laiteux. Une tension lancinante commanda les arabesques moites de sa langue entre les cuisses de Scende tandis que ses mains, ivres et moites, caressaient ses seins tendus. Il y eut un moment unique, un désir partagé et rythmé par les halètements sourds de la jeune femme. Son cri de jouissance se fondit dans le vacarme syncopé de la pluie qui martelait l'auvent. Elle se tendit, soupira puis saisit la tête du phénicien pour le hisser à sa hauteur.

Il pesa sur elle, encore engoncé dans sa robe de bure. Elle rit puis la retroussa afin que son sexe vienne à la rencontre du sien.

— Je vais t'aider... dit-elle avec une voix douce avant de le guider lentement en elle.

Januel la pénétra et oublia le M'Onde. Ce ne fut pas un assaut maladroit mais une transe teintée de respect, une empathie fiévreuse et initiatique. Le phénicien prit peu à peu la mesure de cette danse hypnotique qui mêlait leurs bassins. Le visage enfoui dans l'épaule de Scende, il accepta d'être guidé par ses murmures. Disciple de leur désir, il obéit aux mouvements de ses reins et découvrit, peu à peu, l'infinie puissance du plaisir.

Il jouit en elle parce qu'elle l'exigea. D'une voix ferme et douce à la fois, joue contre joue. Les muscles tétanisés, il rejeta la tête en arrière et resta un moment en suspension, les mains vissées aux accoudoirs de la chaise. Il frémit et retomba sur elle, délicatement. Ils restèrent silencieux et finirent par se blottir l'un contre l'autre, la cape jetée sur leurs épaules. Parler de ce qui venait d'avoir lieu était inutile, ils le savaient tous les deux. En dépit des risques pris par l'expression de leurs sentiments, ils goûtaient un instant merveilleux et aucun ne voulait le briser. Il semblait à Januel qu'une telle nuit ne pouvait jamais finir, qu'il y avait là l'expression d'un bonheur trop longtemps espéré. L'idée de s'enfuir avec Scende l'effleura comme un mauvais

rêve. Il leur suffisait d'enjamber le muret de la terrasse et de courir jusqu'au port pour embarquer sur un navire qui les mènerait loin d'ici.

Alanguis et heureux, ils écoutèrent la pluie, burent du vin et finirent par s'assoupir.

Au loin, l'orage grondait.

Chapitre 16

Malgré la pluie qui tombait sans discontinuer, l'odeur s'insinua jusqu'à sa conscience. Il grommela dans son sommeil et perçut la présence de Scende à ses côtés. Rassuré, il voulut se rendormir mais ne parvint pas à oublier l'odeur tenace qui sollicitait son attention. Il souleva les paupières, irrité.

Son cœur cessa de battre.

Le Ferreux...

Dix coudées le séparaient de son mentor. Il avait basculé sa masse imposante de l'autre côté de la rambarde qui entourait la terrasse et épiait de son regard porcine le couple enlacé. La peur et l'incompréhension se bousculèrent dans l'esprit du phénicien. L'attitude du Ferreux ne laissait aucun doute sur ses intentions ni sur ce qu'il était devenu.

L'odeur pestilentielle du Charognard le frappa au visage. Il étouffa un haut-le-cœur et fit mine de remuer dans son sommeil pour dissimuler son trouble. Le Ferreux s'immobilisa et plissa les yeux pour tenter de percer l'obscurité. Les dernières chandelles disposées sous la cloche de cuivre s'étaient consumées, ne laissant que quelques effluves au parfum de cire.

Il attendit un moment et reprit sa marche silencieuse. Il se dirigea vers l'arche qui séparait la terrasse de l'escalier et souleva délicatement le rideau pour jeter un œil à l'intérieur.

Januel songea avec une pointe d'amertume au capitaine Falken. Il avait affirmé que le voyage par la foudre forcerait les Charognards à demeurer dans le temple pèlerin.

Pendant deux jours.

Comment un Pèlerin avait-il pu commettre une telle erreur ? À moins... à moins que le capitaine lui ait menti ? Januel déglutit, assailli par un terrible doute. Les circonstances de leur rencontre défilèrent devant ses yeux. Ce combat destiné à l'éprouver dans l'impasse n'était-il pas une tentative avortée de l'assassiner ? Et l'épée du Saphir... elle l'avait obligé à libérer le Fiel dans son corps.

Pour autant, il ne parvenait pas à se convaincre que le capitaine l'avait trahi. Il lui avait paru sincère, sans compter la présence irréfutable des moines-guerriers de Caladre à ses côtés.

Des complices déguisés pour l'occasion ?

Januel relégua ces soupçons dans un coin de son esprit. Pour l'heure, une seule question lui importait : le Ferreux était-il venu seul ?

À pas furtifs, ce dernier s'était éloigné du rideau pour s'engager entre deux chaises. Januel distingua sur son ventre le semis des clous charognards, le tablier de laine rouge maintenu à la taille par une large ceinture de cuir noir. Entre ses doigts potelés, il tenait fermement un long bâton aux extrémités ferrées et s'avancait dans leur direction avec un sourire inhumain.

Januel évalua ses chances et surtout celles de Scende. S'il la réveillait, elle risquait d'être surprise et d'inciter le Charognard à attaquer. Il ne se faisait aucune illusion sur la puissance et la portée du bâton. À cet instant précis, le Ferreux pouvait bondir et abattre son arme sur la silhouette fragile de la Draguéenne.

L'épée du Saphir reposait sur le sol à moins de deux coudées. S'il voulait s'en saisir, il devrait repousser le corps de Scende et s'arracher à la chaise avant que le Ferreux n'ait le temps de réagir. Il espérait que cette tentative focaliserait l'attention du Charognard et l'empêcherait de porter un coup fatal à la Draguéenne.

Dans le cas contraire, il tiendrait l'épée mais Scende serait morte.

L'idée de jouer ainsi la vie de son amante le paralysait. Le Ferreux s'était faufilé entre la cloche de cuivre et une chaise pour se placer du côté du phénicien. Au même moment, la voix claire de maître Farel résonna dans les profondeurs de la maison :

— Januel ?

Le Ferreux se figea, les épaules ramassées. Il tourna lentement son cou graisseux vers le rideau et le lorgna avec une grimace. Une expression indécise sur le visage, il raffermi sa prise sur le manche du bâton.

— Tu as senti ? insista la voix de l'Onde, plus proche.

Januel savait qu'il pouvait mettre à profit l'hésitation du Charognard pour bondir vers l'épée. Toutefois, il attendit, persuadé que le Ferreux préférerait saisir l'occasion de tendre une embuscade à l'Onde qui montait à leur rencontre.

Son instinct ne l'avait pas trompé. Le mentor s'éloigna du couple à reculons et vint se placer à l'angle de l'arche.

L'odeur de putréfaction s'accroissait avec l'excitation du Charognard. Januel entendit le pas léger de Farel accélérer sur les dernières marches de l'escalier. Il devait pressentir le pire et, avant de franchir le rideau, s'écria :

— Januel, la Charogne, elle est ici !

Januel voulut repousser le corps de Scende pour se propulser

hors de sa chaise mais la Draguéenne l'avait devancé. Ils se jetaient l'un et l'autre sur leurs épées lorsque Farel écarta d'un geste sec le rideau pour s'avancer sur la terrasse.

Le Ferreux avait cru la partie gagnée et s'était même réservé le plaisir de tuer une Onde avant de se débarrasser de l'élue. Sa nature l'empêchait de résister à ce cadeau inattendu. Le combat ancestral qui opposait la Charogne à l'Onde l'emportait sur toute autre considération et le Ferreux s'était réjoui à la perspective de rapporter un tel trophée.

La stupeur se peignit sur son visage lorsque le phénicien et la Draguéenne jaillirent de la chaise où ils étaient lovés. Il embrassa la scène d'un regard, jugea la distance qui les séparait et choisit d'abattre son bâton sur l'Onde qui venait d'apparaître.

Son indécision ne dura que le temps d'un battement de cœur mais cela suffit à sauver la vie de Farel. Prévenu par les relents du Charognard et le mouvement de ses deux compagnons, l'Onde fit un bond en arrière. Le bâton fendit l'air à moins d'un pouce de son visage. Déséquilibrée par l'arête d'une marche, elle se rattrapa instinctivement au rideau qui céda dans un bruissement plaintif.

Le Ferreux avait déjà fait volte-face. Le phénicien se tenait au milieu du cercle esquissé par les chaises en corail. Il était nu et brandissait l'épée du Saphir à deux mains. Derrière lui, précédée par le souffle de sa cape noire, la Draguéenne s'était retournée et pointait une épée dans sa direction.

Le Charognard ne put s'empêcher de fouiller du regard l'échancrure de la cape noire. Les cicatrices qui marquaient sa poitrine rendaient selon lui ses seins lourds plus désirables encore. Il baissa les yeux et darda une langue violacée en distinguant son pubis.

— Alors, gamin, ricana-t-il, ça fait un bout de temps, n'est-ce pas ?

Januel ne répondit pas et tâcha de ne rien perdre des mouvements de son adversaire. La grâce du Charognard l'intriguait et le fascinait à la fois. Malgré son poids, il se déplaçait avec une légèreté surnaturelle en faisant tournoyer le bâton dans une main puis dans l'autre. Il glissa vers une première chaise et, avec une expression sauvage, abattit son arme sur le dossier en corail. La violence du coup le fit exploser en mille esquilles qui s'éparpillèrent sur la terrasse.

La démonstration valait un coup de semonce. Scende et Januel s'écartèrent pour ne pas se gêner. Derrière le Charognard, l'Onde s'était dépêtrée du rideau qui l'avait piégée. Ses veines brillaient d'un tel éclat que la terrasse baignait désormais dans une lumière bleue et irréelle.

Januel s'efforçait de comprendre pourquoi le Ferreux était seul sur cette terrasse, alors que le capitaine avait évoqué quatre de ses

plus anciens mentors ainsi qu'un Seigneur de la Charogne. Il n'eut pas le loisir de s'interroger plus longtemps. Le pouvoir de l'épée se manifestait et violait sa conscience avec une fureur méthodique. Il entendit la plainte sourde du Phénix se transformer en piailllements stridents et primitifs. Il manqua de lâcher son arme mais il était trop tard.

Le Fiel noyait son esprit.

Scende vit le corps de Januel tressaillir et ses yeux révoltés se teinter d'une lueur inquiétante. Elle jeta un coup d'œil vers Farel et vit qu'il fixait son disciple avec une horreur grandissante. Le Ferreux, lui, fronçait les sourcils, visiblement perturbé.

— Tu as changé, gamin... dit-il d'une voix qui tremblait légèrement.

Il semblait soudain moins sûr de lui, plus prudent. En réponse, les veinules qui zébraient la lame du phénicien étincelèrent d'une lumière étrangement sombre en faisant refluer l'éclat de maître Farel.

Sans armure ni même de vêtement, Januel s'avança vers le Charognard avec une froide détermination. Le Fiel était sa clé de voûte, celle qui lui manquait depuis qu'il avait abandonné sa mère dans une roulotte en feu. Il était devenu le fil invisible et harmonieux entre toutes les influences qui l'avaient bercé depuis son enfance jusqu'à aujourd'hui. Chaque passe d'arme, chaque moment précis de sa vie où la rage, la colère et la haine avaient pu le guider, s'enfilaient comme des perles le long de ce fil noir et glacé qui courait dans ses veines.

En faisant l'amour avec Scende, il avait découvert son corps et, d'une certaine manière, accouché du Phénix logé dans son cœur. D'une simple pensée, il lui commanda d'épouser sa stature, de former sur sa peau une armure de feu qui le protégerait et qui amplifierait la force de ses coups.

Un rictus sauvage souleva la lèvre du Charognard lorsque les premières flammèches embrasèrent la poitrine du phénicien. Il les vit ondoyer et se répandre sur son corps pour tisser les mailles brûlantes d'une armure.

Il irradiait une telle lumière que Scende recula, un bras levé pour se protéger les yeux. Farel, lui, s'était jeté à genoux et murmurait une prière entre ses lèvres pâles. Les flammes épousaient désormais le corps du phénicien du cou jusqu'aux pieds. Seul son visage demeurait visible.

Il fit un pas vers le Charognard, l'épée pointée vers le sol. Dans son esprit, l'enseignement des mentors se canalisait et irriguait peu à peu ses membres, porté par le flot du Fiel. Le Ferreux se campa sur ses jambes. Il n'avait pas l'intention de se soustraire à ce combat, de fuir ou même de quémander l'aide d'Arnhem.

Son regard chercha néanmoins à déceler au-delà du voile gris de la pluie un signe de ses compagnons. Ils demeureraient invisibles, conformément aux ordres reçus. Il grogna et décida d'attaquer avant que ce maudit gamin n'ait recours une nouvelle fois à son Phénix.

Il s'ébranla et se rua sur lui.

Son bâton frappa en chemin deux chaises dans un mouvement synchronisé. Les deux coups décapitèrent le sommet des dossiers. Une volée tranchante de coraux précéda son assaut et obligea le phénicien à se protéger le visage au moment précis où le bâton amorçait une trajectoire parfaite en direction de sa poitrine.

Januel ne put parer ni même détourner le coup porté avec une extrême violence. Un tel choc aurait été fatal en temps normal mais le Phénix sauva son maître d'une mort certaine. Soulevé du sol par l'impact, le phénicien alla s'écraser contre la rambarde. Le souffle coupé, il lutta de toutes ses forces pour repousser le voile rouge qui tombait sur ses yeux et se relever avant que le Ferreux ne revienne à la charge.

Scende voulut se précipiter à son secours. Il l'en dissuada d'un geste de la main et se redressa lentement sous le regard du Charognard qui reprenait confiance. Une douleur sourde palpitait à l'endroit où le bâton l'avait frappé. Chancelant, il entra à nouveau dans le cercle esquissé par les chaises autour de la cloche de cuivre et se mit en garde, l'épée haute.

Ils tournèrent l'un autour de l'autre durant un moment et lancèrent quelques molles attaques pour s'éprouver. Januel ne se laissait pas abuser par l'apparence du Ferreux. Sa corpulence était un leurre et l'influence invisible de la Sombre Sente lui permettait d'évoluer à son aise.

En revanche, le temps jouait en faveur de Januel. Le Fiel s'abandonnait avec volupté à la volonté de son maître et se laissait guider dans ses veines afin de concilier les forces de l'Esprit frappeur et du Féal. Le bâton et l'épée se croisèrent à plusieurs reprises tandis que les deux adversaires cherchaient une faille dans leurs défenses respectives. Les relents pestilentiels saturaient l'atmosphère et Farel, les yeux fermés, poursuivait ses étranges litanies d'une voix monocorde. Scende, indécise, demeurait en retrait.

Lorsque la pénombre de la nuit recula devant les premières lueurs du jour, le Ferreux y vit un signe et, à bout de patience, lança un assaut brutal et sans détour.

S'aidant des épaules, il coordonna son attaque de manière à frapper de gauche puis de droite. Dans une pluie d'étincelles, l'épée du Saphir détourna le premier coup et rendit le second moins précis. Le phénicien se baissa pour l'éviter et rétablit son équilibre une coudée en arrière. Les deux combattants s'engagèrent aussitôt dans un terrible

corps à corps. La Draguéenne sentit son sang se figer dans ses veines, hypnotisée par la violence et la perfection du combat qui se déroulait sous ses yeux. Aucun des deux ne voulait rompre l'engagement et les coups s'enchaînaient à une vitesse stupéfiante.

La confiance du Ferreux fondait pourtant à vue d'œil. D'expérience, il savait qu'un homme du M'Onde se fatiguait toujours plus vite que les Charognards. Pourtant, le phénicien ne trahissait aucun signe de faiblesse et portait ses attaques sans faillir. Le Ferreux, lui, sentait ses forces décliner.

Les bras ankylosés, il ne put résister à une charge soudaine du phénicien. Il jura et rompit l'engagement, blessé à la cuisse. Un sang noir jaillit en bouillons entre les deux lèvres de la plaie. La blessure était profonde. Il jeta des regards affolés en direction de la rue où devaient être tapis ses complices.

Januel ne trahissait aucun signe de fatigue et semblait au contraire se nourrir du combat pour y puiser une énergie renouvelée. Ses muscles se durcissaient, l'expression de son visage se creusait et les flammes qui dansaient sur son corps nu dégageaient une lumière grandissante.

Le Ferreux reconnut à cet instant précis la marque du Fiel dans les yeux de son adversaire. Il poussa un cri de rage et comprit pourquoi le Seigneur Arnhem l'avait choisi pour tuer le Fils de l'Onde. La scène défila sous ses yeux avec une cruauté poignante. Il s'entendit ricaner et parader devant ses compagnons, si fier d'avoir été désigné par le Seigneur. Il se revit bousculer Symentz et s'irriter du sourire mystérieux qui avait effleuré ses lèvres. Il songea à Jaëlle et aux caresses qu'elle lui avait prodiguées contre toute attente...

Ils l'avaient sacrifié.

Sacrifié pour libérer le Fiel de l'élú.

L'imminence de sa propre disparition le gênait moins que cette idée d'avoir été manipulé et jeté dans l'arène comme un vulgaire appât. Il se mordit les lèvres et décida, en conscience, de trahir ceux qui avaient cru pouvoir le duper. Il se savait de toute façon en sursis et condamné à une mort certaine. Sitôt sa trahison avérée, le Seigneur Arnhem romprait la Sombre Sente. Combien de temps mettrait-il à découvrir la vérité ?

Le Ferreux haussa les épaules et lâcha son bâton en signe de reddition.

— Tu as gagné, gamin...

Le phénicien ne réagit pas. Le Ferreux crut qu'il n'avait pas entendu et répéta, les sourcils froncés :

— C'est fini, gamin. Je te laisse la victoire...

Januel se porta à sa hauteur et s'immobilisa. À si courte distance, le Ferreux lut la démence qui voilait ses yeux et leva les

maines devant lui :

— Januel ?

Il connaissait ce regard. Une telle lueur signifiait que le Fiel exigeait son dû, qu'il ne pouvait être sollicité de la sorte sans obtenir en échange ce pour quoi il existait.

L'épée du Saphir frappa le Charognard à la base du cou d'une manière si soudaine qu'il n'essaya même pas de se défendre ou d'éviter le tranchant effilé de la lame. Elle le décapita et sa tête alla rouler jusqu'à la rambarde qu'elle heurta avec un bruit humide.

Scende savait que la pitié pouvait bien des fois être trompeuse et même inutile. Pour autant, le geste implacable du phénicien la surprit et lui arracha un cri. Ce caractère expéditif et cruel ne lui correspondait pas. Elle vint vers lui en évitant de poser les yeux sur l'obèse décapité qui trônait dans une mare noire à l'odeur méphitique.

Januel ne réagit pas à sa présence, les épaules agitées de tremblements nerveux.

— Farel ? lança-t-elle par-dessus son épaule.

Intriguée par le comportement de Januel, elle voulait l'Onde auprès d'elle. Son instinct la mettait en garde et la retint d'attirer l'attention du phénicien avant que Farel ne les ait rejoints.

Januel leur tournait encore le dos, dressé au-dessus du cadavre. Il tourna lentement sur lui-même, les deux mains vissées à la garde de son épée.

Scende se mordit la lèvre jusqu'au sang en découvrant son visage transfiguré. Il exprimait une sauvagerie primale, un désir brut et absolu de détruire et de défaire la vie. Un abîme s'ouvrait dans l'âme du phénicien, un gouffre où régnaient l'obscurité et la mort.

Elle renonça à comprendre pourquoi et recula pas à pas. Elle pressentait que les mots seraient inutiles, que rien ne pouvait plus l'atteindre. Elle dépassa Farel et s'immobilisa juste derrière lui comme s'il avait représenté le seul rempart possible entre elle et le phénicien devenu fou. Ce dernier les observa un court moment, sourit, et s'élança pour tuer.

Une bourrade de Farel sauva la vie de la Draguéenne. Elle trébucha et entendit l'épée la frôler avec un sifflement strident. Elle se rattrapa spontanément à la crête d'une chaise dont le dossier avait été déchiqueté par le Charognard et sentit les arêtes de corail lui écorcher la paume. Elle se retourna au moment même où l'Onde se jetait sur la pointe de l'épée du Saphir.

Sur le coup, elle ne comprit pas le sens de son suicide et se précipita dans sa direction pour tenter de le sauver.

Une plainte sourde s'échappa des lèvres de l'Onde. L'épée du Saphir l'avait pourfendue au milieu de la poitrine et jaillissait dans son dos, teintée d'un liquide épais et turquoise. Nul ne pouvait

survivre à une telle blessure, Scende le sut avant même que les veines, visibles en transparence sous sa peau, ne se rétractent et ne convergent vers la lame.

Le Fiel s'engouffra avec avidité dans l'épée du Saphir pour boire à cette source originelle. L'Onde hurla lorsque ses veines cédèrent les unes après les autres comme les cordes d'un bateau perdu dans un ouragan. Elles fouettèrent l'intérieur de son corps, prises de folie en tentant vainement d'échapper à l'attraction de l'épée.

Le combat était inégal.

L'énergie vitale de l'Onde déclina rapidement et les veines disparurent, consumées par l'acidité invisible du Fiel. Il ne resta bientôt plus qu'une enveloppe sans consistance, un tissu bleu et transparent qui perdit sa cohérence et se déchira comme une chrysalide. Le bliable porté par Farel s'affaissa dans un souffle et souleva dans les airs les derniers lambeaux de sa peau. Ils flottèrent un moment en suspension avant de retomber doucement sur le sol.

L'épée du Saphir tinta sur le sol. Januel, les mains tremblantes, découvrait la mort de son maître tandis que les flammes de son armure s'évanouissaient et rejoignaient le Féal dans son cœur.

La voix de Scende lui parvint assourdie, au travers d'un brouillard :

— Il t'a libéré du Fiel, souffla-t-elle en le prenant dans ses bras.

Januel hocha la tête et la posa au creux de son épaule. Il ferma les yeux pour pouvoir dire adieu à son maître mais aucun mot ne semblait en mesure d'exprimer ce qu'il ressentait. Une prière, celle que l'Asbeste consacrait aux morts et à leur souvenir, lui vint spontanément et réussit à l'apaiser.

— Ça va ? lui demanda la Draguéenne.

— Je crois, oui.

— Il a eu raison, tu le sais, n'est-ce pas ?

— Peut-être, oui.

— Non, Januel. Regarde-moi ! Il avait raison, il n'y avait pas d'autre solution. Il t'a libéré du Fiel.

Januel se détourna et marcha jusqu'à l'épée pour la glisser à sa ceinture :

— Il ne m'a pas libéré... Il m'a accordé un sursis, Scende. Le Fiel est toujours en moi, repu mais toujours là... Toujours là, répéta-t-il d'une voix lasse.

Il revint vers elle et l'agrippa par le bras :

— Ils sont plusieurs. Quatre en tout. Dont un Seigneur de la Charogne.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai vu le capitaine Falken tout à l'heure. Un homme que j'ai connu par le passé. Il a été envoyé ici par les Caladriens. Soi-disant

pour me protéger et m'avertir du danger...

Il montra du doigt le cadavre du Ferreux :

— Celui-là aussi a été un mentor pour moi. Et il n'est pas venu seul. Les trois autres sont quelque part, dans cette cité.

— Allons nous réfugier auprès des autorités taraséennes.

— Non, tu ne comprends pas ! Ils peuvent nous atteindre n'importe où... Et je ne peux pas me servir de cette épée. Du moins pas avant d'avoir rejoint la Caladre. Nous sommes piégés dans cette ville.

— Tu crois que je ne suis pas à même de te protéger ?

— Contre eux, non.

Scende cilla mais ne releva pas.

— Je ne sais plus si je dois faire confiance à Falken. Il m'a affirmé que les Charognards prendraient un repos forcé pendant deux jours.

— Un repos forcé ? Pourquoi ?

Il lui résuma en quelques mots sa rencontre avec le capitaine.

— S'il avait voulu te tuer, il l'aurait déjà fait, non ?

— Oui, tu as raison.

Il songea au duel dans l'impasse et aux moines-guerriers qui accompagnaient le capitaine. S'il fallait croire à une embuscade, ils seraient intervenus en voyant le phénicien prendre le dessus. Non, seule l'épée du Saphir semait encore le doute dans son esprit. Elle ressemblait à un cadeau empoisonné, à un moyen détourné d'ouvrir la voie au Fiel. La Charogne avait-elle choisi cette manière sournoise d'agir à distance sur l'élus ? Au lieu de le détruire, elle s'employait à en faire l'un des siens...

— On ne peut pas rester ici, dit-il avec conviction.

— Où veux-tu aller ?

— Je ne sais pas encore. Un endroit où ils ne nous trouveront pas... Je me demande comment ils ont réussi à me retrouver ici.

— Une indiscretion des Taraséens...

— Non. Le Ferreux n'est pas venu seul. Lorsque le Fiel s'est emparé de moi, j'ai senti que quelqu'un nous observait.

— Depuis la rue ?

— Non, pas physiquement. Un esprit qui flottait dans le sillage du Ferreux.

Januel fouilla dans sa mémoire pour tenter de comprendre cette impression étrange qu'il avait ressentie. Étrangement, il n'avait pas perçu une véritable hostilité. Uniquement une intense curiosité... Comme si le visiteur s'était contenté de l'observer. Des détails perdus de son enfance refirent spontanément surface. Souvent, il échappait à l'attention de sa mère pour se faufiler sur les champs de bataille lorsque les deux armées s'étaient retirées. Les cadavres qui

s'étreignaient sur une terre gorgée de sang exerçaient sur lui une fascination étrange. Il devenait presque somnambule et se perdait bien souvent dans les bois alentour, incapable de se concentrer pour retrouver le chemin de la roulotte. Un seul homme parmi ses mentors savait le retrouver et le raccompagner jusqu'à sa mère.

Symentz.

Le Basilik savait toujours où le trouver sans qu'il se soit ému à l'époque d'une telle intuition. Sa mère, elle, ne manquait jamais de punir ses escapades et de reprocher à Symentz d'être parti à sa recherche. Januel avait assisté, en cachette, à plusieurs discussions houleuses entre le Basilik et sa mère. Elle avait évoqué un pouvoir mystérieux et avait exigé de Symentz qu'il promette de ne pas en abuser, faute de quoi elle cesserait de le recevoir dans sa roulotte.

— C'était lui, murmura le phénicien. Symentz...

— L'un de tes mentors ?

— Oui... reconnut-il avec amertume. Il utilise le Fiel pour me traquer. Comme une boussole...

L'évidence le cingla comme une gifle. Le Basilik était sur ses traces et profitait du pacte scellé au nom du Fiel entre le Phénix et l'Esprit frappeur pour aiguïser sa recherche et localiser Januel dans la cité.

— Il faut partir, ordonna-t-il. Immédiatement.

La fébrilité du phénicien avait fini par déteindre sur la Draguéenne. Elle embrassa la terrasse du regard et comprit qu'ils n'étaient plus en sécurité nulle part.

Januel se dirigea vers l'escalier :

— Suis-moi.

— Pour aller où ?

— Rejoindre Tshan, Falken et les moines. Ensuite, nous irons au temple des Pèlerins.

— Et dans quel but ?

— Quitter cette cité avec la foudre.

Chapitre 17

Jaëlle la Charognarde voyait pour la première fois le Seigneur Arnhem manifester un sentiment. Il s'agissait pour l'heure d'une colère froide qui avait failli coûter la vie à Symentz.

Logés dans de somptueux appartements du temple pèlerin, les Charognards s'étaient regroupés autour du Basilik et tentaient de comprendre comment Januel avait pu échapper à l'emprise du Fiel.

Assis à l'écart dans un confortable fauteuil de velours pourpre, Aphrane décroisa les jambes et émit un petit rire aiglelet :

— Comme quoi ce souffreteux n'est pas infailible...

Le Seigneur Arnhem darda sur lui un regard d'acier. Le Licornéen leva les mains en signe de protestation :

— Je me contente de vous livrer mes impressions.

— Abstiens-toi, lâcha Jaëlle d'une voix morne.

Debout et appuyée contre le mur, la jeune femme s'approcha du Basilik vautre sur un grand lit à baldaquin. L'épreuve l'avait épuisé et, sitôt le lien rompu avec le Fils de l'Onde, il avait plongé dans un sommeil fiévreux ponctué de gémissements.

— Au moins, nous savons où le trouver, dit-elle en se tournant vers le Seigneur.

Ce dernier se dressait au pied du lit, les bras croisés. Ses longs cheveux blonds encadraient son visage osseux. Il avait abandonné son armure et ne portait qu'une tunique de soie grise qui découvrait ses bras. Les lampes à huile disposées aux quatre coins de la chambre faisaient jouer à ses coudes le reflet écarlate des rivets qui le protégeaient de la nécrose.

Jaëlle remarqua le tressaillement nerveux de ses joues creuses et crut bon d'intervenir pour briser l'atmosphère lourde qui régnait dans la pièce :

— Nous savons où il se trouve, et l'Onde ne pourra plus l'aider.

Le Seigneur ramena les mains dans son dos et s'approcha d'une lucarne qui donnait sur la cour intérieure du temple. Le sacrifice de l'Onde retardait ses projets et il n'aimait pas perdre son temps. Un tel accroc ne remettait pas en question les fondations du complot mais il fallait agir vite. La vieille garde charognarde s'impatientait dans l'ombre de ses manoirs. Elle exigeait des résultats concrets et un signe

indiscutable d'Arnhem pour légitimer son rôle à la tête de la conspiration.

L'échec du Ferreux le mettait dans une position difficile. L'essence même de la toile tissée autour du roi reposait sur Januel et sa conversion au Fiel.

Jusqu'ici, le roi avait joué finement la partie. La jeune garde lui était acquise corps et âme et empêcherait à coup sûr le complot d'aboutir s'il fallait se contenter d'une vulgaire tentative d'assassinat. Celle que fomentait Arnhem aurait la noblesse d'une tragédie et il se réjouissait d'avance du spectacle pathétique que le roi offrirait en présence de l'écu.

En présence de son fils.

Cette découverte avait scellé le destin royal. Si Arnhem parvenait à faire de l'écu sa créature, s'il parvenait à contrôler le Fiel tapi dans les plis de sa conscience... La perspective de voir le fils trahir son père lui inspirait une joie sauvage. Il voulait goûter à ce formidable revers infligé aux Ondes, se réjouir à l'avance de placer sur le trône de la Charogne celui qui devait la détruire.

De telles pensées allégèrent le poids qui pesait sur sa poitrine. Depuis peu, il sentait les coutures des Carabins faiblir, les rivets se fissurer. Alimentée par ses tourments, la nécrose gagnait du terrain et reprenait l'avantage. Il s'était offert en spectacle quelques instants plus tôt, brisé par une quinte de toux. Il avait été forcé de s'isoler pour l'étouffer et recueillir les caillots de sang noir dans un mouchoir. Cette faiblesse ne devait jamais être rapportée à la vieille garde. Dès lors qu'il contrôlerait l'écu, il se débarrasserait des trois mentors tout comme il s'était débarrassé du Ferreux pour accélérer l'emprise du Fiel sur le phénicien.

Il reporta son attention sur Symentz et regretta de ne pas pouvoir en faire un allié. Ce Charognard était malheureusement trop instable et trop fragile pour en faire un complice digne de confiance. Dommage, pensa-t-il. D'autant que le Basilik leur avait permis de se remettre très rapidement des terribles effets auxquels les avait exposés le voyage par la foudre.

Le dernier acte allait se jouer dans les heures à venir. À condition que Symentz se réveille et les guide jusqu'à Januel. Arnhem n'appréciait guère l'idée de devoir en venir à de telles extrémités. Il se devait à présent d'intervenir personnellement pour s'assurer que le Fiel l'emporte sur les Ondes et l'héritage qu'elles avaient légué à l'écu.

Januel était un adversaire dangereux et imprévisible. Il redoutait de devoir le blesser, ou pire, de devoir le tuer faute d'avoir l'opportunité de le livrer au Fiel. Aux confluent des influences de l'Onde et du Fiel, ce garçon représentait une formidable création, un atout exceptionnel qu'il fallait à tout prix préserver. À l'idée que le

Ferreux ait eu la bêtise de croire qu'il suffisait de le tuer, il émit un soupir exaspéré. Loin de son manoir, de ses gens et de ses vieux complices, il se sentait d'humeur mélancolique. La Charogne lui manquait, les efforts produits pour maintenir la Sombre Sente en l'état lui pesaient.

— Je vais me retirer un moment, dit-il. Prévenez-moi dès qu'il se réveillera.

Il s'apprêtait à franchir le seuil de la chambre lorsqu'il se ravisa. Il pointa vers le Licornéen un index osseux :

— Rejoins cette auberge... L'Escaline. Trouve le Pèlerin et tue-le. Tu resteras là-bas au cas où Januel s'aviserait de lui rendre visite.

— Seigneur, je vous en prie ! s'écria Aphrane. C'est un Pèlerin...

— Tue-le.

— Seigneur, j'insiste.

Arnhem dégagea une mèche blonde qui tombait sur sa joue et se rapprocha du fauteuil dont le Licornéen n'avait pas bougé. Il se pencha sur lui et détendit brutalement le bras pour agripper son cou.

La main décharnée se referma comme un étau et arracha à Aphrane un couinement affolé.

— Ne t'avise jamais plus d'insister, susurra le Seigneur à son oreille. Tu as compris ?

Un gargouillis plaintif s'échappa des lèvres du Licornéen. Arnhem se redressa et le lâcha avec une grimace de mépris.

— À tout à l'heure, conclut-il avant de sortir et de refermer la porte derrière lui.

En temps normal, l'incident aurait amusé Jaëlle mais le visage renfrogné d'Aphrane l'incita à garder le silence. Le Licornéen palpa son cou et lui décocha un sourire résigné :

— Il nous tuera, tu en as conscience ?

— Oui, parfaitement.

— Et tu l'acceptes ?

— Non... enfin, peut-être.

Elle quitta l'appui du bureau pour s'asseoir sur le bord du lit, au chevet du Basilik. Sa main effleura le crâne blanc de Symentz avec douceur.

— Lui au moins a des rêves, murmura-t-elle d'une voix laconique. Il me semble que c'est ce qui me manque le plus.

— Le voyage te fragilise. Nous sommes loin de la Charogne, loin du Fiel et de son influence. Tu as remarqué, n'est-ce pas ? On retrouve des sensations que l'on croyait perdues...

— Des doutes, surtout, enchaîna Jaëlle. Je ressens vraiment le besoin d'oublier et de rêver...

— Tu rêvais beaucoup ?

— Comme tout le monde, je crois.

— Ce qui te manque, affirma-t-il, c'est cet abandon dans le sommeil.

Elle acquiesça tout en caressant tendrement le visage de Symentz.

— Oui, quelque chose comme ça.

— Tu as goûté aux ronces noires ?

— C'est différent. Peu importe qu'il s'agisse d'une drogue ou du Fiel... Tes rêves sont de toute façon dépendants. Tu n'es pas libre.

— Je t'en prie... souffla-t-il sans exubérance. Tu es en train de parler de liberté, quand même.

— Et alors ?

— Rien. C'est malsain, voilà tout.

— Malsain ?

— Incompatible, si tu préfères. Le Fiel nous commande, il faut l'accepter ou...

— S'abandonner à la nécrose ? le reprit-elle. J'y ai pensé.

— Moi aussi.

Un silence les sépara. Le Basilik s'agita dans ses draps froissés et poussa un long soupir.

— Regarde-le, dit-elle. Loin de tout. Si tu savais à quel point je l'envie...

— Loin des ambitions d'Arnhem, surtout, fit remarquer le Licornéen d'une voix maussade. On dirait bien qu'il cherche le meilleur moment pour lui fausser compagnie.

Une ride soucieuse barra le front de la Charognarde :

— Tu plaisantes ?

— Je t'en prie ! Tu as déjà essayé de parler avec lui ?

La question surprit Jaëlle :

— Oui, approuva-t-elle mollement.

— Non, tu n'as pas essayé. Moi, si. Et j'ai pu mesurer la nature de ses sentiments. Crois-moi, il aura du mal à livrer Januel à notre bon Seigneur. Il aimait sa mère. Comme nous tous. Sauf que lui a le droit d'en rêver encore.

Il quitta le fauteuil et ajusta soigneusement les plis de sa tunique. Sa coquetterie arracha à Jaëlle un petit claquement de langue :

— Tu es superbe.

— Merci.

— Tu vas aller à cette auberge ?

— Je n'ai pas le choix.

— Ne prends pas de risques inutiles.

— Ce n'est pas mon genre.

— Je vais rester auprès de Symentz.

— Parle-lui.

— J'essayerai.

Ces quelques mots échangés après le départ d'Arnhem les avaient étrangement rapprochés. Embarrassé, le Licornéen ne bougeait pas.

— Sauve-toi, Aphrane, dit-elle. Sauve-toi avant que je puisse le regretter.

— Adieu, ma douce.

Il s'éclipsa et la laissa à ses doutes. Il savait que ni l'un ni l'autre ne voulait s'attendrir et donner à leurs sentiments une chance d'exister. Pour mourir dignement, il ne fallait rien laisser derrière soi.

Chapitre 18

Falken remua la tête de droite à gauche :

— De la folie, Januel !

Le capitaine se tenait au centre de la salle commune de l'auberge. Derrière lui, une dizaine de moines-guerriers demeuraient immobiles et attentifs. Pour l'heure, ils avaient troqué l'uniforme hospitalier pour des robes de bure de laine noire nouées à la taille par une cordelette. Plusieurs portaient une masse sur l'épaule tandis que d'autres se contentaient d'une épée à la ceinture. Face au capitaine se dressaient Scende, Tshan et Januel.

Ce dernier avait revêtu une tunique sombre et un pantalon qui tombait sur des bottes en peau de daim. Avec un peu d'eau, il avait coiffé ses cheveux noirs en arrière. Il portait l'épée du Saphir au côté, glissée dans un fourreau.

— Il n'y pas d'autre alternative, capitaine !

— Doucement ! protesta-t-il. C'est vrai, j'ai commis une erreur avec les Charognards mais cela ne remet pas en cause ce que je t'ai déjà dit. Et puis, comment peux-tu être aussi sûr qu'ils te trouveront ?

— Ils me trouveront de la même façon qu'ils m'ont trouvé dans cette maison, insinua le phénicien.

— Un Taraséen aura parlé et...

— Non, le coupa sèchement Januel. Je n'y crois pas. Comment expliquer leur venue ici, dans cette cité ? Ce serait au tour d'un disciple de la Guilde-Mère d'avoir parlé ? Impossible. Ils me traquent parce qu'ils en ont le moyen. Et ce moyen, c'est cet homme, ce Symentz... Lui seul peut les conduire jusqu'à moi.

— Des spéculations ! s'écria Falken.

— Non. Une intuition.

— Une intuition ? Et tu veux risquer ta vie là-dessus ? Tenter de pénétrer dans un temple pèlerin sur la foi d'une seule intuition ?

— Tu préfères que je me cache en attendant qu'ils me retrouvent ? gronda le phénicien. Que je prie pendant encore huit ou neuf jours pour qu'ils ne retrouvent pas ma trace ? Quand bien même je me serais trompé et qu'on admette qu'un Taraséen est à l'origine de la fuite, cela ne change strictement rien. On ne peut se fier à personne excepté les gens qui sont ici. Certes, il doit bien exister dans cette ville

des endroits où se cacher mais qui empêchera un autre Taraséen de parler ? Je ne vais pas rester ici les bras croisés, capitaine. Et si tu espères me convaincre du contraire, alors je me passerai de ton aide.

— Jamais tu n'entreras dans le temple. Et même si par miracle, tu y parvenais, la foudre te tuerait.

Januel décela une lueur étrange dans le regard du capitaine et décida de l'ignorer.

— Regarde-moi, dit-il. As-tu déjà oublié que le sang des Ondes coule dans mes veines, qu'un Féal des Origines veille dans mon cœur et que le Fiel, lui aussi, peut me protéger à sa manière ? Regarde-moi dans les yeux et ose me dire que je n'ai aucune chance de survivre à la foudre.

Les éclairs qui zébraient les pupilles du Pèlerin s'intensifièrent :

— Tu ne veux pas m'écouter ! Admettons que j'accepte de t'aider si cela en vaut la peine... Si je tente d'organiser moi-même la cérémonie et de célébrer le voyage, alors il se peut que la foudre te conduise au mauvais endroit ou même qu'elle n'arrive jamais à destination.

— Je prends le risque, capitaine. Crois-moi, j'aimerais faire autrement si j'avais le choix mais personne, dans cette ville, ne me protégera longtemps. Sans l'épée, jamais je ne serais venu à bout du Ferreux. Jamais... Ni moi, ni Scende, ni aucun d'entre vous, affirma-t-il en posant les yeux sur les moines-guerriers. Il m'est impossible d'utiliser l'épée à nouveau. Je l'ai fait une fois et Farel l'a payé de sa vie.

— Tu as le Phénix, fit remarquer Falken.

— Ce n'est pas un animal familier, souligna Januel. Les liens qui nous unissent sont complexes et difficiles. Je ne peux pas m'en remettre à lui. Pas comme ça.

— Je persiste à croire que tu agis sur un coup de tête. Nous pouvons toujours réfléchir à une embuscade, leur tendre un piège... Les attirer à l'extérieur du temple, par exemple ?

— Je vais te poser une question très simple, capitaine, répondit le phénicien d'une voix où perçait l'impatience. Du voyage par la foudre ou des Charognards, lequel présente le plus de risques à tes yeux ? Faut-il tout entreprendre pour avoir une chance de rejoindre la Caladre ou mettre tout en œuvre pour se débarrasser des Charognards lancés à ma poursuite ?

Le capitaine plissa les lèvres, la mine dubitative.

— En réalité, reprit Januel, il n'y a pas de question. Si une Sombre Sente a pu venir jusqu'ici et que nous parvenons à la détruire, la Charogne se contentera d'en créer une nouvelle.

— Il faudrait qu'ils voyagent jusqu'ici par la foudre ! se rebiffa Falken.

— Et qu'est-ce qui les en empêcherait ? Toi ? Tu m'as expliqué pourquoi ton rôle n'y changeait rien... Si l'Ordre décide d'accepter une nouvelle Sombre Sente, tu seras impuissant. Et nous aussi. C'est pour cette raison que nous devons les devancer et les surprendre en utilisant la foudre pour quitter cette cité et rejoindre la Caladre.

Tshan et Scende avaient jusqu'ici gardé le silence, mais tous deux partageaient l'analyse du phénicien. La Draguénne l'avait su avant même de pénétrer dans cette auberge lorsque, en chemin, Januel lui avait confié les grandes lignes de son plan. Elle avait vu le Ferreux, elle avait aussi vu le Fiel s'emparer du Fils de l'élue et l'Onde se sacrifier pour le sauver. Il fallait s'introduire dans le temple.

Ou renoncer.

Januel posa sur le capitaine un regard franc :

— Tu as dit que tu irais aussi loin que je te demanderais d'aller. Alors fais-le.

La promesse faite la nuit passée acheva de convaincre Falken. La détermination du phénicien était peut-être la bonne. Il claqua les mains sur ses cuisses et éclata d'un rire caverneux :

— Jusqu'en Charogne, s'il le faut ! s'exclama-t-il.

Il fit signe à un Caladrien de les rejoindre :

— Donne-le-moi, dit-il d'un air mystérieux.

Le moine-guerrier salua et lui tendit un objet rectangulaire enveloppé de tissus. Le capitaine s'en empara et le posa délicatement sur une table basse.

— Installez-vous autour, fit Falken en désignant les chaises. Et observez attentivement.

Avec précaution, il défit les tissus noués autour de l'objet et découvrit une plaque de plâtre. Il souffla à la surface et demanda un peu de lumière. Un Caladrien s'approcha et déposa sur la table une chandelle afin que tous puissent distinguer le relief du moulage.

— Je l'ai réalisé ce matin, chuchota Falken. De mémoire et à partir des plans que j'ai pu consulter dans la bibliothèque du temple.

Januel avait reconnu un plan, une ébauche sommaire du temple pèlerin et des rues alentour.

— Mais... mais comment savais-tu ? bredouilla-t-il.

— C'est pourtant simple, lui répondit Falken avec un sourire de satisfaction. À l'origine, nous devions tendre une embuscade aux Charognards. Je n'avais pas l'intention d'improviser, et voilà le travail ! Les Caladriens ont procédé à des relevés autour du temple afin d'avoir cette vue d'ensemble.

Si le plan manquait de précision, il permettait néanmoins de se faire une idée générale de l'architecture du temple et du quartier où il s'élevait.

Le capitaine s'empara d'une cuillère en étain qui trônait dans

un gobelet et s'en servit comme d'une règle pour désigner l'extrémité gauche du plan.

— Ici, vers l'ouest, la gueule de la Tarasque. Le quartier naît ici, à la frontière du cou et du reste du corps.

Le plâtre figurait avec fidélité le renflement du corps et les maisons minuscules agglutinées sur ses flancs.

— Ce quartier abrite surtout de vastes hôtelleries où s'entassent les marchands et tous ceux qui sont montés à bord de la cité pour voyager vers le nord.

Il fit glisser la cuillère dans une grande rue qui traversait le quartier de part en part et venait mourir à l'extrémité droite du plan.

— La rue de Teishin. Pavée et considérée comme sacrée par les Taraséens. Plusieurs failles s'ouvrent dans les jardins intérieurs qui bordent la rue. Ce sont des branchies qui libèrent en été des vapeurs chaudes. Plusieurs établissements en font le commerce, d'ailleurs. Il paraît que ces vapeurs ont des vertus curatives... Quoi qu'il en soit, ici et tout au long de la rue, on ne trouvera que des hôtelleries luxueuses dotées de thermes et de jardins.

— Ces vapeurs, demanda Januel, ne sont pas... actives en ce moment ?

— Non, seulement en été.

Falken vit une lueur d'intérêt briller dans les yeux du phénicien, mais celui-ci l'avait invité à poursuivre. Le capitaine reporta son attention sur le plan et pointa sa cuillère sur un bâtiment en forme de pyramide tronquée :

— Le temple pèlerin, dit-il dans un souffle. Il est entouré de jardins, eux-mêmes clôturés par une enceinte. Vous pouvez voir qu'aucun bâtiment ne jouxte l'enceinte. La porte principale donne sur la rue de Teishin.

— Dans une cité taraséenne, un tel espace vaut une fortune, fit remarquer Tshan.

— D'autres entrées ? demanda Scende.

— Oui, bien sûr. Une poterne de l'autre côté. Elle s'ouvre, à l'arrière, sur une rue étroite et permet aux visiteurs de quitter discrètement le temple s'ils le désirent.

— Rien en sous-sol ? intervint le phénicien.

— Pas que je sache, mon petit, lui répondit le capitaine avec un sourire. À moins de creuser dans le corps de la Tarasque...

— Question idiote, admit Januel avec un sourire.

— Comment font-ils pour les eaux usées ? s'interrogea Tshan à voix haute.

— La Tarasque les absorbe, lâcha le capitaine. Aucune chance de ce côté.

— Bon. Qu'est-ce qui rend cette bâtisse inviolable ? demanda

Januel. L'architecture ne me semble pas poser de problème particulier...

— J'y viens, mon petit.

Il toqua du dos de l'extrémité de sa cuillère sur la face nord du temple :

— Ici, le quartier des hôtes. Le plus protégé. De mémoire d'homme, aucun assassin n'est parvenu à y entrer ou à raconter qui pouvait si bien protéger les temples pèlerins.

— Des mercenaires ? fit Tshan, soudain plus intéressé.

— Non, des Féaldhins.

Un long silence plana sur la salle commune. Chacun connaissait l'histoire de ces créatures mystérieuses qui étaient apparues au temps des Origines dans le sillage de la première génération des Féals. La loi du plus fort avait consacré ceux qui veillaient aujourd'hui sur le M'Onde mais d'autres, des rejetons et des monstres desservis par des mutations incontrôlées, avaient survécu et appris à se cacher durant des siècles. Les Féals haïssaient autant que les hommes ces reflets inachevés, ces anomalies de la nature... Elles apparaissaient parfois dans des régions reculées, semaient la terreur et disparaissaient.

— Il... il y a des Féaldhins dans cette cité, bredouilla Tshan.

— Dans ce temple, oui. Et dans la plupart des édifices importants de l'Ordre des Pèlerins.

— Mais, s'exclama Januel, comment les...

— ...les contrôlons-nous ? le reprit Falken. Par la foudre. Leur intelligence est à peine supérieure à celle d'un animal. Nous les dressons, voilà tout.

— La foudre ? insista Scende.

— Elle joue le rôle du fouet... Seule la douleur peut fidéliser ces créatures. Nous utilisons les éclairs comme une arme. Pour leur apprendre la souffrance et l'obéissance aveugle.

— Terrifiant, commenta Januel.

— Et efficace, surtout, renchérit le capitaine. Les exodins chargés de les dresser n'ont jamais connu d'échec.

L'Archer Noir se caressa le menton d'un air dubitatif :

— On pourrait essayer d'alerter les autorités taraséennes sur la présence de ces créatures ?

— Ils sont au courant, Tshan. Comme tous ceux qui voyagent un jour ou l'autre par la foudre.

Januel songeait à la nature des Féaldhins. En dépit de leur caractère monstrueux, ils étaient nés sur les rives de l'Onde et partageaient, d'une manière ou d'une autre, cet héritage lointain avec lui.

— Elles ressemblent à quoi, ces créatures ? reprit Tshan.

— Je ne sais pas, avoua Falken.

— Pardon ?

— Je ne sais pas. Le temple comporte de grands couloirs où les Féaldhins évoluent en liberté sous le regard de leurs maîtres. Il n'y a que dix exodins pour une vingtaine de ces créatures, dix dresseurs qui sont les seuls à savoir à quoi elles ressemblent. Par souci de sécurité... Lorsque nous empruntons ces couloirs, nous portons un masque. Les premières fois, un dresseur nous guide afin que nous retrouvions notre chemin. Par la suite, on se déplace sans difficulté, en se fiant à sa mémoire. Le plus dur, c'est de s'habituer aux bruits... à ces souffles rauques qui vous effleurent parfois le cou.

— Et comment font vos invités pour se déplacer ?

— Ils portent eux aussi des masques.

— À part les Féaldhins, d'autres obstacles du même genre ?
demanda Januel d'une voix sinistre.

— Non, les Pèlerins ne représentent pas un danger particulier. Ils savent se battre mais aucun ne sera en mesure de nous inquiéter.

Le capitaine montra le sommet du temple :

— Il faut parvenir à monter jusque-là. Je dois bien entendu être du nombre. Si je meurs, vous ne quitterez jamais cette cité.

— Ça se présente plutôt mal, marmonna Tshan.

— On peut s'attaquer aux dresseurs ? interrogea la Draguéenne.

— Peu de chances. À compter du moment où un exodin commence l'éducation d'un Féaldhin, il s'engage à ne plus jamais quitter l'enceinte du temple.

L'Archer Noir lâcha un long soupir :

— Mon avis, c'est que toute cette histoire ressemble à un fichu traquenard, un suicide en bonne et due forme. Je vois deux gros problèmes. D'abord, pénétrer dans le temple, autrement dit, se glisser dans les jardins et arriver à entrer sans être remarqués. J'imagine que la pluie nous aidera... Après quoi, éviter les Féaldhins ou trouver un moyen de les affronter.

— Ce n'est pas tout à fait exact, grimaça Falken. Les Féaldhins occupent aussi les jardins.

— Tu te fous de moi ?

— Non. La végétation est dense et entretenue dans ce sens. Personne ne les voit mais je te garantis qu'aucun exodin ne s'aviserait de sortir dans les jardins sur un coup de tête. Il faut alerter la hiérarchie qui se charge à son tour de communiquer l'information aux dresseurs. Après quoi, tu es en droit d'emprunter un seul et même sentier. Même chose pour nos invités, à ceci près qu'ils portent là encore un masque.

Januel brisa le silence qui s'ensuivit :

— Je crois savoir comment faire.

Tous les regards se tournèrent vers lui. Le capitaine renifla :

— Ah oui ?

Januel ne répondit pas et lui arracha la cuillère des mains avec un sourire. Puis il désigna le cou de la Tarasque.

— Les étrangers ne sont pas autorisés à rejoindre la gueule de la Tarasque, n'est-ce pas ? dit-il en consultant Falken d'un mouvement de tête.

— Formellement interdit.

— Je m'en doutais. J'espère qu'ici, à la naissance du cou, cela suffira...

— Suffira à faire quoi ?

— À faire ce pour quoi les Ondes m'ont conçu.

Scende comprit la première :

— Non, Januel, c'est beaucoup trop dangereux.

— De quoi parlez-vous, enfin ? s'exclama le capitaine.

— De son pouvoir sur le Fiel... souffla la Draguéenne.

Les yeux de Falken s'étrécirent.

— Dans la forteresse impériale, déclara Januel d'une voix vibrante, j'ai libéré le Fiel du Phénix. C'était un accident, soit, mais depuis, j'ai eu plusieurs occasions de comprendre ce pouvoir, de mieux cerner ses limites.

— Autant que je sache, tu n'as jamais réessayé, le rabroua Falken.

— Concrètement, non. Mais j'ai appris à communiquer avec le Phénix, j'ai appris à canaliser le Fiel qui coule dans mes veines.

— Le mot me paraît mal choisi, intervint Scende à contrecœur. Si tu t'approches du Fiel, tu prends le risque d'y succomber à nouveau.

Elle avait à l'esprit les événements déclenchés par l'épée du Saphir face au Ferreux.

— Tu as raison, lui accorda Januel. Mais je ne tiens pas à libérer le Fiel comme ça. Je me contenterai de l'effleurer, de provoquer une réaction suffisante pour que la Tarasque s'agite et...

— Et libère les vapeurs, c'est ça ? le coupa l'Archer Noir d'une voix fébrile.

— Exactement.

— Tu mettrais l'existence de cette cité en péril ? lui rétorqua froidement le capitaine.

— Oui.

— Bon sang, cela devient insensé ! Une cité taraséenne, Januel ? Tu perds la raison !

— Comparé au salut de ce M'Onde, le sort de cette cité m'est égal.

— Parfait... À ce que je vois, le Fiel a bel et bien gagné la

partie, persifla-t-il.

— Je ne peux pas me permettre le luxe d'avoir des états d'âme.

— Calmez-vous, gronda la Draguéenne. Le temps presse.

Le capitaine croisa les bras et se renfonça dans son fauteuil.

— Le Phénix devrait pouvoir m'aider, poursuivit Januel. Ce que je veux, c'est créer un brouillard suffisant pour que l'approche du temple soit facile.

— Sauf que les Pèlerins seront prévenus, précisa Tshan.

— Pas forcément. Si le phénomène se généralise à tout le quartier, cela devrait passer pour un incident, un caprice de la Tarasque. Il y aura d'autres incidents dans la ville. Le temps que les Taraséens découvrent ce qui s'est passé, nous serons dans le temple.

— Ça peut marcher, concéda l'Archer Noir.

— Bon. Une fois à l'intérieur, je veux être le seul à approcher les Féaldhins.

Un pli dur déforma les lèvres de la Draguéenne :

— Hors de question.

— Je ne te demande pas ton avis, la rabroua Januel. J'ai bien réfléchi. Tenter un passage en force est voué à l'échec. Je dois trouver un moyen de parler à ces créatures.

— Et qu'est-ce que tu leur diras ?

— Je ne sais pas. Peut-être rien... Il se peut que mes origines suffisent à les convaincre de me laisser passer.

— Sacrement optimiste, maugréa l'Archer Noir.

— Faites-moi confiance. Voilà bien longtemps que je ne suis plus un phénicien, dit-il en redressant les épaules. Je suis le Fils de l'Onde. Cela devrait vous suffire.

La conviction qui vibrait dans sa voix empêcha ses compagnons de répondre. Certains auraient voulu lui rétorquer que son plan manquait de précision, qu'il s'appuyait sur un faisceau d'intuitions et de considérations hautement subjectives... En dépit de cela, aucun ne protesta et tous finirent par acquiescer du bout des lèvres.

— Capitaine, dit Januel, tu seras notre guide. Prends les Caladriens avec toi. Ils sont désormais chargés de te protéger, toi. Scende et Tshan, vous resterez près de moi jusqu'à ce que nous soyons dans le temple. Ensuite, nous aviserons.

— Rappelez-vous, précisa Falken, que je serai seul pour présider la cérémonie. Êtes-vous tous conscients des risques que cela implique ?

Tous hochèrent la tête.

— Alors, en route, conclut Januel.

Tandis que le capitaine se retirait un moment avec les moines-guerriers pour choisir le meilleur trajet jusqu'au temple, Scende attira

le phénicien à l'écart.

— Januel, je tenais à te dire...

Elle hésita, visiblement émue.

— Je t'écoute, dit-il.

— Tu as songé à nous deux ?

Il fronça les sourcils.

— Il se peut que la foudre nous sépare... ou que tu sois le seul à pouvoir faire le voyage.

— Je ne partirai pas sans toi, la rassura-t-il en glissant la main dans ses longs cheveux noirs.

— Précisément, fit-elle en se dégageant. Je tiens à ce que tu me promettes le contraire.

— Quoi ?

— Tu dois rejoindre la Caladre. À tout prix. N'y renonce pas à cause de moi.

— Je...

Elle posa un doigt sur sa bouche pour le faire taire :

— Tu as très bien compris. Tu disais ne pas vouloir considérer le destin de cette ville et envisager sa perte si cela pouvait t'aider à rejoindre la Caladre. Sois cohérent... Si tu échouais par ma faute, tu le regretterais. Je ne dois pas te ralentir ni te faire hésiter. Tu partiras avec la foudre, quoi qu'il arrive. Quoi qu'il *m'arrive*. Promets-le. Maintenant.

— Je te le promets, dit-il en l'attirant contre lui.

Il respira le parfum de ses cheveux et sut qu'il avait menti.

Chapitre 19

Un jour pâle se levait sur Ancyle, la septième cité taraséenne. Engagée au-dessus des hauts fonds de la mer d'Ivoire, la Tarasque progressait vers le nord dans une mer sombre et démontée. Une pluie diluvienne noyait la cité et obligeait la plupart des habitants à se calfeutrer chez eux en attendant la fin de la tempête.

Nul ne remarqua l'étrange compagnie qui s'était faufilée dans le quartier des hôtelleries et s'était rassemblée devant la porte septentrionale marquant la limite entre le cou du Féal et le reste du corps. À intervalles réguliers, le pinceau puissant d'un phare logé parmi les tours qui se dressaient sur la gueule de la créature éclairait le sommet de la muraille.

Les Caladriens et le capitaine Falken s'étaient dispersés autour de la porte pour surveiller la rue. Januel, lui, s'était abrité sous l'arche de la porte en compagnie de Tshan et de Scende. Pour amorcer un contact avec l'esprit de la Tarasque, il avait posé les mains à plat sur le bois clair, il avait fermé les yeux et s'était laissé bercer par le grondement lancinant de la pluie.

Le Phénix s'éveillait lentement, intrigué par l'appel de son maître. Il l'écouta et refusa dans un premier temps de l'aider. Malgré le pacte qui le liait à l'Esprit frappeur, le Féal ne pouvait accepter de libérer ainsi le Fiel, alors que les siens avaient livré bataille depuis la nuit des temps pour empêcher une nouvelle Guerre des Origines. Ouvrir la porte du Fiel équivalait à un meurtre...

Le dilemme embrasa le cœur de Januel qui sentit une fièvre soudaine le saisir et le faire frissonner. Il déclina l'aide de Scende qui s'était penchée pour le soutenir et se concentra sur l'âme du Féal. Il usa de toute sa persuasion pour le rassurer, pour lui répéter qu'il se contenterait d'entrouvrir la porte du Fiel. Un dialogue silencieux lia l'homme et le Féal durant un long moment et, peu à peu, la résistance du Phénix faiblit. Ses principes s'étiolaient face au rappel des enjeux et de la nécessité absolue de voir Januel en Caladre.

Il finit par capituler en découvrant que le phénicien était résolu à pénétrer dans l'esprit de la Tarasque et ce, même sans son aide.

Le soutien du Phénix acquis, Januel entreprit alors de chercher autour de lui la présence invisible de la Tarasque.

Elle existait en tout. Ici et ailleurs, dans chaque rue de la cité. Un esprit gigantesque à l'image de son corps mais une conscience bridée et acquise aux Taraséens qui la guidaient dans la tempête depuis des siècles. Le Phénix décela avant son maître l'ombre des prêtres qui veillaient sur la créature. Dispersés dans les plis de sa conscience, ils s'efforçaient de calmer les craintes de la Tarasque perdue dans la tempête et ne prêtèrent aucune attention aux intrus qui s'étaient glissés dans leur sillage.

Januel sut qu'il pouvait détourner les angoisses de la Tarasque à son profit. Une telle émotion formait un sentier tout tracé vers l'Almandin et le Fiel contenu à l'intérieur. Protégé par le Phénix qui rendait leur périple aussi discret que possible, Januel suivit la piste jusqu'au bout et découvrit enfin l'endroit où le Fiel s'incarnait dans l'esprit de la créature.

En surface, il était un liquide noir et froid qui palpitait au front de la Tarasque dans sa prison de cristal. Ici, dans sa conscience, il existait sous la forme d'un marais, un lieu sinistre et silencieux dont les eaux stagnantes venaient mourir sur des digues bleues et solidement ancrées dans les profondeurs de son âme. Januel s'approcha et flotta un moment au-dessus de l'endroit.

Petit à petit, ses yeux voyaient ce que personne d'autre ne pouvait voir. Son pouvoir sur le Fiel révélait ici et là les fissures qui creusaient insidieusement leur chemin dans les digues. Il entreprit aussitôt de chercher un endroit propice pour y ouvrir une brèche, une faille qui laisserait le Fiel s'écouler lentement et qui donnerait aux prêtres taraséens une chance d'intervenir pour la colmater.

Il trouva facilement ce qu'il cherchait. Un réseau de lézardes qui convergeaient au même endroit et fragilisaient une partie infime de la structure.

Il ignorait comment intervenir et s'approcha de la digue de manière à pouvoir la toucher. Ses mains s'enfoncèrent à l'intérieur et écartèrent le bord des lézardes. Il entendit un grincement aigu, un gémissement répercuté dans le lointain. Le Phénix prévint son maître que les prêtres avaient aussi entendu la plainte du Féal. Januel insista et tira plus fort. Les lézardes cédèrent sans résistance. La paroi de la digue s'effrita et laissa s'écouler le premier filet d'une eau saumâtre.

Sortons ! ordonna Januel. Le Phénix s'exécuta et, dans un souffle, ils s'arrachèrent à l'esprit de la Tarasque tandis que les prêtres accouraient en nombre en poussant des cris d'alarme.

Januel s'affaissa dans les bras de Scende. Il se sentait épuisé, incapable de se relever ou même de rassurer ses amis d'un simple geste de la main. Il ne souffrait pas mais put tout juste soulever les paupières pour tenter de voir ce qui se passait autour de lui. Il perçut la voix de Tshan, le frémissement du sol.

— De l'aide, articula-t-il.

Scende prit son bras, le fit glisser sur son épaule et le hissa doucement. La tête lui tournait mais il parvint à tenir sur ses jambes et à esquisser un sourire fragile :

— Allez, ne perdons pas de temps.

Le capitaine Falken ouvrait la marche, entouré par les Caladriens, tandis que les premiers symptômes du Fiel commençaient à ébranler la cité. Le sol était devenu instable et se soulevait par endroits comme si des vagues s'étaient mises à rouler sous la peau du Féal. Ils s'engagèrent dans la rue de Teishin qu'une brume visqueuse et tiède envahissait peu à peu.

De part et d'autre de la chaussée, des craquements inquiétants s'élevaient le long des façades. Des habitants sortaient de chez eux et commentaient à voix basse les lézardes qui apparaissaient de plus en plus nombreuses sur les murs de corail.

— Le Phénix les protège... murmura Januel.

Malgré la pluie, des marchands habillés à la hâte se pressaient aux balcons des hôtelleries et regardaient tous en direction des tours qui oscillaient, au nord, sous la lumière blafarde du phare.

Le quartier finit par disparaître sous le manteau de brume qui ne cessait de grandir et de s'épaissir. La visibilité se réduisait à chaque pas et il ne fut bientôt plus possible de distinguer à plus de cinq coudées devant soi.

Soudain, Falken s'immobilisa près d'un mur de pierre blanche et attendit que la compagnie se regroupe autour de lui.

— Le temple est ici, souffla-t-il en montrant l'enceinte derrière lui.

Januel, qui sentait ses forces revenir peu à peu, s'arracha à l'épaule de la Draguéenne et tituba jusqu'au capitaine. Il s'appuya sur son bras et leva les yeux.

— Sept... peut-être huit coudées.

— Neuf, précisa Falken.

— On n'entre pas par la poterne ? murmura Tshan.

— Non. Trop dangereux.

— Alors, je monte, dit-il.

— Surtout, ne t'engage pas dans le jardin, lui confia Falken.

Tshan abandonna sa houppelande, la confia à Scende et jaugea, d'un regard exercé, le mur qui se dressait devant lui. En dépit de la pluie, qui avait rendu les pierres glissantes, il s'élança et grimpa avec souplesse les premières coudées avant d'être avalé par la brume. Quelques instants plus tard, l'extrémité d'une corde vint buter sur la chaussée.

— Scende, à toi, ordonna le capitaine.

La Draguéenne s'exécuta et, s'aidant des pieds, se hissa à son

tour vers le sommet. Falken se tourna vers le phénicien :

— Tu pourras monter ?

— Oui. Mais fais d'abord passer les moines.

— Ils ne viennent pas.

Januel poussa une exclamation de surprise :

— C'était convenu comme ça !

— Ils vont faire diversion. Et attaquer par la poterne...

— C'est ridicule, protesta Januel. Ils vont se faire massacrer.

— C'est le but. Mais ils le savent. Il faut détourner l'attention des Féalldhins, s'excusa presque le capitaine. J'ai préféré que tu l'ignores jusqu'au dernier moment... Tu n'aurais pas voulu.

On entendit, dans le lointain, une bâtisse s'affaïsser dans un grondement.

— Tu vas les sacrifier ?

— Ils l'ont choisi. Ils sont prêts à donner leur vie pour l'écu.

Januel tenta en vain de percer l'opacité de la brume pour chercher le regard d'un Caladrien.

— Ils sont déjà partis, lui avoua le capitaine.

— Ils vont mourir...

— Si tu restes ici, cela ne servira à rien.

Januel se jura d'honorer la mémoire des neuf sacrifiés et, sans un regard pour Falken, entreprit de grimper à son tour.

Il retrouva Tshan et Scende au sommet, accroupis et à l'écoute des bruits qui émanaient du jardin. L'air humide et chaud accentuait l'odeur de la végétation. À leurs pieds s'étendait une mer opaque et brumeuse. Moins denses en hauteur, les vapeurs s'effiloçaient contre les troncs de hauts arbres sans feuilles.

— Ne restons pas là, chuchota le capitaine qui venait de les rejoindre. Suivez-moi.

Ils firent basculer la corde de l'autre côté et entreprirent, chacun à son tour, de glisser jusqu'à la terre ferme tapissée d'une herbe grasse couleur de rouille.

Januel sentit le Phénix se hérissier dans son cœur comme s'il avait soudain perçu la présence d'un autre Féal. Il se figea et d'un geste, intima à ses compagnons de l'imiter. Tous retinrent leur souffle et scrutèrent les alentours. L'Archer Noir arma son arc et posa un genou à terre, les sens en éveil. Il ignorait comment le phénicien avait pu détecter la présence de l'inconnu avant lui mais il ne s'était pas trompé.

Quelqu'un les observait, à l'abri derrière le rideau de pluie. Tshan sentit un picotement le long de son échine et banda la corde de son arc en pivotant lentement sur lui-même. Il détecta soudain une ombre furtive à la limite de son champ de vision et bloqua sa respiration. La brume reflua sous l'effet d'une brise invisible.

Personne.

Il tenta d'anticiper le mouvement de son adversaire mais l'homme ou... la créature avait disparu.

Il entendit le souffle court de Januel à ses côtés et grinça :

— Faut pas s'attarder. On nous a repérés.

Le phénicien hocha la tête et fit signe à Falken de passer devant. Le dos ployé, le capitaine les dépassa à pas mesurés et s'enfonça dans la brume. Ils lui emboîtèrent le pas en silence, les nerfs tendus.

La silhouette massive du temple apparut à l'instant précis où les Caladriens se ruaient dans le jardin. Ils entendirent leurs cris et très vite l'écho assourdi d'un engagement féroce.

— Vite... gronda le capitaine. Nous n'aurons pas une seconde chance.

Un rôle s'éleva puis, en réponse, un rire aigrelet et démoniaque. Ils se consultèrent du regard et s'empressèrent de suivre Falken, le cœur lourd et honteux.

Le temple pèlerin s'élevait en paliers de pierre safran sur trente coudées de haut. Ils longèrent la base jusqu'à l'entrée principale où Falken désigna une arche creusée dans la pierre :

— Par ici, dit-il.

En retrait de l'arche, ses compagnons distinguèrent une lourde porte de bronze ouverte sur un couloir étroit plongé dans l'obscurité.

— C'est ouvert ? s'inquiéta Tshan.

— Toujours. Les Pèlerins font confiance aux Féaldhins.

Januel consulta le Phénix en pensée. Le Féal était nerveux mais rassura son maître. La créature qui les avait approchés dans le jardin s'était éloignée.

— La voie est libre, assura le phénicien.

Falken ne chercha pas à savoir comment l'écu pouvait en être aussi sûr et s'engagea aussitôt sous l'arche du temple. Ils le suivirent et pénétrèrent dans un passage confiné. Les parois étaient constituées des mêmes pierres qu'à l'extérieur.

— Étrange, tout de même, lâcha le capitaine à voix basse. Il n'y a personne...

La rumeur de la ville déclinait au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de l'entrée. Ils franchirent une vingtaine de coudées dans une obscurité totale et s'immobilisèrent :

— Pas normal du tout, marmonna Falken. D'ordinaire, les lieux sont éclairés...

Tous avaient entendu sa voix trembler. Tshan, qui fermait la marche, se retourna pour pointer sa flèche dans l'axe de l'entrée. Januel s'avança à hauteur du Pèlerin et dit :

— Dépêche-toi.

— Oui, oui... lui répondit le capitaine d'une voix fébrile.

Il jouait dans la pénombre avec un trousseau de clés et trouva celle qu'il cherchait. On entendit un cliquetis puis le grincement d'une porte ouverte. Un rai de lumière balaya leur visage avant d'être masqué par le capitaine qui se faufilait par l'embrasure.

Ils se trouvaient dans un salon luxueux éclairé par des torches charbonneuses et desservi par des escaliers en bois blond qui montaient vers les étages.

— Personne, bon sang ! jura le capitaine. Mais qu'est-ce qui se passe ?

Januel sentit le premier l'odeur âcre qui flottait dans la pièce :

— La Charogne...

— Je te rappelle qu'ils ont logé ici, remarqua Falken d'une voix qui manquait de conviction.

Il savait pertinemment que la Sombre Sente ne pouvait dégager un parfum aussi flagrant dans un salon du temple. À l'aide d'encens rares et coûteux, les Pèlerins veillaient toujours à ce que leurs invités ne puissent déceler la présence d'éventuels Charognards.

— Ils auraient profité de la panique ? suggéra Januel.

— Mais pour faire quoi ? Et comment auraient-ils pu se débarrasser des Féaldhins ?

— On va bientôt le savoir, rétorqua le phénicien d'une voix sinistre.

— Avançons, intima Falken.

Ils abandonnèrent le salon et le suivirent dans un escalier qui s'échouait devant une porte en bronze semblable à la première.

— Le couloir qui se trouve juste derrière... souffla le capitaine. Les Féaldhins.

Falken cherchait encore dans son trousseau la clé adéquate lorsque Januel, sur le coup d'une intuition, poussa la porte qui s'entrouvrit sans difficulté.

Le visage incrédule, Falken regarda la porte puis le phénicien.

— C'est... c'est ouvert ?

— Faut croire... grommela Scende en dégainant son épée.

— Restez ici, ordonna Januel.

Une secousse fit légèrement trembler la pyramide. Januel entrebâilla la porte et se glissa dans le couloir.

Il faisait face à une grande allée qui longeait un flanc de la pyramide. Dans de petites alcôves, des bougies grésillaient et éclairaient le sol d'une lumière tremblotante. Januel porta instinctivement la main au côté pour effleurer la garde de son épée. Il connaissait l'enjeu et savait qu'à aucun prix il n'avait le droit de s'en servir. Il avança à pas lents, les sens en alerte, et dépassa une série de portes qui ouvraient sur l'intérieur du temple.

Il voulait juste s'assurer que le couloir était désert. Il poussa jusqu'à son extrémité et découvrit un coude en angle droit. Le couloir se prolongeait sur un autre flanc de la pyramide. Il jeta un regard en arrière et continua d'avancer. La tension soudaine du Phénix l'arrêta à mi-chemin. Il avait senti lui aussi l'odeur de la Charogne s'accroître.

Il essaya de réfléchir et d'imaginer ce qui avait pu se passer. S'il ne s'était pas trompé sur Symtentz, il pouvait supposer que le Basilik avait pu le suivre jusqu'ici. Par conséquent, les Charognards n'avaient peut-être jamais quitté l'enceinte du temple et s'étaient contentés de l'attendre ici pour lui tendre un piège. Dans ce cas, pourquoi n'avaient-ils pas laissé faire les Féaldhins ?

Le couloir épousait visiblement les quatre côtés de la pyramide, et à peine eut-il franchi le coude suivant qu'il tomba sur le cadavre d'un premier Pèlerin.

Et d'un Féaldhin.

La créature gisait contre un mur, les yeux révulsés. De forme humanoïde, elle avait de longs bras simiesques et couverts de poils duveteux. Sa gueule présentait à la fois les caractéristiques d'un lion et d'un singe, un mélange contre nature qui manqua de lui arracher un haut-le-cœur lorsqu'il vit les jambes musclées qui tenaient visiblement des pattes d'un cheval... Le Féaldhin ne portait aucune marque de violence excepté un liquide blanchâtre qui s'écoulait de ses deux oreilles et gouttait par intermittence sur ses épaules affaissées. Le Pèlerin qui l'accompagnait avait succombé à un mal identique et tenait dans sa main crispée un morceau violacé de sa propre langue qu'il s'était tranchée avant de succomber dans ses dernières convulsions.

Januel se força à détourner les yeux et s'arma de courage pour continuer à avancer. Il dénicha cinq autres cadavres foudroyés et échoua contre une porte fermée.

Il rebroussa chemin et rejoignit ses compagnons pour les informer de ce qu'il avait trouvé.

— Cela arrange nos affaires, ironisa Falken.

Mais sa voix sonnait faux.

Guidé par le capitaine, ils empruntèrent le couloir jusqu'au premier coude. Falken désigna une porte qu'il affirma être la dernière avant un grand escalier de marbre qui menait au sommet du temple. Januel marqua un temps d'arrêt. Il pressentait que seuls les pouvoirs de Symtentz pouvaient expliquer le drame qui s'était noué dans les couloirs du temple. Il attrapa la Draguéenne par le bras et l'attira à l'écart :

— Renonce, chuchota-t-il. Il n'y a que moi qui puisse affronter Symtentz.

Dans les yeux violets de la Draguéenne étincela une lueur de

défi :

— Non. Je reste avec toi.

— Cela ne servira à rien.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Je... je le sais, c'est tout.

— Ne me dis pas ce que je dois faire, dit-elle en déposant un baiser sur son front.

Un cliquetis les avertit que Falken venait d'ouvrir la porte.

— Je t'aime, murmura Januel.

— Je sais, dit-elle en le poussant en avant.

Ils escaladèrent une volée de marches et se regroupèrent sur un balcon de marbre dominant la salle principale du temple pèlerin.

La lumière blanche du jour l'éclairait depuis le sommet, une ouverture étroite et octogonale, livrant passage à une tige cristalline qui descendait jusqu'au sol et s'ancrait dans un socle de calcédoine. Les signes, gravés en lignes serrées dans une langue inconnue, recouvraient entièrement les murs de la pièce. Des chiffres et des symboles mathématiques émaillaient l'ensemble. Sur le sol luisaient, comme les étoiles dans un ciel nocturne, des centaines de bijoux incrustés dans la pierre.

Les cadavres de douze exodins gisaient sur le pourtour de la pièce. Au centre était vautré Symentz, les yeux plissés, un bras refermé autour de la tige cristalline qui appellerait la foudre, et le cadavre de Jaëlle jeté en travers de ses jambes.

Tshan bandait déjà la corde de son arc lorsque Januel releva d'un coup sec la pointe de sa flèche encochée.

— N'y pense même pas, le fustigea-t-il avec un regard sévère.

Le Charognard ricana et fit signe à Januel d'approcher.

— Surtout, ne bougez pas, dit-il en posant le pied sur la première marche de l'escalier qui prolongeait le balcon.

Il descendit les marches sans perdre des yeux le Charognard. Dans son cœur, le Phénix s'agita et gronda. Symentz émit à nouveau un petit rire aiglelet.

Depuis l'époque où il venait se blottir dans les bras de sa mère, le Basilik n'avait pas changé. Januel se souvenait parfaitement de ce corps malingre qui lui faisait peur étant enfant, de ce cou grêle qu'il redoutait de voir se briser lorsque le vent forçait, et de ce teint livide, ce visage de cire qui lui valait les sarcasmes des guerriers.

— Januel, mon tout-petit... gémit Symentz avec une voix de fausset.

En dépit des apparences, le phénicien restait sur ses gardes. Il avait reconnu la Pégasine mais Aphrane le Licornéen et surtout le Seigneur demeuraient invisibles.

Symentz devait théoriquement être sous l'influence d'une

Sombre Sente pour pouvoir exister ici, dans le M'Onde. Autrement dit, le Seigneur n'était pas loin, peut-être même dissimulé dans cette pièce.

— Approche sans crainte, susurra le Basilik. Approche, mon tout-petit... Viens près de moi.

Januel s'immobilisa à moins d'une coudée et croisa les bras pour dissimuler le tremblement de ses mains. Le comportement de cette créature décharnée lui inspirait une terreur sourde.

— Je suis si heureux... avoua Symentz en caressant la chevelure de Jaëlle. J'ai attendu ce moment si longtemps.

Désespéré, Januel fit un pas de plus dans sa direction :

— Que veux-tu ?

— Toi, bien sûr. Ou plutôt ta mère... à travers toi. Son souvenir.

— Où est le Seigneur ?

— Là-haut, fit-il en montrant le balcon.

Januel se retourna et poussa un cri de stupeur. Scende, Tshan et le capitaine tenaient leurs bras levés, le dos tourné à la silhouette noire du Seigneur Arnheim. Ce dernier s'était approché sans bruit, porté par l'aura puissante de la Sombre Sente. Sous ses pieds, le marbre vieillissait à vue d'œil.

— Ne t'inquiète pas, dit Symentz. Je le contrôle... Il ne leur fera aucun mal si tu m'obéis.

Le phénicien estima la distance qui le séparait du Basilik. Avec un peu de chance, il pourrait se jeter sur lui avant qu'il n'ait le temps de réagir.

— Non, sourit le Charognard. Non, Januel, tu n'en auras pas l'occasion. Plus maintenant.

Il repoussa le corps de Jaëlle et se redressa péniblement.

— Je viens avec toi, Januel.

— Quoi ?

— Oui, avec toi... Dans la foudre. Pour communier, pour retrouver *son* parfum, *sa* voix...

— Tu es fou.

— Mais non.

Il leva la main et désigna Falken de sa main osseuse :

— Toi, approche et prépare notre voyage.

Il se tourna vers le phénicien et ajouta :

— Un geste de trop et Scende mourra. Obéis-moi, Januel. Tu n'as rien à perdre.

— Et toi ?

— Moi... Je veux juste *la* retrouver.

— Ma mère est morte, Symentz. Tuée et brûlée par les tiens.

— Comme toi.

Un silence s'imposa. Un long silence au terme duquel Falken

les avait rejoints pour poser sur l'épaule du phénicien une main lourde.

— Comme moi ? répéta Januel.

Falken poussa un long soupir et accentua sa pression sur l'épaule du phénicien. Ce dernier pivota pour saisir l'expression de son visage :

— De quoi parle-t-il ?

Dans les yeux du capitaine, les éclairs s'étaient éteints. Il baissa le menton et articula :

— Il est trop tôt... Tu n'es pas prêt.

— Parle ! commanda Januel.

— Tu es mort, mon petit, souffla Falken.

Un rictus souleva les lèvres du phénicien :

— Mort ? Mais je ne peux pas être *mort*, capitaine. Regarde-moi. Je vis, comme toi. J'entends mon cœur battre...

— Je sais. C'est l'œuvre des Ondes logées dans ton cœur. Celles qui ont nourri tes pouvoirs depuis que tu as quitté, cette nuit-là, les ruines fumantes de la roulotte où tu vivais auprès de la Mère des Ondes.

— Tu mens, capitaine. Je ne sais pas encore pourquoi mais tu mens...

— Les Caladriens m'en ont informé, poursuivit Falken. Ils m'ont confié ce terrible secret pour une seule raison. En étant déjà mort, tu ne craindrais rien s'il fallait se résoudre à te faire voyager par la foudre. Ils avaient songé à cette éventualité et c'est pour cela qu'ils m'ont expliqué ce que tu es devenu.

— C'est ridicule ! ricana Januel. S'ils avaient su pour la foudre, ils m'auraient permis bien avant de voyager avec ! Farel lui-même me l'aurait conseillé...

— Non, cela les aurait obligés à te dire la vérité. Et... personne ne voulait prendre cette responsabilité. Pas avant que tu ne sois en Caladre... à l'abri.

— Mais alors... comment ? balbutia Januel.

Falken hésitait encore à se confier en présence du Basilik mais il avait la certitude que le Charognard savait presque tout, qu'il n'était plus l'heure de louvoyer et que la vérité, seule, pourrait encore convaincre le phénicien de poursuivre sa quête.

— Ils m'ont tout expliqué, dit-il. Dans cette roulotte, les Charognards t'ont tué. Comment aurais-tu pu leur échapper ? Ils t'ont tenu pour mort et sont partis en croyant leur besogne accomplie. Si tu as survécu, si tu as pu arracher ton corps aux flammes et le traîner loin du bûcher, c'est uniquement grâce à elle, grâce à ta mère.

Symtentz pencha la tête sur le côté en poussant un gémissement doux.

— La Mère de l'Onde s'est fractionnée, ajouta le capitaine. Elle

a simplement inversé le processus qui avait permis sa naissance. Les Ondes qui s'étaient amalgamées pour la créer se sont séparées les unes des autres. J'ignore ce qui a pu se passer dans ton corps à ce moment précis. Des Ondes par centaines se sont soudain arrachées à l'âme de ta mère pour se porter à ton secours et arrêter la mort avant qu'elle n'achève son œuvre.

Il reprit son souffle sous le regard attendri et fou du Basilik, puis poursuivit d'une voix vibrante :

— Des Ondes, une dizaine tout au plus, ont réussi à rejoindre ton corps. Elles ont guéri tes plaies les plus profondes et donné à ton sang la force d'irriguer ton cœur afin que tu te relèves, que tu t'éloignes et que tu disparaisses dans la nuit...

La gorge nouée, Januel fixait le capitaine avec une intensité poignante.

— Lorsque tu as entamé ce long voyage jusqu'à la tour de Sédénie, seule la mort a permis à ton corps de résister aux engelures et à une mort certaine... Grezel t'a trouvé... et Grezel a décelé en toi un tel appétit de la vie qu'il a su, dès le premier regard, que tu servirais, par nature, la cause de la guilde phénicière. Tu peux comprendre maintenant pourquoi tu étais si proche des Phénix et de leur renaissance, pourquoi ta conscience exigeait de toi un véritable sacerdoce, une volonté renouvelée de donner la vie pour nier ou pour étouffer la conscience de ta propre mort.

— L'Embrasement... murmura soudain Januel.

— Oui, l'Embrasement du Phénix impérial. Lui aussi a été rendu possible parce que tu étais déjà mort. Aucun phénicien, pas même un Maître du Feu, n'aurait survécu à la puissance d'un Féal des Origines. Ton cœur a résisté à cette terrible pression parce qu'il ne battait plus. Du moins, pas au sens où nous l'entendons...

Januel plaqua la main sur sa poitrine :

— Alors ce sont les Ondes qui...

— Qui ont fait battre ton cœur, oui. Jusqu'à ce qu'elles disparaissent, une à une, rongées par le Fiel du Phénix. Alors, ce fut à son tour de te faire croire que tu vivais encore.

— Mais le sang ! s'écria le phénicien qui cherchait encore un moyen de nier la vérité.

— Le même qui coulait en toi le soir où les Charognards t'ont tué. Mis à l'abri par les Ondes puis le Phénix. Distillé à bon escient au cours de ton périple depuis la forteresse impériale. À terme, bien sûr, tu aurais découvert la supercherie...

Une scène frappa l'esprit de Januel. Un épisode qu'il avait oublié et qui, soudain, s'imposait avec une telle évidence qu'il vacilla, pris de vertige.

Les faubourgs d'Alguédiane. En compagnie de Scende, ils

chevauchaient en direction de la ville pour retrouver l'Archer Noir lorsque leur route avait croisé celle d'une Sombre Sente. Januel se souvenait parfaitement de l'acuité avec laquelle il avait ressenti la présence de la Charogne. Il s'était évanoui en selle et s'était réveillé dans les bras de la Draguéenne.

À l'époque, il avait cru que l'intimité naissante qui le liait au Féal pouvait expliquer cette réaction violente à une manifestation violente de la Charogne. À présent, il comprenait que cette intimité était celle qui le liait au royaume des morts.

Il tituba dans les bras de Falken, terrassé et incapable d'admettre que les battements de son cœur n'avaient plus jamais été les siens depuis les montagnes de Sédénie.

— Il faut partir, fit Symentz. Capitaine, fais ce qui doit être fait.

Januel s'ébroua et, les yeux fiévreux, se tourna vers le balcon où Arnheim maintenait en respect Scende et Tshan :

— Elle vient avec moi, murmura-t-il.

— Non, geignit le Basilik. Non, elle ne viendra pas. Toi et moi. Pas elle, ni personne d'autre.

Il se hissa sur le socle de calcédoine et tendit la main vers Januel :

— Viens, mon petit. Ou je la tue.

— Pour aller où ?

— Là où les souvenirs de ta mère nous conduiront.

Ses doigts glacés se refermèrent sur le poignet du phénicien qui, sans quitter des yeux la silhouette de la Draguéenne, rejoignit le Charognard sur le socle étincelant.

Derrière lui, le capitaine se faufilait entres les pierres précieuses fixées dans le sol. Il se penchait sur l'une d'entre elles, la faisait pivoter et bondissait aussitôt vers une autre, le visage concentré. La vision du phénicien se brouilla. Il sentit soudain des gouttes de pluie frapper son visage et ruisseler dans son cou.

Au sommet de la salle, une barrière invisible s'était effacée. À travers l'ouverture octogonale s'engouffraient le vent, la pluie et la clameur d'une cité livrée au chaos. À la verticale de chaque joyau commencèrent à siffler de petites étincelles tandis que le ciel, dans l'axe de l'aiguille cristalline, semblait soudain s'éclaircir.

Januel jeta un dernier regard éperdu vers Scende et vit que ses lèvres dessinaient les mots simples qu'il avait tant espérés.

Je t'aime.

Les mains jointes à celle du Charognard dont le visage exprimait une joie extatique, il entendit le grondement de l'orage et vit la voûte sombre des nuages s'incurver. Le sol s'était transformé en un tapis d'étincelles rageuses. Isolé sur cette mer crépitante, Falken

tournait sur lui-même afin de saisir sur les murs les formules invocatoires qui commandaient à la foudre.

Sa voix grondait pour couvrir le vacarme grandissant du tonnerre qui approchait et qui cherchait ceux que l'Ordre des Pèlerins lui offrait.

La tempête se concentra au-dessus du temple. Ses fondations tremblèrent et soulevèrent, à même le sol, une poussière jaunâtre.

À l'endroit où les nuages se creusaient, la foudre s'incarna.

Le torrent d'étincelles fusa du ciel jusqu'à la tige cristalline et submergea la pièce d'une lumière aveuglante.

Januel ferma les yeux.

Table

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19